

monuments



objets



PATRIMOINE PROTÉGÉ

## Le 8<sup>e</sup> centenaire de l'université de médecine de Montpellier

monuments historiques et objets d'art d'Occitanie  
**DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES**





## Ouvrage sous la direction d'Hélène Palouzié

### Auteurs

**Véronique Bourgade [VB]**

Conservatrice du patrimoine  
Cheffe du service patrimoine historique  
Université de Montpellier

**Elizabeth Denton [ED]**

Conservatrice de bibliothèque  
Cheffe du service des collections patrimoniales documentaires  
Université de Montpellier

**Matthieu Desachy [MD]**

Conseiller pour le livre et la lecture  
DRAC Occitanie

**Caroline Ducourau [CD]**

Conservatrice du patrimoine  
Directrice de la culture scientifique et du patrimoine historique  
Université de Montpellier

**Michel Hilaire [MH]**

Conservateur général du patrimoine  
Directeur du musée Fabre  
Montpellier Méditerranée Métropole

**Florence Hudowicz [FH]**

Conservatrice en chef du patrimoine  
Responsable du département des arts graphiques et décoratifs, musée Fabre  
Montpellier Méditerranée Métropole

**Thierry Lavabre-Bertrand [TLB]**

Vice-président en charge du patrimoine historique  
Vice-doyen de la faculté de médecine  
Directeur du jardin des plantes  
Université de Montpellier

**Hélène Lorblanchet [HL]**

Directrice du service de coopération documentaire interuniversitaire de Montpellier

**Joël Mathez [JM] †**

Ancien directeur de l'herbier MPU  
Maître de conférences à l'Université de Montpellier

**Philippe Mercier [PM]**

Chef de la mission régionale de suivi des biens culturels de l'UNESCO  
et des relations internationales  
DRAC Occitanie

**Hélène Palouzié [HP]**

Conservatrice régionale des Monuments historiques adjointe, site de Montpellier  
DRAC Occitanie

**Pascaline Todeschini [PT]**

Conservatrice responsable des fonds patrimoniaux  
de la bibliothèque universitaire de médecine de Montpellier  
Université de Montpellier

Couverture : entrée du bâtiment historique de la faculté de médecine de l'université de Montpellier, (ancien palais épiscopal), 2 rue de l'École-de-Médecine, Montpellier.

Page précédente : *Laboratoire de l'ancien institut de botanique*. Max Leenhardt (1853-1941), vers 1890. Huile sur toile. Université de Montpellier. Inscrit MH le 20/11/2009.

Le 8<sup>e</sup> centenaire  
de l'université de médecine  
de Montpellier

L'exceptionnel patrimoine des universités montpelliéraines apparaît comme l'écho ou le reflet de la renommée, du dynamisme et de l'évolution d'une institution multiséculaire et prestigieuse. Montpellier conserve un patrimoine particulièrement riche, parmi les tout premiers en Europe. Ces bâtiments, objets d'art et de savoir, collections d'étude pour l'enseignement et la recherche ne sont plus seulement l'apanage d'une institution, mais s'inscrivent désormais dans le patrimoine historique de la ville, dans sa mémoire collective. Il faut aujourd'hui imaginer des solutions pour leur conservation et leur valorisation, en fonction de leur nouveau statut patrimonial.

Sans prétendre en épuiser la diversité, mentionnons les monuments (Jardin des plantes avec l'Intendance et l'Institut de botanique, le bâtiment historique de la Faculté de médecine et son conservatoire d'anatomie), et les collections qu'ils abritent. Outils de connaissance devenus œuvres d'art, ces collections universitaires destinées aux scientifiques et aux historiens de l'art recèlent un pouvoir d'attraction qui s'amplifie lorsque l'on en décèle les multiples sens. Cette accumulation d'objets de toute nature – galeries de dessins, estampes, peintures, sculptures, aquarelles sur vélin et planches anatomiques, instruments astronomiques, collections d'anatomie, herbiers, droguier – dont l'inventaire ne cesse de s'étendre, prend aujourd'hui un sens nouveau à l'aune des 800 ans de l'université.

C'est un lourd héritage, et les responsables universitaires le savent, car ce patrimoine se situe à la marge de l'institution qui l'héberge. Sauvegarder le patrimoine scientifique à l'université ? Pourquoi faire ? Il encombre et les budgets réduits laissent peu d'espoir... Quels moyens pour le sauvegarder ? En effet, malgré l'émergence ces vingt dernières années de l'intérêt pour le patrimoine scientifique, il est toujours vulnérable, par ignorance encore, et surtout par manque de moyens, menacé par un risque de dégradation ou de déplacement. L'Université de Montpellier a été pionnière en la matière et s'est dotée d'une direction dédiée au patrimoine historique et à la culture scientifique.

Depuis très longtemps, l'université et la Direction régionale des affaires culturelles ont pris conscience des enjeux et su nouer un partenariat fructueux pour la sauvegarde et la conservation de ce patrimoine. Ce partenariat a conduit au classement au titre des Monuments historiques des monuments et collections (des milliers de pièces de toute nature), à la restauration de nombre d'entre-elles, à des expositions, des publications, des colloques. Cette reconnaissance a ouvert un droit de regard de l'extérieur sur ce patrimoine, et a été un levier pour fédérer les initiatives, point de départ de la conception et de la mise en œuvre d'un plan de sauvegarde.



Les bâtiments qui abritent ces collections et qui leur donnent sens sont aussi bien souvent menacés : ce fut le cas récemment du bâtiment de l'Intendance du Jardin des plantes de Montpellier pour lequel les services de l'État se sont associés pour que l'Université de Montpellier en retrouve la jouissance. Les chantiers à venir sont nombreux : réhabilitation de l'Intendance et de l'Institut de botanique, du conservatoire d'anatomie et du bâtiment historique de la faculté de médecine.

Orangerie du jardin des plantes, Claude-Mathieu Delagardette (1762-1805), 1802-1806. Université de Montpellier. Classé MH le 03/09/1992.

La démarche pour l'obtention de labels internationaux permettra d'en faire reconnaître la valeur et l'intérêt universels. L'inscription au registre Mémoire du monde de l'UNESCO pour les fonds anciens de la bibliothèque historique et les collections d'étude et le label « Patrimoine européen » pour l'ensemble des collections et bâtiments liés à cette longue histoire de l'université de médecine montpelliéraine, fondée au 13<sup>e</sup> siècle comme les grandes universités historiques d'Europe, est une étape essentielle pour la valorisation de ce patrimoine et sa découverte par le public le plus large.

Je me réjouis de la continuité de ce partenariat, essentiel pour la transmission du patrimoine scientifique montpelliérain aux générations futures contribuant à révéler au public les trésors de l'université. L'alliance entre l'Université de Montpellier, la ville et la DRAC que ce duo des 800 ans symbolise, ne peut qu'ouvrir de nouvelles perspectives qui s'ajouteront aux projets communs déjà engagés.

Michel Roussel  
Directeur régional des Affaires culturelles



Précédé des massiers de l'université, le président de la République Millerand sort du jardin des plantes où il a inauguré le monument de Rabelais de Jacques Villeneuve, le 7 novembre 1921 à l'occasion des fêtes du VII<sup>e</sup> centenaire de la faculté de médecine. On reconnaît les masses des facultés de médecine, de droit et de sciences. Collection Daniel Jarry.

Le 17 août 2020 vient de voir célébrer le huitième centenaire de l'université de médecine de Montpellier, hélas bien moins solennellement que nous ne l'aurions voulu, du fait du contexte sanitaire. Il y a huit siècles en effet, pour la première fois, l'Église, seule autorité qui dominait le continent européen, reconnaissait par la voix du cardinal Conrad d'Urach, légat du pape Honorius III, la dignité de la médecine et sa place naturelle au sein du mouvement universitaire naissant. Les statuts promulgués en 1220 consacraient la renommée des maîtres montpelliérains, octroyaient à la nouvelle institution un monopole d'enseignement avec reconnaissance universelle des diplômes, proclamaient son indépendance de tout pouvoir laïc et lui laissaient une large autonomie. Ainsi étaient créées les conditions d'un essor médical qui s'est déployé jusqu'à nos jours sans aucune interruption. Les médecins montpelliérains vont témoigner au long de ces siècles d'une curiosité, d'une audace et, en même temps, d'une largeur de vue qui va donner à l'école une tonalité si particulière, considérant l'Homme dans sa globalité au sein de la nature. D'où la constitution au fil des ans d'un patrimoine intellectuel et moral, certes, mais composé aussi de bâtiments, de lieux tel le jardin des plantes, de collections inestimables, dont le présent ouvrage se veut une présentation générale.

Cette fondation n'est pas une date mémorable réservée à la médecine. L'élan était donné ! Des enseignements prestigieux étaient déjà délivrés à Montpellier notamment en droit bien avant 1220. Si les circonstances historiques plaidaient au départ pour consacrer d'abord la médecine, la reconnaissance officielle des autres disciplines était lancée, et c'est très logiquement qu'en 1289 le pape Nicolas IV créait le *Studium generale* censé regrouper tous les enseignements parvenus à la maturité universitaire. Pour les médecins, cela restera lettre morte, eux qui s'intituleront jusqu'à la Révolution université de médecine, preuve s'il en était besoin que les fusions sont toujours affaire délicate. Il reste que le mouvement lancé en 1220 a été le catalyseur de la vocation universitaire singulière de Montpellier.

Singulière en effet, car si les tentatives de réformes et d'uniformisation progressive continuent de se succéder, créant des facultés, insertions locales de l'Université impériale, puis des universités par académies, puis des établissements autonomes regroupant des UER devenues UFR..., on ne peut étouffer ce que plusieurs siècles d'histoire ont progressivement regroupé et transmis au fil des générations. Il nous en vient ici une empreinte indélébile des civilisations méditerranéennes, une conception très transdisciplinaire de la connaissance, un attachement à la nature, aux lettres et aux arts. Ces caractères sont finalement le fil conducteur de notre ambition



universitaire pour demain. Le programme « Montpellier Université d'Excellence » [MUSE] avec son triptyque « nourrir, soigner, protéger » est l'exacte déclinaison de ce qui fait notre force depuis huit cents ans.

*Étudiants fêtant le VI<sup>e</sup> centenaire près de la cathédrale de Maguelone*, Max Leenhardt (1853-1941), 1891, Huile sur toile. Université de Montpellier. Classé MH le 19/08/2005.

Car le passé a d'autant plus de prix qu'il nourrit l'avenir. Préserver, restaurer et accroître notre patrimoine n'est pas un caprice : c'est le moyen d'attirer, de rayonner, de rassembler, de transmettre des valeurs et d'inspirer l'enseignement et la recherche. Ce volontarisme est pleinement assumé par l'Université de Montpellier. La réhabilitation des locaux historiques de la faculté de médecine est maintenant lancée, pour y insérer un programme ambitieux de valorisation des collections, en préservant son rôle pédagogique notamment auprès des étudiants en filières santé. Celle du jardin des plantes a permis ces dernières années plusieurs restaurations remarquables : serre Martins, orangerie. Nous venons de voir revenir dans notre périmètre les locaux de l'intendance de Richer de Belleval, charge à nous de la remettre en état pour lui rendre sa vocation pédagogique première au service des sciences de la nature. Un grand merci à toutes celles et ceux qui nous ont accompagnés et nous aident dans cette démarche, services de l'État, collectivités locales, mécénat d'entreprises et de particuliers. On sent également émerger un intérêt fort des Montpelliéraines et Montpelliérains pour ce patrimoine traduit par une implication toujours plus nette de la Métropole et de la Ville.

Il était juste que, pour marquer cet anniversaire prestigieux, la DRAC Occitanie décide de consacrer un numéro exceptionnel de la collection Duo à un panorama des richesses uniques du patrimoine médical montpelliérain. Qu'elle en soit chaleureusement remerciée. Ma gratitude va également à toutes celles et ceux qui font vivre ce patrimoine, le préservent, l'accroissent et le diffusent. Les intuitions qui présidaient à l'acte fondateur du cardinal Conrad se sont révélées d'une portée magistrale. À nous désormais de marquer une nouvelle étape sur cette longue route.

Professeur Philippe Augé  
Président de l'Université de Montpellier



*Le bureau de l'association des étudiants de Montpellier aux fêtes du VI<sup>e</sup> centenaire.* Ernest Michel (1833-1902), 1892. Huile sur toile. Faculté de médecine, Université de Montpellier. Classé MH le 19/08/2005.

La faculté de médecine de Montpellier est la plus ancienne école de médecine en exercice continu du monde occidental et a célébré en 2020 l'anniversaire des 800 ans de la proclamation des statuts de l'université de médecine de Montpellier, créant par là même la médecine universitaire. De tradition hippocratique, elle défendra toujours les valeurs humanistes au fil du temps, et se dotera d'un arsenal pédagogique et de recherche scientifique lui permettant d'être à la pointe de l'enseignement et de la recherche médicale durant toute son histoire.

Le patrimoine de la faculté de médecine de l'Université de Montpellier est exceptionnel avec un bâtiment universitaire âgé de plus de 650 ans, initialement collège Saint Benoît-Saint Germain, l'école de médecine occupant l'ensemble des bâtiments après la Révolution française. Au fil du temps, le jardin des plantes, la bibliothèque historique avec ses trésors, puis le conservatoire d'anatomie, puis les collections du musée Atger et enfin les collections anatomiques Orfila-Delmas-Rouvière et la collection Spitzner sont venus compléter ce patrimoine historique toujours dans une logique d'enseignement et de recherche constituant un ensemble unique au monde.

Ces riches collections dans un bâtiment dédié à l'enseignement de la médecine mobilisent l'attention de tous et en particulier les services du patrimoine immobilier de l'université, les services de la culture scientifique et du patrimoine historique de l'université, et bien sûr la DRAC. La mise en valeur de ces collections permet de les partager avec les nombreux visiteurs qui garderont un souvenir inoubliable de Montpellier au travers de leur visite. Un projet d'aménagement du bâtiment historique et un projet de labellisation devraient permettre d'améliorer encore cette valorisation patrimoniale.

Ce Duo publié à l'occasion des 800 ans est une occasion de partager ce patrimoine avec le plus grand nombre. Que tous les auteurs ayant contribué à sa rédaction soient remerciés pour la qualité de cet ouvrage.

Professeur Michel Mondain  
Doyen de la faculté de médecine Montpellier-Nîmes

Éditée par la DRAC Occitanie, la collection Duo compose, volume après volume, une très précieuse encyclopédie des richesses historiques, patrimoniales et artistiques de notre région. Celles de Montpellier et de sa métropole y sont particulièrement mises en valeur, offrant aux curieux, néophytes ou spécialistes, des perspectives neuves et des connaissances solides sur notre passé, sur ce qui nous relie à lui, sur ce dont nous héritons, et dont nous sommes, toutes et tous, responsables.

Les pages qui composent ce très beau nouveau volume, dédié au 800<sup>e</sup> anniversaire de la création de notre école de médecine, le 17 août 1220, et à l'extraordinaire patrimoine de notre université, offrent à leurs lecteurs montpelliérains de nombreux motifs de fierté, et illustrent les liens indissolubles qui unissent notre ville à l'enseignement et à la recherche en médecine. Ville et université ont grandi ensemble, et l'une par l'autre ; elles se sont enrichies mutuellement, et se sont ainsi dotées de lieux prestigieux, familiers de tous, et de collections uniques au monde. C'est ce caractère exceptionnel qui nous incite aujourd'hui à bâtir, ensemble, une candidature UNESCO.

Le jardin des plantes, son orangerie et sa serre, les collections du conservatoire d'anatomie, les cires de Fontana, l'herbier et le droguier, les fantastiques dessins de Tiepolo et de tant d'autres maîtres visibles au musée Atger, la galerie de tableaux représentant les anciens et modernes professeurs de l'école : autant de trésors qui nous sont pour la plupart familiers, et pour certains autres encore peu connus, mais qui tous dessinent les contours d'une formidable aventure du savoir. Un savoir humaniste avant l'heure, qui se constitue peu à peu à partir des 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècles, une Science de l'Homme, pour reprendre la formule de Barthez citée dans son propos par Thierry Lavabre-Bertrand, considéré et étudié dans ses interactions avec son milieu. Nous sommes aujourd'hui les héritiers des mille et unes incarnations et matérialisations patrimoniales et artistiques de ce savoir, nous devons désormais en devenir les passeurs, pour celles et ceux qui viendront après nous.

Michaël Delafosse  
Maire de la ville de Montpellier  
Président de Montpellier Méditerranée Métropole

# La fondation de l'université de médecine de Montpellier

17 août 1220



Le 17 août 1220, le cardinal Conrad d'Urach, légat du pape Honorius III en Languedoc, promulguait les statuts de l'*Universitas medicorum Montispessulani*, fondant ainsi l'une des toutes premières universités, qui plus est seule alors à être exclusivement médicale<sup>1</sup>. Nous sommes au moment où est en train de se concrétiser le concept médiéval d'université : une communauté de maîtres et d'élèves, placée sous l'autorité de l'évêque, jouissant d'un monopole d'enseignement et de collation des grades et ne relevant que du *for ecclésiastique* et non de la justice laïque. Les théologiens et philosophes parisiens avaient bénéficié d'une mesure analogue en 1215, et si en 1289 le pape Nicolas IV crée le *Studium generale* de Montpellier regroupant en une seule institution les écoles de médecine, droit et art, ce sera lettre morte pour les médecins qui resteront de fait regroupés jusqu'à la Révolution au sein de l'originelle université de médecine.

Dans quel contexte Conrad a-t-il agi ? Que nous disent ces fameux statuts ? Quels en sont les motifs et la portée ?

## Le contexte

Les années 1220 sont pour l'Occident un moment de bascule en plusieurs domaines. La papauté voit se concrétiser la lente ascension de son pouvoir qui culmine sous le pontificat d'Innocent III (1198-1216). Après l'émergence indiscutée de sa primauté puis les péripéties de la lutte du Sacerdoce et de l'Empire au 12<sup>e</sup> siècle, le pape avait contré la mainmise de l'empereur sur l'élection pontificale en la réservant aux seuls cardinaux et affirmé sa juridiction universelle par la convocation de plusieurs conciles généraux vite qualifiés d'œcuméniques, à l'instar de ceux du premier millénaire. En 1215 vient de se tenir le IV<sup>e</sup> concile du Latran qui traite simultanément d'aspects politiques (indiction d'une nouvelle croisade qui n'aura pas lieu, confirmation des résultats de la croisade des albigeois, répression judiciaire de l'hérésie), disciplinaires (lutte contre la simonie et les mœurs relâchées du clergé, interdiction aux

1. Pour une approche bibliographique de la question, voir notamment : Verger J. - Les statuts de l'université de médecine de Montpellier. In : *L'université de médecine de Montpellier et son rayonnement (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Brepols, Turnhout, 2004 ; Verger J. *Les universités au Moyen Âge*, PUF, Paris, 1973 ; Dulieu L. - *La médecine à Montpellier*, T.1, Les Presses universelles, Avignon, 1975 ; Bories M. - La fondation de l'université de Montpellier. In : *Les universités de Languedoc au XIII<sup>e</sup> siècle*. Cahiers de Fanjeaux n°5, Privat, Toulouse, 1970, Mandin A. & Jeanneau T.- La donation des premiers statuts de la faculté de médecine de Montpellier (17 août 1220) et son contexte géopolitique. In : *Histoire de l'école médicale de Montpellier*, CTHS, Paris, 1985 ; T. Jeanneau T. - *Le contexte socio-historique de la donation des premiers statuts de l'Universitas medicorum de Montpellier (le 17 août 1220)*, Thèse méd., Montpellier, 1988 ; Touati F.O. - "How is a University born? Montpellier before Montpellier, *CIAJAN Revista de Historia de las Universidades*, 2018, 21, n°1, 41-78 ; Jacquart D. - La scolastique médicale. In : *Histoire de la pensée médicale en Occident*, T.1, Seuil, Paris, 1995.

clercs de la pratique chirurgicale<sup>2</sup>, mise à l'écart des juifs), pastoraux (communion pascale, confession annuelle, liberté du mariage) et théologiques (première affirmation de la présence réelle du Christ dans l'eucharistie et, à l'encontre des cathares, affirmation de la bonté du monde matériel et du mariage).

L'Église est aussi un acteur déterminant de l'émergence du concept universitaire. Elle avait souhaité voir s'installer dans chaque évêché une école cathédrale. Des communautés étudiantes viennent en outre se grouper autour de maîtres prestigieux en certaines villes, réclamant très vite à la fois reconnaissance officielle et autonomie. Le pape comprend vite tout l'intérêt qu'il y a à reconnaître et promouvoir ces écoles, tout en les plaçant sous son autorité. En donnant un statut officiel, pontifical au regroupement de ces maîtres et élèves sous l'autorité de l'évêque, en permettant bientôt l'implantation parmi eux des réguliers et notamment des membres des ordres mendiants qu'il vient d'approuver, et en maintenant un droit d'appel auprès de lui, le pape gagne sur tous les tableaux : il met les savants et la recherche hors d'atteinte du pouvoir politique, il les soumet à son autorité et s'en fait le protecteur, et il sait aussi qu'il engage l'Église sur les voies du progrès des savoirs<sup>3</sup>. À Bologne était apparue, en terre d'empire, une université à dominante juridique. À Paris le légat du pape consacre une université orientée vers la théologie et la philosophie. Quant à la médecine, son statut reste ambigu. L'Église y voit plus un art mécanique, que doivent éviter les clercs : ils y perdraient leur temps, ils se laisseraient corrompre par l'esprit de lucre et s'occuperaient du corps en négligeant les soins de l'âme. L'esprit qui règne au concile du Latran marque cependant une inflexion, face au catharisme : la nature matérielle est bonne, œuvre de Dieu autant que l'âme, et il y a donc une dignité intrinsèque du corps étroitement lié à celle-ci.

Le contexte géopolitique est lui aussi mouvant. Si l'avenir de la présence occidentale paraît compromis en Terre sainte comme dans l'Empire latin de Constantinople (fondé après le

À gauche : cadran solaire avec la devise *H TEXNH MAKPH*. Extrait des Aphorismes d'Hippocrate : *La vie est courte, la science est longue, l'occasion fugitive, l'expérience incertaine, le jugement difficile. Il faut non seulement faire soi-même ce qui convient, mais encore faire que le malade, les assistants et les choses extérieures y concourent*. Inscrit sur la façade du bâtiment historique de la faculté de médecine (ancien évêché), 2 rue de l'École-de-médecine.

2. IV<sup>e</sup> concile du Latran, canon 18.

3. La scolastique médiévale va vite s'illustrer en théologie et philosophie mais aussi déboucher sur des progrès décisifs en physique. Voir Duhem P. - *Le Système du Monde. Histoire des Doctrines cosmologiques de Platon à Copernic*, Hermann, Paris, 10 vol., 1913-1959.



Sceau de Guilhem VIII (archives municipales de Montpellier).

détournement de la IV<sup>e</sup> croisade en 1204 et le sac de la ville), la situation de l'Italie est instable, les États pontificaux se trouvant enserrés entre le Saint-Empire au nord et le Royaume de Sicile (qui comprend la Sicile continentale ou royaume de Naples) au sud, lequel vient de passer par mariage dans l'escarcelle des Hohenstaufen, qui portent la couronne impériale. En 1220, le jeune empereur Frédéric II vient d'être couronné par Honorius III, mais on sent bien que le conflit est inéluctable. À l'ouest, c'est l'émergence des nations qui se précise, à la faveur de quatre batailles décisives : Las Navas de Tolosa en 1212, étape essentielle de la *Reconquista*, Muret (1213) qui outre le fait de marquer l'écrasement des seigneurs du Midi voit la mort de Pierre II d'Aragon refoulant au sud pour longtemps les ambitions aragonaises, La Roche-aux-Moines et Bouvines en 1214 qui marquent la prééminence des Capétiens. Qu'en est-il de Montpellier dans ce monde qui bascule ? Apparue vers 985, par la donation faite par le comte de Melgueil (Mauguio) d'une manse à un chevalier du nom de Guilhem, la ville devient vite un centre marchand de première importance. Elle est un lieu de brassage économique, avec les ports de Lattes et le Port-Juvénal en contact étroit avec les comptoirs d'Orient. Elle est un centre intellectuel réputé, avec une forte communauté juive et des liens avec la culture musulmane andalouse. Elle devient un centre scientifique majeur. Des médecins célèbres issus notamment de Salerne y professent<sup>4</sup>. Guilhem VIII leur concède à perpétuité en 1181 la liberté d'exercice et d'enseignement. Les juristes ne sont pas en reste, tel Placentin qui vient de Bologne dans les années 1170 fonder la première école de droit romain en Languedoc. La place de Montpellier est donc capitale au carrefour de l'Empire, du royaume de France, de ce qui reste du riche comté de Toulouse et de la sphère aragonaise. C'est en outre pour le pape une région politiquement et religieusement sûre, où il n'y a pas de grand seigneur laïque qui puisse faire régner sa loi de façon durable. La dynastie des Guilhem s'est vite

4. Sur la médecine à Montpellier avant 1220, voir Touati, op.cit.

heurtée aux vellétés d'autonomie des Montpelliérains, qui chassent le jeune Guilhem IX pour se placer sous l'autorité de sa sœur aînée Marie, laquelle épouse Pierre II d'Aragon en 1204. Ils en profitent pour se voir confirmer par la *Grande Charte* promulguée dans la foulée leurs droits, coutumes, privilèges et l'indépendance de leurs consuls. La seule autorité stable du lieu est l'évêque de Maguelone, qui est en 1220 Bernard de Mèze, issu de la noblesse locale et qui a fait tout son cursus au sein de l'Église de Maguelone.

L'évêché de Maguelone, qui a juridiction sur Montpellier, tient une place éminente dans la stratégie romaine, par son importance politique et sa fidélité inébranlable au Saint-Siège. Il existe depuis au moins le 6<sup>e</sup> siècle. Après la destruction de la ville par Charles Martel en 737 l'évêché se réimplante sur son site originel, qui n'abrite plus dès lors que les chanoines et leurs domestiques. La situation clé de Maguelone se voit confortée par l'hommage fait en 1085 par Pierre de Melgueil de son comté au pape Grégoire VII. Les papes viennent à plusieurs reprises à Maguelone, Urbain II en 1096, Gélase II en 1118, Innocent II en 1130, Alexandre III en 1162 puis en 1165. Maguelone est bien partie prenante aux conflits religieux et politiques de l'époque, et dans un sens toujours favorable aux intérêts du pape légitime ou finalement reconnu comme tel.

C'est dans ce contexte que le pape Honorius III nomme en 2019 le cardinal Conrad d'Urach légat pontifical en Languedoc. Qui est-il ? Né vers 1170/80 en pays de Bade, fils du comte d'Urach, il renonce à ses bénéfices pour devenir moine cistercien. Successivement élu abbé de Villers en 1209, de Clairvaux en 1214 puis de Cîteaux en 1217 il se trouve de ce fait à la tête de l'ordre cistercien et est créé par Honorius III en 1219 cardinal-évêque de Porto et Sainte Ruffine, l'un des titres cardinalices les plus prestigieux. Sa mission en tant que légat est claire : combattre sur tous les fronts l'hérésie albigeoise en Languedoc<sup>5</sup>. Homme énergique mais resté très humble, il



Sceau du cardinal Conrad d'Urach (d'après un sceau conservé aux Archives nationales, n°J337, n°3).

5. *L'Histoire de Languedoc* de Dom Devic et Dom Vaissette cite quatre documents (édition Privat, Toulouse, 1879, T. VIII, col. 738-739, 739-740, 740-741, 742-743), qu'on ne peut qualifier *stricto sensu* de lettre de mission mais plutôt d'instructions au légat lui conférant certains pouvoirs, tel le droit de destituer tout ecclésiastique à l'exception des évêques, ou de messages adressés aux autorités de la province.

aurait refusé d'être élu pape à la mort d'Honorius III, regrettant de n'être pas resté simple moine et meurt quelques mois plus tard en 1227.

C'est donc à Montpellier qu'il promulgue les statuts de l'*Universitas medicorum*, le 17 août 1220<sup>6</sup>.

## Les statuts du 17 août 1220

Le texte des statuts nous est parvenu à travers des copies de date variable qui ont servi de base à l'édition de référence qu'est le *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, publié en 1890 à l'occasion des festivités du VII<sup>e</sup> centenaire de celle-ci. Elles sont conservées aux archives départementales de l'Hérault, plus deux versions contenues dans le *Livre des Privilèges et Statuts* de la bibliothèque universitaire de médecine<sup>7</sup>.

Les Statuts sont à l'évidence un acte solennel, revêtu de toute l'autorité du légat pontifical :

*Conrad, par la miséricorde divine évêque de Porto et de Sainte Rufine, légat du Siège apostolique, à tous les fils de notre Sainte Mère l'Église, salut dans le Christ Jésus.*

*La force des lois et des constitutions a été promue par les saints Pères et les Modérateurs de l'Église comme moyen de contenir l'audace des hommes et afin de protéger l'innocence au milieu des gens malhonnêtes, et afin que chez ces derniers mêmes, la peur du supplice réfrène le pouvoir de nuire, puisque, au témoignage de l'Apôtre, la loi a été donnée à cause des transgresseurs.*

*Du consentement et conseil unanime de nos vénérables frères les évêques de Maguelone, Agde, Lodève et Avignon et autres prélats, mais aussi de la communauté<sup>8</sup> des médecins de Montpellier, tant docteurs qu'étudiants, nous mettons en ordre, promulguons et édictons par une constitution perpétuelle, en vertu de l'autorité que nous confère notre légation les articles suivants, qui devront être observés sans discussion.*

6. C'est la date officielle (16<sup>e</sup> jour des calendes de septembre), difficile à contester : c'est celle que portent toutes les copies disponibles desdits Statuts. Cependant l'*Histoire de Languedoc* affirme que Conrad était à Troyes le 15 août et à Châlons-sur-Saône le 30, rendant impossible sa présence à Montpellier le 17, et la repousse à septembre 1220 (éd. Privat, 1879, T. VI, p.538). Gariel dans son ouvrage *Series praesulum magalonensium et monepeliensium*, Toulouse, 1665, T.1 p. 326, donne la date fantaisiste de 1127, faute typographique évidente, les documents adjacents étant correctement datés de 1220. D'Aigrefeuille, dans son *Histoire de Montpellier*, éd. de la Pijardière, T. 3, Montpellier, 1879, p. 520, donne pour sa part la date incompréhensible du « 16 des calendes de février », sans que la copieuse liste d'errata qui figure dans le tome 4 ne relève l'erreur.

7. *Cartulaire*, Ricard, Montpellier, 1890, T.1 p. 183. A.D. de l'Hérault, registre G1277, qui date de l'année 1506 et suivantes, et BU médecine, registre S1, fin XV<sup>e</sup> siècle (voir J. Verger, Les statuts... op.cit.).

8. Le texte latin dit « *Universitatis medicorum tam doctorum quam discipulorum, Montispessulani* ». On est dans l'ambiguïté du mot qui est aussi celle du concept universitaire en train de naître, à la fois collectivité et institution qu'il s'agit de reconnaître en tant que telle.



Et le texte se conclut de façon aussi souveraine :

*Si quelqu'un s'avérait assez présomptueux pour oser témé-  
rairement contredire ou faire obstacle à la présente constitution ou  
à ces constitutions par nous établies, que par l'autorité du Dieu  
tout-puissant et par la nôtre il se sache frappé du glaive de l'ana-  
thème et retranché du giron de notre Sainte Mère l'Église. Que  
ceux au contraire qui observent les présentes méritent d'être  
gratifiés de la bénédiction éternelle et de la nôtre.*

Le corps du texte s'ouvre par un éloge appuyé de la médecine  
et de sa pratique à Montpellier :

*Depuis un temps certain la profession de la science médicale a,  
du fait des titres glorieux de ceux qui la pratiquent à Montpellier,  
brillé, fleuri et répandu des fruits abondants de santé dans les  
diverses parties du monde. Nous avons donc été conduit à nous  
occuper de la préservation de l'étude de la médecine et à subvenir  
à ses charges, pour l'utilité commune et celle de chacun de ceux  
qui étudient cette discipline, d'autant que celle-ci, familière des  
choses de la nature, rend ceux qui la pratiquent plus distingués  
et soutient à notre grande reconnaissance la restauration de  
l'humaine faiblesse.*

*Assurément la parole du sage recommande-t-elle de vénérer  
cette science, attestant que le Très-Haut ayant créé la médecine  
à partir de la terre, l'homme avisé ne la repoussera pas.*

Ces termes ont une grande importance. Ils reconnaissent  
pour la première fois à la médecine la dignité de discipline  
pleinement universitaire : elle est non seulement utile, mais  
aussi d'un haut niveau intellectuel et surtout œuvre divine,  
car tirée d'une terre créée par Dieu.

Le cadre général étant posé, voyons les dispositions arrê-  
tées. C'est d'abord, au rebours de ce que proclamait l'édit

Jacques I<sup>er</sup> le Conquérant, fils de Marie de Montpellier et de Pierre II le Catholique. Inscription : *Roi d'Aragon, Comte de Barcelone, Seigneur de Montpellier, de Valence et de Majorque*. Son règne favorisa sa ville natale, la dota d'un consulat et protégea l'école de médecine nouvellement créée. Médaille pour la commémoration du VII<sup>e</sup> centenaire de sa mort, éditée par la Mairie de Barcelone en 1976 (diamètre : 50 mm). Collection particulière.

de Guilhem VIII en 1181, l'obligation pour tout nouveau maître d'être approuvé par l'évêque de Maguelone assisté de maîtres. Ce n'est donc pas là simple reconnaissance administrative, politique ou religieuse mais bien une consécration de la compétence médicale qui débouche sur une *licentia docendi* officielle. De même tout étudiant doit dépendre d'un maître approuvé :

*Que nul ne se mette à enseigner publiquement la médecine à Montpellier, s'il n'a été préalablement examiné et approuvé par l'évêque de Maguelone et quelques professeurs de confiance que celui-ci choisira à son gré.*

*Que nul ne prenne le nom d'étudiant à Montpellier à moins qu'il ne soit inscrit auprès d'un maître déterminé.*

Il s'agit bien en outre de créer une collectivité organisée, et donc d'en établir le chef, qui reste cependant subordonné à l'évêque de Maguelone (mais exempt de l'autorité laïque) et, au-dessus, au pape :

*Que l'évêque de Maguelone s'étant adjoint le maître le plus ancien et ensuite deux autres maîtres particulièrement distingués et estimés, choisisse avec eux, en fonction de témoignages extérieurs et en conscience, l'un des maîtres parmi ces trois ou en dehors d'eux, pour rendre la justice aux maîtres et aux étudiants ou à ceux qui auront porté plainte devant lui contre les maîtres ou les étudiants.*

*Si appel il doit y avoir, que ce soit auprès de l'évêque de Maguelone, restant sauve en tout cas l'autorité du Siège apostolique.*

*Ceci est dit quant aux causes civiles. En effet les causes criminelles doivent être déférées au dit évêque de Maguelone, dont on vient de parler, auquel il reviendra d'en connaître.*

*Quant à ce maître choisi pour connaître des causes civiles, ainsi qu'il a été dit, il pourra être appelé chancelier de l'université.*

*Que l'évêque de Maguelone appuie et promeuve les sentences dudit chancelier lorsqu'il s'agit de les faire exécuter par la censure ecclésiastique.*

À part cette prééminence juridictionnelle reconnue au chancelier, c'est l'ancienneté qui règle les préséances au sein de l'université, et apparaît la fonction de doyen, qui va perdurer jusqu'à la Révolution. Si le chancelier est juge, le doyen règle le rythme de l'enseignement :

*Que soit rendu aux maîtres plus anciens l'honneur qui leur est dû tant en séance que dans leur rang dans les cortèges, de telle sorte que soit mis en honneur par les marques de respect dans l'École celui qui a devancé les autres par un plus long travail d'enseignement.*

*C'est pourquoi, que celui qui a été maître plus tôt et plus longtemps fasse annoncer aux autres à quelle date et pour combien de temps il cessera cours et questions disputées afin que, à la date et pour le temps qu'il les cessera, les autres les cessent aussi, à moins qu'il n'ait été contraint de suspendre ses cours par une intime nécessité, telle qu'une maladie.*

Comme dans toute société bien ordonnée, des règles déontologiques s'imposent : on n'attire pas les élèves des autres, par quelque moyen que ce soit, et l'on est solidaire :

*Si un maître poursuit en justice quelqu'un qui ne soit pas membre de l'École pour un dommage concernant lui-même ou quelqu'un des siens, que tous les maîtres et étudiants qui en sont avertis l'appuient de leurs conseils et de leur aide, sous la condition préalable que cela ne lui vaille ni déshonneur ni condamnation.*

*Si un maître est en procès avec un de ses élèves au sujet de ses émoluments ou autre, qu'aucun autre maître ne reçoive ce dernier à ses cours après qu'il en aura été averti, jusqu'à ce que cet élève ait veillé à donner une garantie sûre au maître plaignant qu'il lui donnera satisfaction ou qu'il se soumettra au droit. Qu'aucun maître n'attire ou ne sollicite par prière, argent ou de quelque autre manière l'étudiant d'un autre maître, de façon à le soustraire à celui-ci, directement ou par intermédiaire.*



La cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul sur la presqu'île de Maguelone, siège du comté de Melgueil. Ce n'est qu'en 1536 que le siège épiscopal créé au 6<sup>e</sup> siècle est transféré à Montpellier, ville fondée en 985.



Les « quatre éléments » de la médecine médiévale : le praticien (au centre), le jardin des simples avec l'herboriste (à droite), le pharmacien (à gauche) et la chambre du malade (en arrière-plan). Bibliothèque nationale de France.

Quant à la pratique, il en est fort peu question. Si les statuts insistent sur la *licentia docendi*, l'exercice de la médecine n'est évoqué, et de façon détournée, qu'en deux endroits :

*Quand un étudiant revient des lieux où il a pratiqué, qu'il soit libre de s'inscrire auprès du maître qu'il voudra, pour autant toutefois qu'il ne soit tenu par aucune dette d'honoraires ou toute autre chose envers son premier maître.*

*Que l'étudiant fasse ses débuts sous la direction du maître dont il a été étudiant de façon continue avant sa réception, et ce pendant au moins un mois.*

Figure aussi un article un peu mystérieux dans sa formulation, assez bancal il faut bien le dire, qui pose la question du statut des membres de l'université :

*Que nul maître ou étudiant en présence de maîtres ou d'étudiants ne soit admis à quelque réunion, réception, ou cours, s'il ne porte la tonsure cléricale, pour autant qu'il soit pourvu de quelque bénéfice, ou qu'il ait reçu les ordres sacrés, et de même tout clerc régulier, s'il ne porte l'habit régulier selon l'usage de son ordre.*

Cet article laisse entendre que le statut cléricale doit être la règle<sup>9</sup> or l'Église semble s'obstiner à l'époque à écarter les clercs de l'étude de la médecine. Conrad affirme que les clercs ont toute leur place, et place visible, au sein de l'institution. C'est en soi un renversement de la perspective jusqu'alors adoptée par l'Église.

Voici, cité de façon non exhaustive mais en regroupant les idées directrices, le texte tel qu'il nous est parvenu. On voit qu'il est bien l'acte fondateur d'une université au sens médiéval du terme, collectivité reconnue par l'autorité pontificale,

9. C'est l'interprétation générale et celle que donne J. Verger, (Les Statuts... *op.cit.*) pour reconnaître cependant que la plupart des maîtres seront mariés. On ne connaît pas grand-chose du statut des maîtres présents à Montpellier en 1220, mais rien ne les contraignait jusque-là au célibat.

jouissant d'un privilège d'enseignement et soumise au seul for ecclésiastique. On peut remarquer que Montpellier se range dans le groupe des universités de maîtres, puisque ce sont ceux-ci qui organisent les enseignements et concourent à la reconnaissance des diplômes, à la différence de Bologne, université d'étudiants, où ce sont ces derniers qui ont la haute main sur la gestion de l'université. Ce sont en effet là-bas des juristes déjà aguerris, plus âgés qui forment le gros des troupes. Il n'en est pas de même à Montpellier où la hiérarchie de l'âge et la relation maître-élève sont naturelles à la formation médicale.

Conrad avait prescrit que trois copies officielles soient faites des statuts, une pour l'évêque, une pour le prieur de Saint-Firmin et une pour le chancelier, d'après lesquelles l'on pourrait obtenir copie authentique. Ce sont de telles copies qui nous sont seules restées, incluses dans de plus vastes recueils destinés eux aussi à faire foi des statuts et privilèges de l'université.

## **Motivations et portée des statuts**

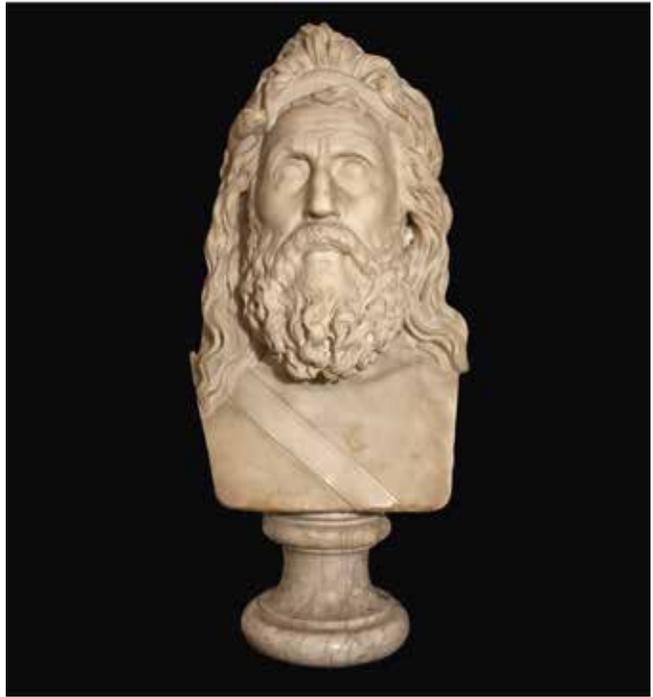
Comprendre ce texte certes « mis en ordre » n'est pas simple. On ne peut le tenter qu'en décrivant les motivations des parties prenantes. Le 17 août fut vraiment une rencontre et le fruit d'un compromis, compromis fécond puisqu'il donne naissance à une institution qui a perduré durant huit siècles. La première explication, répétée à l'envi, est que les statuts reflètent la demande des médecins eux-mêmes. Indûment concurrencés par des charlatans se prévalant de la liberté d'exercice et d'enseignement octroyée par l'édit de Guilhem VIII, ils auraient sollicité d'un légat venu à Montpellier dans un tout autre but une mise en ordre autoritaire, reconnaissant les compétences...et préservant les honoraires. Que les médecins, maîtres et étudiants, aient été consultés, le texte même des Statuts nous l'affirme. Qu'ils aient eu l'initiative et aient emporté la décision sur de nombreux points est beaucoup plus douteux, ne serait-ce que du fait de la nature

même de la mission du légat. Celui-ci ne pouvait se couvrir de l'autorité pontificale que pour autant que ses actes entraient dans le champ de sa légation : or celle-ci était entièrement centrée sur la lutte contre le catharisme. C'est donc que l'acte promulgué devait s'y rattacher, certes à la discrétion du légat, mais celui-ci ne pouvait tout se permettre, et ce cadre donne à cette fondation une tout autre portée. Reste que les médecins ne pouvaient qu'y trouver avantage : ils étaient préservés de toute concurrence déloyale, et leur valeur était reconnue par l'autorité universelle. Ils étaient cependant mis sous la tutelle de l'évêque, voire pis de son représentant (prieur de Saint-Firmin ou, plus tard, vicaire général), bien qu'ils soient clairement placés hors d'atteinte du pouvoir civil. L'évêque ne pouvait cependant agir seul, devant s'entourer de la compétence médicale. Restait en outre la possibilité d'interjeter appel auprès du pape, lequel, l'expérience le montrera, sera plusieurs fois mis à contribution et tranchera souvent sur le fond en faveur des médecins, tout en respectant les formes vis-à-vis de l'évêque. Les motivations du cardinal Conrad sont l'élément capital. On pourrait en première approche penser qu'il voyait dans cette fondation le moyen de contrôler étroitement la profession médicale et son influence sur une population encore pénétrée de catharisme, notamment à l'heure dernière, lorsque se posait au malade la question de recevoir le seul sacrement cathare, le *consolamentum*, que l'on ne pouvait recevoir des mains d'un *parfait* qu'une seule fois. Était-ce l'essentiel ? Les statuts ne créaient rien *ex nihilo*, ils consacraient des praticiens déjà bien ancrés. Montpellier n'a jamais fait grand place aux cathares. Les statuts ne disent que peu de choses d'une *licentia practicandi*. Il s'agissait de régler l'aspect universitaire, non la pratique. Il faut aller au-delà. On ne peut faire abstraction du contexte géopolitique. En 1220, l'émergence du concept d'université est en plein essor. L'Église y voit un enjeu majeur, tant pour son pouvoir que pour le progrès des connaissances auquel les papes sont sincèrement attachés. Une université à dominante juridique s'est constituée à Bologne, en terre d'Empire, et les



papes se méfient du droit romain, arme aux mains des pouvoirs laïques contre eux. Honorius III vient d'en proscrire l'enseignement à Paris. Là-bas, c'est la théologie qui a été promue. Reste à pourvoir la médecine, et la fondation universitaire suppose un centre reconnu. Salerne ? Il n'en est pas question : Salerne se trouve en royaume de Sicile, donc sous la même souveraineté que Bologne. Honorius III vient bien de couronner Frédéric II, mais il est logique de s'attendre à un conflit prochain, qui ne manquera pas. Frédéric d'ailleurs concèdera à Salerne en 1231 des privilèges de type universitaire alors qu'il est en pleine lutte avec le pape, indice qu'il s'agit bien là d'une arme politique. Reste Montpellier. Sa réputation n'est plus à faire, et l'école est sise en une ville sûre, dans un diocèse qui a donné de nombreux gages au Saint-Siège. Montpellier vient en outre de passer par mariage dans l'escarcelle de la couronne d'Aragon, troisième grande puissance catholique du moment, tout en étant régie par des consuls indépendants. Choisir Montpellier, c'est faire coup double, puisque c'est décider un développement harmonieux et équilibré des universités européennes, c'est aussi conforter un espace politique sûr où le pape ne se trouve pas pris en tenaille entre l'Empire au nord et le royaume de Sicile au sud, qui pourrait, qui sait, servir un jour de refuge. L'histoire confirmera en partie l'idée, puisque la cour pontificale viendra séjourner cent ans plus tard en terre avignonnaise, non certes pour y trouver l'indépendance, mais la tutelle du roi de France ! L'université montpelliéraine saura d'ailleurs y trouver le plus grand profit.

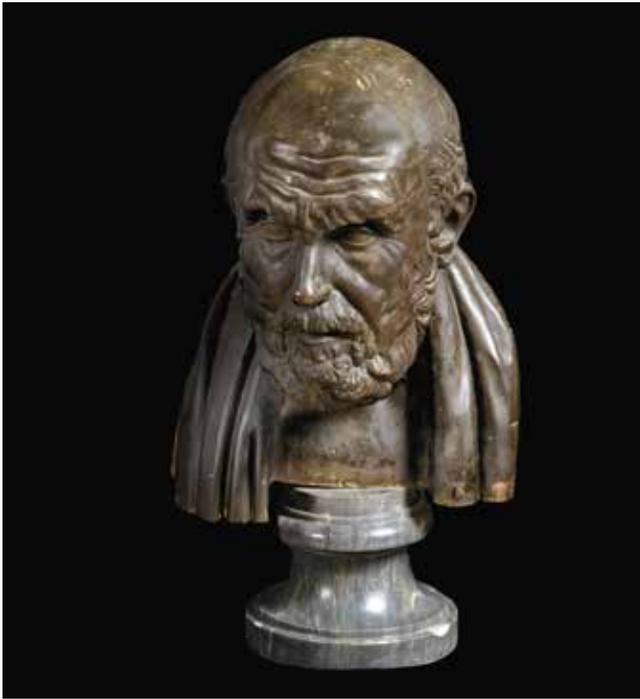
*Soutenance de thèse au Moyen Âge*, Auguste Privat (1865-1949), peintre de Montpellier, 1925. Huile sur toile (257 x 355 cm). Inscrit MH le 03/03/2004. On distingue la masse d'Esculape en argent commandée en 1803 à l'orfèvre Jean-Baptiste Odiot (1763-1850) par Jean-Antoine Chaptal (Classée MH le 28/07/2008). Faculté de médecine, Université de Montpellier.



Buste en marbre d'Esculape, dieu de la médecine commandé par Antoine Chaptal en 1803 pour la salle des Actes de la faculté de médecine et réalisé par Claude Dejoux (1732-1853). Associée à sa fille Hygie, déesse de la santé, l'école de santé propose l'inscription *non alibi imponere dii felicius unquam* (les dieux n'ont pas disposé de lieu plus heureux). Classé MH le 28/07/2008.

Mais il y a plus. Il faut envisager les motifs d'ordre théologique. Le récent concile du Latran vient de montrer, outre les considérations pratiques, une évolution de la réflexion de l'Église. Les canons cités plus haut réaffirment solennellement la dignité du laïcat. Ils insistent corrélativement sur l'Incarnation, sur le lien inébranlable qui unit monde matériel et monde spirituel. La transsubstantiation n'est pas concept de théologien en mal d'idée subtile, c'est l'affirmation de la présence réelle et perceptible par la foi du Christ incarné sous les espèces du pain et du vin. C'est une théologie du corps et de la matière et le point décisif qui condamne les cathares : le monde matériel est bon, la chair est bonne et, unie à l'esprit, mérite la béatitude éternelle. La médecine, nous disent les statuts, sort de la création même, elle est œuvre divine qui vient soulager l'humaine faiblesse. Elle a donc rang parmi les plus hautes activités humaines qu'il revient à l'Église de promouvoir. Du même coup, consacrer le statut de la médecine remet Conrad au cœur de sa mission : saper le catharisme, et le saper par le haut, par la défense de l'esprit que ce catharisme entend servir au détriment de la chair.

L'université montpelliéraine possède trois caractères singuliers, qui la distinguent des fondations contemporaines.



Premièrement, elle ne concerne qu'une discipline, la médecine. Que ce soit à Bologne ou à Paris, des médecins s'insèrent dans l'université, vont y constituer un sous-groupe organisé, une faculté. Rien de tel à Montpellier. L'université est purement médicale et va le rester. Lorsque le pape Nicolas IV voudra regrouper en 1289 médecine, droit et arts dans un *Studium generale*, les médecins, conscients de leur renommée et soucieux de leur autonomie resteront à l'écart jusqu'à la Révolution sous le nom d'université de médecine. Cette spécificité médicale fera de Montpellier un pôle d'attraction pour tous ceux qui s'intéressent aux sciences de la nature, et notamment zoologie et botanique faisant envisager la médecine de façon très large comme *Science de l'Homme*, comme le dira bien plus tard Barthez et science de l'homme dans son milieu comme le revendiquera alors la devise *Olim Cous nunc Monspeliensis Hippocrates*.

Deuxième caractéristique, l'équilibre des pouvoirs. Normalement, le chancelier d'une université médiévale, c'est l'évêque, à qui le pape délègue collation de la licence et exercice de la justice à l'égard des maîtres et étudiants. Ici se met en place une sorte de co-cancellariat, avec l'un des maîtres choisis parmi les plus recommandables et bientôt élu par ses pairs, qui prend le titre de chancelier-juge et rend la justice en tandem avec l'évêque.

Buste antique en bronze d'Hippocrate, butin de la campagne d'Italie, acquis par le gouvernement consulaire et attribué par Chaptal le 3 juin 1801 à l'école de santé pour orner la salle des Actes accompagné de l'inscription latine *Olim Cous nunc Monspeliensis Hippocrates* (Jadis de Cos, Hippocrate est aujourd'hui de Montpellier). Classé MH le 28/07/2008.

Page ci-contre : extrait des statuts du 17 août 1220. Archives de la faculté de médecine, Université de Montpellier, [S 1 fol. 64v].

Les maîtres eux-mêmes prennent rang en fonction de leur ancienneté et doivent simplement observer entre eux des règles déontologiques au sein desquelles ils sont autonomes. On a donc une institution de forme assez libérale.

Troisième caractéristique enfin, le statut ambigu des maîtres quant à l'état clérical. On a cité plus haut cet article de formulation bizarre, qui semble dire que tous, maîtres et étudiants doivent porter la tonsure. Oui, mais...pour autant qu'ils sont clercs. Cette maladresse de style n'est-elle pas plutôt la marque d'un compromis ? Pour Conrad, l'université de médecine a vocation à être composée de clercs, comme toute université, ce qui tranche avec le rejet jusqu'alors de la participation des clercs à l'étude de la médecine. Quant aux médecins en place, ils acceptent les privilèges de clercs et la dignité reconnue à la science médicale, tout en gardant un silence respectueux sur le reste.

La fondation de l'université de médecine le 17 août 1220 est le fruit des circonstances et d'un compromis entre intérêts divers, qui affleurent dans le texte même de ces statuts fondateurs. Elle revêt cependant une grande importance : c'est l'acte officiel de reconnaissance par l'Église de la dignité universitaire de la médecine, qui née de la terre et bonne en soi, a vocation à rejoindre la théologie née du ciel sous les auspices de la raison. Elle est aussi l'acte de naissance d'une institution qui n'a pas cessé d'exercer depuis huit cents ans et qui au long des siècles a accumulé un patrimoine matériel en harmonie avec sa conception très large de son objet. Attrait pour la botanique qui va présider à la création du jardin des plantes en 1593, attrait pour l'anatomie humaine et comparée qui alimente le conservatoire d'anatomie, attrait pour la littérature médicale et profane qui va s'incarner dans la collection des manuscrits et incunables, attrait pour l'art qui aboutit à la création du musée Atger, tous procèdent de la reconnaissance de la dignité de la médecine au sein des universités naissantes qui advint à Montpellier ce 17 août 1220.

[TLB]

Rescriptur  
1. 17. 6.

# omardus

miseratione divina vortuen /  
et sancte ruffine episcopus /  
apostolice sedis legatus. Dni  
uersis sancte matris eccle  
siae filijs salutem in xpo ihu.  
Ideo lectum et constitutionum vicior /  
in medium a sanctis patribus et ecclesie  
moderatoribz productus est. Ut humana  
coherceatur temeritas. Tutaq; sit inter im  
probos innocencia. et in ipis improbis for  
midato supplicio. refrenetur nocendi facil  
tas. cum teste aplo lex data sit propter tras  
gressores. Hanc cum dudum medicinalis  
facultie professio. sub gloriosis profectumz  
titulis in monte pessulano claruerit. y florue  
et fructumz fecerit. Libertatem multipliciter  
in diuersis mundi partibus salubremstato.  
ad conseruationem medicinalis studij du  
rimus studendum. et eius occurrendum dis  
pendijs. communi vtilitate. et singulorum  
in hac facultate studentium p̄sata:  
quanto pius exercitium verum familiare  
naturis discretiores suos reddit opifices. et  
humane infirmitatis instaurationi est  
adminiculatur. Nullum hanc scientia  
sapientie sententia persuadet venerari.

## Statuts donnés à la faculté de médecine de Montpellier par le cardinal Conrad, légat du Saint-Siège - Montpellier, le 17 août 1220.

*Les numéros ont été rajoutés au texte original pour faciliter la lecture.*

Conrad, par la miséricorde divine évêque de Porto et de Sainte Ruffine, légat du Siège apostolique, à tous les fils de notre Sainte Mère l'Église, salut dans le Christ Jésus.

La force des lois et des constitutions a été promue par les Saints Pères et les Modérateurs de l'Église comme moyen de contenir l'audace des hommes et afin de protéger l'innocence au milieu des gens malhonnêtes, et afin que chez ces derniers mêmes, la peur du supplice réfrène le pouvoir de nuire, puisque, au témoignage de l'Apôtre, la loi a été donnée à cause des transgresseurs.

Depuis un temps certain la profession de la science médicale a, du fait des titres glorieux de ceux qui la pratiquent à Montpellier, brillé, fleuri et répandu des fruits abondants de santé dans les diverses parties du monde. Nous avons donc été conduit à nous occuper de la préservation de l'étude de la médecine et à subvenir à ses charges, pour l'utilité commune et celle de chacun de ceux qui étudient cette discipline, d'autant que celle-ci, familière des choses de la nature, rend ceux qui la pratiquent plus distingués et soutient à notre grande reconnaissance la restauration de l'humaine faiblesse.

Assurément la parole du sage recommande-t-elle de vénérer cette science, attestant que le Très-Haut ayant créé la médecine à partir de la terre, l'homme avisé ne la repoussera pas.

Afin par conséquent de pourvoir aux charges de cette étude avec prudence en évitant, ce qu'à Dieu ne plaise, que des maux réitérés ne la submergent, mais plutôt en faisant que ce qui lui donne sa force soit raffermi du fait de sa conservation et multiplié par une augmentation de liberté, du consentement et conseil unanime de nos vénérables frères les évêques de Maguelone, Agde, Lodève et Avignon et autres prélats, mais aussi de la communauté des médecins de Montpellier, tant docteurs qu'étudiants, nous mettons en ordre, promulguons et édictons par une constitution perpétuelle, en vertu de l'autorité que nous confère notre légation les articles suivants, qui devront être observés sans discussion :

1 - Que nul ne se mette à enseigner publiquement la médecine à Montpellier, s'il n'a été préalablement examiné et approuvé par l'évêque de Maguelone et quelques professeurs de confiance que celui-ci choisira à son gré.

2 - Que nul ne prenne le nom d'étudiant à Montpellier à moins qu'il ne soit inscrit auprès d'un maître déterminé.

3 - Que l'évêque de Maguelone s'étant adjoint le maître le plus ancien et ensuite deux autres maîtres particulièrement distingués et estimés, choisisse avec eux, en fonction de témoignages extérieurs et en conscience, l'un des maîtres parmi ces trois ou en dehors d'eux, pour rendre la justice aux maîtres et aux étudiants ou à ceux qui auront porté plainte devant lui contre les maîtres ou les étudiants.

Si appel il doit y avoir, que ce soit auprès de l'évêque de Maguelone, restant sauve en tout cas l'autorité du Siège apostolique.

Ceci est dit quant aux causes civiles seulement. En effet les causes criminelles doivent être déferées au dit évêque de Maguelone, dont on vient de parler, auquel il reviendra d'en connaître.

Quant à ce maître choisi pour connaître des causes civiles, ainsi qu'il a été dit, il pourra être appelé chancelier de l'Université.

Que l'évêque de Maguelone appuie et promeuve les sentences dudit chancelier lorsqu'il s'agit de les faire exécuter par la censure ecclésiastique.

Si le siège de Maguelone venait à être temporairement vacant, que dans l'intervalle le prévôt de Saint Firmin exécute les fonctions qui relèvent de l'évêque de Maguelone, selon les dispositions susdites.

4 - Que nul maître ni étudiant en présence de maîtres ou d'étudiants ne soit admis à quelque réunion, réception, ou cours, s'il ne porte la tonsure cléricale, pour autant qu'il soit pourvu de quelque bénéfice ecclésiastique, ou qu'il ait reçu les ordres sacrés, et de même tout clerc régulier, s'il ne porte l'habit régulier selon l'usage de son ordre.

5 - Si un maître poursuit en justice quelqu'un qui ne soit pas membre de l'École pour un dommage concernant lui-même ou quelqu'un des siens, que tous les maîtres et étudiants qui en sont avertis

l'appuient de leurs conseils et de leur aide, sous la condition préalable que cela ne lui vaille ni déshonneur ni condamnation.

6 – Si un maître est en procès avec un de ses élèves au sujet de ses émoluments ou autre, qu'aucun autre maître ne reçoive ce dernier à ses cours après qu'il en aura été averti, jusqu'à ce que cet élève ait veillé à donner une garantie sûre au maître plaignant qu'il lui donnera satisfaction ou qu'il se soumettra au droit.

7 – Qu'aucun maître n'attire ou ne sollicite sciemment par prière, argent ou de quelque autre manière l'étudiant d'un autre maître, de façon à le soustraire à celui-ci, directement ou par intermédiaire.

8 – Que soit rendu aux maîtres plus anciens l'honneur qui leur est dû tant en séance que dans leur rang dans les cortèges, de telle sorte que soit mis en honneur par les marques de respect dans l'École celui qui a devancé les autres par un plus long travail d'enseignement.

9 – C'est pourquoi, que celui qui a été maître le plus tôt et le plus longtemps fasse annoncer aux autres à quelle date et pour combien de temps il convient de cesser cours et questions disputées afin que, à la date et pour le temps qu'il les cessera, les autres les cessent aussi, à moins qu'il n'ait été contraint de suspendre ses cours pour une intime nécessité, telle qu'une maladie.

10 – Que tous aussi bien maîtres qu'étudiants assistent diligemment et dévotement aux obsèques des morts.

11 – Quand un étudiant revient des lieux où il a pratiqué, qu'il soit libre de s'inscrire auprès du maître qu'il voudra, pour autant toutefois qu'il ne soit tenu par aucune dette d'honoraires ou toute autre chose envers son premier maître.

12 – Que l'étudiant fasse ses débuts sous la direction du maître dont il a été étudiant de façon continue avant sa réception, et ce pendant au moins un mois.

Nous prescrivons que le présent écrit soit publiquement lu en entier à haute voix en public à la prise de fonctions de chacun des maîtres, et que l'on ne solennise aucune réception d'un maître sans que cet écrit ne soit d'abord lu à haute voix en entier en assemblée générale, l'ensemble des maîtres et étudiants réunis en séance commune siégeant et écoutant ; et que personne ne soit admis à être reçu comme maître s'il n'a d'abord juré devant tous sur les Saints Évangiles de Dieu qu'il observera tout ce qui est contenu dans la présente charte.

Nous ordonnons que soient faits par précaution trois exemplaires de même teneur, dont nous ordonnons que l'un soit gardé par l'évêque de Maguelone, l'autre par le prieur de Saint Firmin, et le troisième par le chancelier de l'Université, de sorte que, chaque fois que l'un d'entre eux en sera requis par le chancelier ou par le maître le plus ancien ou encore par l'ensemble des étudiants ou par l'ensemble des maîtres, ou par deux maîtres, il laisse faire sans difficulté la copie qu'il doit du document qu'il détient, et que, une fois la copie faite sans difficulté, celui pour qui elle a été faite restitue l'original sans tarder.

Si quelqu'un s'avérait assez présomptueux pour oser témérairement contredire ou faire obstacle à la présente constitution ou à ces constitutions par nous établies, que par l'autorité du Dieu tout-puissant et par la nôtre il se sache frappé du glaive de l'anathème et retranché du giron de notre Sainte Mère l'Église. Que ceux au contraire qui observent les présentes méritent d'être gratifiés de la bénédiction éternelle et de la nôtre.

Et afin que ce qui est dit ci-dessus reçoive force perpétuelle, nous avons fait appendre notre sceau aux présentes.

Donné à Montpellier, l'an du Seigneur mille deux cent vingt, le seizième jour des calendes de septembre.

Traduction :  
Thierry Lavabre-Bertrand

## Mémoire du savoir et patrimoine



Portrait de Félix Platter (1536-1614), étudiant en médecine à Montpellier de 1552 à 1559. Huile sur toile peinte en 1584 par Hans Bock le Vieux (Kunstmuseum Basel). *Félix et Thomas Platter à Montpellier : notes de voyage de deux étudiants bâlois publiées d'après les manuscrits originaux appartenant à la bibliothèque de l'université de Bâle*. Montpellier : Camille Coulet, 1892.

L'Université de Montpellier détient un patrimoine scientifique considérable à la croisée de toutes les disciplines. Ce patrimoine historique participe à la renommée de Montpellier, il est le reflet de son histoire, de son prestige grandissant. Depuis plus de deux décennies, la DRAC accompagne l'université dans sa démarche de sauvegarde et de reconnaissance de son patrimoine bâti et des collections qu'il renferme. Le classement Monument historique s'est avéré être un levier indispensable pour la sauvegarde de ce patrimoine et sa pérennité au fil des siècles. Ces monuments et les objets de savoir qu'ils contiennent ne sont plus seulement l'apanage d'une institution, mais s'inscrivent désormais dans le patrimoine historique, la mémoire collective. L'identification culturelle sur le plan national que le classement Monument historique sous-entend, suscite un intérêt nouveau pour une labellisation patrimoine européen et une inscription au patrimoine de l'UNESCO.

### La ville universitaire, le « quartier latin montpellierain »

*Les universités détiennent une part significative du patrimoine scientifique de l'humanité. Ce patrimoine comprend des collections, des observatoires astronomiques, des théâtres anatomiques, [...], des centres scientifiques, des jardins botaniques ainsi que des herbiers, des laboratoires et des archives. [...] Le nombre, la diversité et la valeur des collections universitaires sont impressionnants. Leur spécificité réside en ce qu'ils représentent aujourd'hui la trace matérielle de la construction et de la transmission des connaissances depuis des siècles, de génération en génération<sup>1</sup>.*

Comme dans d'autres grandes villes européennes, l'Université de Montpellier a progressivement façonné l'organisation de la ville à partir de la Renaissance. Si on ne peut considérer qu'il existe une organisation planifiée et une volonté de structuration de l'espace urbain qui théâtralise la ville

1. Lourenço (Martha). « Musées et collections des universités : les origines ». *La Revue du Musée des arts et métiers*, 2004, n° 41, p. 51-60.

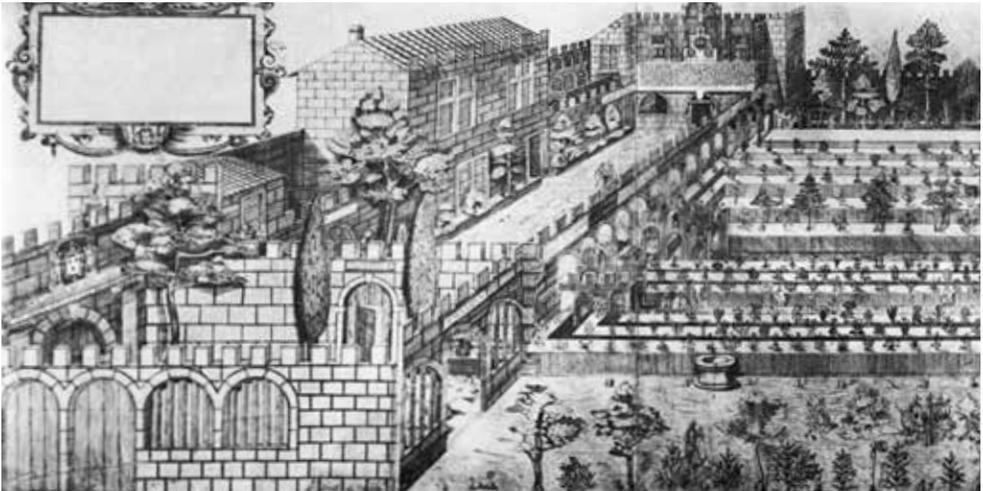


universitaire comme c'est le cas dans les exemples célèbres mais plus tardifs de Coimbra (Portugal), d'Alcalá de Henares (Espagne) ou de Maritime Greenwich (Grande-Bretagne)<sup>2</sup>, il faut néanmoins prendre en considération l'ensemble exceptionnel que constitue l'ancien collège Saint-Benoît, devenu faculté de médecine, adossé à l'ancienne cathédrale Saint-Pierre. Cet ensemble monumental commandité par le Pape Urbain V forme un des plus anciens groupes de bâtiments universitaires encore en exercice conservés en France et en Europe. De ce point de vue on peut considérer que Montpellier se démarque par l'ancienneté de ses bâtiments, même si certains ont été profondément transformés, comme le collège royal de médecine (actuelle Panacée), ou détruits (collège de Mende, collège de Girone).

Les anciens bâtiments de la faculté de médecine forment avec le jardin des plantes et l'institut de botanique, un ensemble majeur pour l'histoire des sciences et de la médecine en Europe. Les bâtiments et leurs collections conservées

Vue de la cathédrale de Montpellier et du palais épiscopal devenu en 1795 la faculté de médecine. Classé MH le 23/02/2004.

2. Ces trois sites sont inscrits sur la liste du Patrimoine mondial de l'humanité.



L'hortus monspeliensis au début du 17<sup>e</sup> siècle. Le bâtiment de Richer, fermant le promenoir (*ambulatorium*) au nord. Au rez-de-chaussée, la salle de cours (*auditorium*) ; à l'étage, la bibliothèque (*armarium*) et l'herbier (*herbarium*). Au fronton, entre les bustes de Henri IV et de Marie de Médicis, le prince Louis (né en 1601), avec un tabard fleurdelisé. En façade, la plaque de fondation du jardin : « *Utilitati publicae...* », les armes de France et de Navarre, ainsi qu'une fritillaire impériale. Gravure du jardin des plantes, collection privée, en dépôt au musée Atger, Université de Montpellier.

3. Son buste en marbre, envoyé en 1803 pour l'inauguration du théâtre d'anatomie, fut réalisé à Carrare par le sculpteur turinois Jean-Baptiste Comolli (1775-1830), élève de Canova.

4. Pommier (Édouard). *L'art de la Liberté. Doctrines et débats de la Révolution française*. 1991, Paris, Gallimard. Quatremère était convaincu de la nécessité d'un point central d'instruction pour toute la France. En 1793, la Convention débatta du projet de création d'un musée national unique, regroupant les sciences et les arts. Il y aura finalement le Louvre et le Muséum, signant l'abandon de ce projet encyclopédique de réunion des arts et de sciences. Le clivage est définitif avec la création du conservatoire des arts et métiers le 10 octobre 1794 sur proposition de l'abbé Grégoire.

au jardin des plantes, à la faculté de médecine, manuscrits et livres de chirurgie, dessins et estampes, tableaux et sculptures, herbiers, préparations et planches anatomiques sont la mémoire tangible d'un enseignement pluridisciplinaire qui s'articule autour de l'étude du vivant. Ce ne sont pas des objets de musée, ce sont des collections d'étude, à visées didactiques, pour l'enseignement et la recherche, et des collections mémorial, liées au prestige de l'institution.

Antoine Chaptal (1756-1832)<sup>3</sup>, peu après la création des trois écoles de santé le 4 décembre 1794 – écoles de Paris, Montpellier et Strasbourg –, réunit le 22 avril 1795 à Montpellier les arts et les sciences dans un même édifice, et choisit pour cela l'ancien palais épiscopal – collège Saint-Benoît qu'il considérait comme le plus beau et le plus ancien monument d'instruction que possède la France. Il réalisa ainsi en province, avant d'être ministre de l'Intérieur, le rêve d'Antoine Quatremère de Quincy (1755-1849), grand savant, ardent défenseur du patrimoine, qui était convaincu, que « les arts et les sciences se prêtent mutuellement secours<sup>4</sup> ». Durant cette période charnière de la Révolution à l'Empire, l'Université de Montpellier participe au mouvement général de constitution des grandes collections publiques. Ce premier rassemblement coïncide avec les réformes de l'institution médicale libérée du joug des rois et des évêques : à l'école de santé créée en 1794 succède l'école de médecine en 1803 qui devient Faculté en 1808. La chirurgie est définitivement réunie à la médecine, l'enseignement anatomique est rendu obligatoire et se double d'un enseignement clinique dans les hôpitaux.



Siège en marbre. Amphithéâtre d'anatomie, faculté de médecine, Université de Montpellier. Classé MH le 20/12/1911.

Dessin du « fauteuil antique » par Aubin-Louis Millin, 1809. p. 302, chapitre CXV, pl. LXXII, fig 1.

## Le classement Monument historique : un outil de reconnaissance et de conservation

« Ce n'est point la situation de Montpellier, ce n'est point la beauté de ses places, qui la rendent célèbre ; elle doit toute sa splendeur et toute sa gloire à son école de médecine et à son université. [...] Des malades viennent des extrémités de l'Europe dans cette moderne Épidaure, pour y chercher la santé. » (Millin, *Voyage dans les départements du Midi de la France*, IV, 293-309, 1809 [Archives.org]).

Cet exergue écrit par l'un des derniers représentants de la société des Lumières, l'érudit français Aubin-Louis Millin (1759-1818), qui compte indéniablement parmi les plus importants protagonistes de la vie culturelle française de la Révolution à l'Empire, est emblématique de l'aura de la faculté de médecine de Montpellier<sup>5</sup>. Il a illustré son *Voyage dans les départements du Midi de la France* par le fauteuil antique réservé au professeur d'anatomie. « C'est un superbe siège de marbre, décoré sur les côtés, d'une figure de lion, et, dans le milieu, d'une espèce de voile. Ce siège, qui était autrefois dans les arènes de Nîmes, fut convoité par le célèbre savant et botaniste nîmois Jean-François Séguier (1703-1784) qui avait voulu le racheter, mais l'université refusa de s'en dessaisir. C'est le premier objet de la faculté à être classé Monument historique en 1911, avant même la publication de la loi fondatrice des Monuments historiques. En 1913, grâce à la démarche éclairée d'André Joubin<sup>6</sup>, furent aussi classés dans un but de conservation les 6 000 dessins et estampes de la collection Atger, première grande collection universitaire à être classée en France. Ces dessins sont représentatifs de la tradition humaniste de l'école de médecine, dont Jacques Lordat<sup>7</sup>, doyen de la faculté en 1833, s'est fait l'écho dans son

5. Il est le premier à parler dans un lieu officiel de « Monument historique » à l'occasion de la démolition de la Bastille. Il fonde en 1787 avec Pierre-Marie Auguste Broussonet (1761-1807) et Louis-Augustin Bosc d'Antic (1759-1828) la Société linnéenne de Paris. Il est directeur-fondateur du « Magasin encyclopédique » ou journal des sciences, des lettres et des arts en 1795. Guidé par les Broussonet, il donne de Montpellier sa vision de l'histoire de la médecine qui s'incarne dans les manuscrits enluminés (*Practica chirurgica* de Roger de Parme ou de Salerne vers 1170, *Chirurgia Magna* de Gui de Chauliac en 1365), ou encore *De humani corporis fabrica* d'André Vésale en 1543), les préparations anatomiques et les antiques de l'amphithéâtre. Cf. *Voyages et conscience patrimoniale. Aubin-Louis Millin 1759-1818 entre France et Italie*, Paris, INP, 2012.

6. André Joubin (1868-1944) fut conservateur du musée des moulages de l'université puis conservateur du musée Fabre avant d'être directeur de la bibliothèque d'art et d'archéologie Jacques Doucet.

7. Jacques Lordat, commanda en 1833, deux tableaux *Pline l'Ancien ou le naturaliste et Aristote adolescent* au peintre Toulousain Jean-Louis Bézard (1799-1881) qui ornent la bibliothèque de la faculté de médecine. Cf. Rykner (Didier). *Jean-Louis Bézard (1799-1881), catalogue de l'œuvre*. Bulletin de la Société de l'Histoire de l'art français. Paris, 2001, p. 241-299.



*Milon de Croton dévoré par un lion.*  
Pierre Puget (1620-1694). Sanguine, rehauts de blanc. Musée Atger, faculté de médecine, Université de Montpellier [MA 147]. Classé MH le 25/01/1913.

*Essai sur l'iconologie médicale ou sur les rapports d'utilité qui existent entre l'art du dessin et l'art de la médecine* : il y défendait entre autres, l'idée que les artistes devaient travailler avec les médecins afin de représenter les différences dans l'expression notamment de diverses sortes de douleurs ».

La protection Monument historique par l'expertise et la reconnaissance qu'elle sous-entend est un outil opérationnel scientifiquement et méthodologiquement reconnu et demandé par les autorités universitaires. Le classement des monuments s'est échelonné sur plus d'un demi-siècle, en fonction des urgences de sauvegarde : collège royal de chirurgie Saint-Côme en 1945, hôpital, cliniques et chapelle Saint-Charles en trois campagnes, 1947, 1977 et 1997, jardin des plantes en 1992.

En 2003, M. Touchon, alors doyen de la faculté de médecine, tire la sonnette d'alarme sur l'état du patrimoine du bâtiment historique de la faculté de médecine et des collections qu'il contient (hormis la bibliothèque) et demande sa protection au titre des Monuments historiques. Bien qu'au niveau national, une sélection sévère s'opère parmi les ensembles repérés, collections et bâtiments de la faculté de médecine furent classés dans leur intégralité, en fonction de leur triple intérêt, historique, artistique et scientifique. Les bâtiments de la faculté de médecine (ancien évêché et conservatoire d'anatomie) ont donc été classés en 2004. Le dernier monument de l'université à avoir été protégé au titre des Monuments historiques est l'institut de botanique en 2019.

La prise de conscience de l'intérêt patrimonial des collections qui y sont rassemblées, à l'exception de la collection Atger et de quelques ouvrages majeurs de la bibliothèque, est plus récente et l'Université de Montpellier a été pionnière dans cette démarche de protection massive de ses collections. La richesse et la diversité des pièces, reflet du dialogue entre arts et sciences, mémoire de neuf siècles d'enseignement de la médecine ont suppléé à la notion, toute relative, d'oeuvre majeure, et s'est imposé le caractère d'intérêt public attaché à la conservation du lieu. Longtemps collections cachées ou connues des seuls médecins, ce patrimoine bénéficie désormais d'une direction de la culture scientifique et du patrimoine historique composée de professionnels de la conservation.

Les collections sont le complément indissociable du bâtiment qui les abrite. Ces ensembles, bien plus que les objets prélevés et sortis de leur contexte, ont une valeur de témoignage irremplaçable. La volonté de classer ces objets de savoir est aussi un gage pour l'avenir afin d'éviter un jour leur dispersion. Il est un devoir de mémoire d'aider à la conservation et au maintien *in situ* de ces collections au sein des bâtiments historiques et de les faire amplement connaître<sup>8</sup>.



Présentation de la collection Atger dans les années 1930-1940. Faculté de médecine, Université de Montpellier. Classé MH le 25/01/1913.

8. La loi LCAP permet depuis le 7 juillet 2016 d'attacher à perpétuelle demeure des ensembles historiques. En accord avec l'université, la protection demandée aujourd'hui par les autorités universitaires concerne trois ensembles historiques avec maintien dans les lieux : les collections du conservatoire d'anatomie classées le 04/10/2004 (5688 pièces), les 90 portraits peints et 7 bustes sculptés ornant la salle des Actes classés le 20/05/2005 et les 111 portraits peints et 8 bustes sculptés ornant la salle du Conseil et vestibule des professeurs classés le 20/05/2005.



Salerne, sur la mer Tyrrhénienne. Son école de santé se trouvait à mi-pente, sur la colline où s'étage la ville portuaire. Le jardin de Silvatico, créé en 1309, survit aujourd'hui (*Orto della Minerva*) et expose toujours des plantes médicinales. Gravure du 16<sup>e</sup> siècle. Collection particulière.

## Vers une labellisation « Patrimoine européen » et « Mémoire du monde de l'UNESCO »

La reconnaissance de l'histoire et du patrimoine de l'université de médecine au niveau international tient au rôle particulier qu'elle a joué sur la scène intellectuelle et scientifique entre Europe et bassin méditerranéen à la charnière des 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècles. Un acte géopolitique révélateur de luttes d'influences entre le Pape et l'Empereur.

La date de création de l'université en 1220, et les premiers statuts octroyés par le légat du pape Honorius III placent d'emblée Montpellier sur la scène géopolitique européenne. La décision du pape de créer une université de médecine sur des terres alliées de l'Église de Rome résonne en ce premier tiers du 13<sup>e</sup> siècle comme un acte politique anticipant les desseins du nouvel empereur du Saint-Empire romain germanique, Frédéric II, au pouvoir depuis 1215 et couronné par Honorius III en 1220. Montpellier, située dans l'aire d'influence du Saint-Siège, héritière de l'école de Salerne, va devenir sa principale concurrente.

Si l'on insiste souvent sur le rôle non négligeable que la création de l'Université de Montpellier a joué dans la lutte contre les dissidences religieuses qui ont plongé le Languedoc dans une crise profonde pendant la croisade contre les albigeois, il convient d'examiner tout autant la compétition qui s'opère entre le pouvoir pontifical et le nouvel empereur qui aspire à unir sur sa tête le sacerdoce et le règne. S'inspirant du modèle de l'Empereur-Pontife imaginé par Auguste au I<sup>er</sup> siècle, Frédéric II a fait émerger l'image d'un prince éclairé, annonciateur de la pré-Renaissance humaniste, prônant le retour à l'antique et manifestant un vif intérêt pour les sciences, la philosophie et l'architecture. La création de l'université de médecine de Montpellier par le légat du pape met ainsi à profit les atouts qu'offre la ville languedocienne pour faire émerger



un lieu d'enseignement capable de rivaliser avec Salerne et idéalement placé pour devenir un autre point clé de la réception de l'héritage intellectuel arabo-andalou. À cet égard, le rôle important joué par les communautés juives venues d'Andalousie, qui traduisent les manuscrits écrits en arabe autour de Montpellier constitue un atout non négligeable.

Dans la compétition qui s'amorce ainsi entre ces deux pouvoirs dès le début du 13<sup>e</sup> siècle, on voit se dessiner le rôle éminent que Montpellier va jouer au sein des premières grandes universités européennes. Idéalement placée pour servir de relais entre la méditerranée et l'Europe, pour la diffusion des traités des intellectuels juifs et arabes, l'étude de la médecine y a rapidement débordé la question du cadre théorique au profit de l'observation, de l'expérimentation et de la pratique. Aux côtés de Bologne, Paris et Oxford, l'université de Montpellier fait partie de la première génération des grandes universités de l'Occident médiéval, dont le modèle institutionnel va constituer le socle d'un réseau important pour l'essor de l'humanisme. Si l'on ne compte que 15 créations d'universités dans le courant du 13<sup>e</sup> siècle, trois siècles plus tard l'Europe en dénombrera plus de 130.

*Savoir du monde et de l'Université de Montpellier* (détail des allégories des cinq facultés : Lettres, Droit, Sciences, Médecine, Pharmacie). Ernest Michel (1833-1902), 1890. Huile sur toile. Rectorat de Montpellier (ancien palais universitaire). Inscrit MH le 20/11/2009. Dans le souvenir de l'*Apothéose d'Homère* (Ingres, 1827) ou de l'*Hémicycle de l'école des Beaux-Arts* (Delacroix, 1837), ce tableau symbolise l'union des Arts et des Sciences.



Le jardin de la faculté de médecine de Padoue, avec son « muro circulario » et son organisation en quatre carrés. Au cours du temps, il s'y fit de nombreuses introductions de végétaux : le lilas, le tournesol, le jasmin, la pomme de terre, le sésame, la rhubarbe, la vigne vierge, l'ailante, entre autres. En arrière-plan, les locaux de la botanique et la basilique de Saint-Antoine. Lithographie d'A. Tosini, 1835. Collection particulière.

### **La valorisation du patrimoine universitaire : l'exemple de l'anatomie et de la botanique**

La valorisation du patrimoine universitaire dans un cadre européen ou international n'a pas pour unique objet le récit historique de sa constitution mais davantage la conservation, l'étude et la valorisation de ses patrimoines matériel (bâtimENTS, jardins, collections), immatériel (pratiques culturelles, costumes, cérémonies), et de son héritage intellectuel (découvertes, courants de pensée).

Une telle démarche implique nécessairement d'aborder les corpus cités précédemment dans le cadre d'une approche interdisciplinaire et transnationale. Le besoin d'études comparatives et analytiques par rapport à d'autres corpus patrimoniaux implique en effet de construire un réseau de coopération européen pour mieux éclairer notamment les courants d'influence et de diffusion à travers l'histoire. En s'appuyant sur une telle démarche, la valorisation du patrimoine documentaire et architectural peut être replacée dans un courant de correspondances international.

La mise en valeur de certaines disciplines ou pratiques directement liées à l'enseignement de la médecine ou des sciences naturelles gagne à être intégrée dans des corpus comparatifs. La présentation de l'évolution des amphithéâtres d'anatomie, par exemple, qui intéresse à la fois la pratique médicale, l'art du dessin descriptif et l'étude de l'architecture constitue un exemple justifiant la mise en œuvre d'une approche transdisciplinaire internationale. La comparaison entre les différents bâtiments montpelliérains connus par la documentation, amphithéâtres de Rondelet (1556) puis de Ranchin (entre 1612 et 1641) et ceux encore conservés, amphithéâtre Saint-Côme(1757) et du théâtre d'anatomie de Jean-Antoine Chaptal(1804) ou les salles d'anatomie construites lors de l'extension moderne de la faculté en 1853 permet de comprendre l'évolution des modèles architecturaux au regard de l'évolution des pratiques. Il sera intéressant



Hôtel Saint-Côme Montpellier, Jean-Antoine Giral, 1757. Amphithéâtre d'anatomie – Collège royal de chirurgie jusqu'en 1792. Tribunal de commerce, puis en 1801 bourse de commerce – 1804, chambre de commerce, propriétaire en 1919- Rotonde classée MH le 13/09/1919 – Classé MH en totalité 29/03/1945. Lithographie (47,2 x 30,9 cm), dessinateur Camaret, Léon Donnadiou éditeur Montpellier, milieu 19<sup>e</sup> siècle.

dans ce cadre d'approfondir l'étude des influences internationales. À titre d'exemple, l'influence exercée par le premier amphithéâtre d'anatomie de Padoue sur celui de la communauté des chirurgiens de Paris, réalisé en 1696 grâce au leg du chirurgien Jean Biennaise n'est pas sans incidence sur le projet de l'amphithéâtre Saint-Côme réalisé à Montpellier en 1757 dans le même esprit grâce au leg de François de Lapeyronie. On perçoit dans cet exercice l'intérêt de rétablir des correspondances chronologiques entre les disciplines d'une part et les universités qui investissent les mêmes corpus d'études d'autre part.

Dans un autre registre, celui de l'étude de la botanique et des sciences naturelles, on observe qu'au moment où émergent les premiers jardins botaniques en Europe (jardins botaniques de Pise 1544, de Padoue 1545, de Florence 1546, de Bologne 1568), le premier cours de botanique officielle en France en 1550 est réalisé à Montpellier par Guillaume Rondelet<sup>9</sup> qui

9. Daniel Jarry, *Guillaume Rondelet (1507-1566), Le futur est l'avenir du passé*, Bull. Acad. Sc. Lett. Montp., vol. 48, suppl. 1, 2017. *Regards et savoir : images du jardin botanique de l'Université de Padoue au XVI<sup>e</sup> siècle*, François Dupuigrenet-Desroussilles, 1989.



Planche anatomique du *Nouveau recueil d'ostéologie et de myologie* que le peintre carcassonnais Jacques Gamelin (1738-1803) publia en 1779, avant de prendre la direction de l'école de dessin de Montpellier. Cf. *Du Savoir à la Lumière*. Collection Duo, DRAC Languedoc-Roussillon, p. 2014, p. 37.

10. Martine Gorrichon. « Le jardin médicinal d'Olivier de Serres dans le théâtre d'agriculture et mesnage des champs ». *Revue du Vivarais*, janvier-mars 2010. Actes du colloque « Olivier de Serres toujours actuel », Le Pradel, 18-20 septembre 2009.

installe un premier jardin botanique intra-muros, l'*hortulus*, dans le collège royal de médecine. De la même manière, il faut mesurer les apports techniques et scientifiques réalisés par Pierre Richer de Belleval lors de la création, hors les murs, en 1593 du jardin des plantes, notamment avec la création du dispositif en « montagne » favorisant la génération de microclimats variant les expositions des plantes en fonction de leurs besoins en lumière et en arrosage. Cet aménagement de la topographie du terrain influencera des agronomes comme Olivier de Serres qui y fait référence dans son *Théâtre*, proposant de reprendre l'idée à plus grande échelle. Ainsi si le jardin de Padoue s'inscrit pleinement dans l'organisation du jardin symbolique de la Renaissance composé en quatre quartiers au sein d'une forme circulaire représentant l'Univers, l'« hortus monspeliensis » de Richer de Belleval<sup>10</sup> est déjà un jardin scientifiquement raisonné qui tient compte des variations climatiques et de l'incidence du milieu sur les conditions de vie et de développement des espèces végétales.

### Étudier, conserver et valoriser un corpus documentaire exceptionnel

Les différentes disciplines évoquées précédemment, dont l'histoire des inter relations pourrait encore être approfondie dans un cadre épistémologique, constituent un riche matériau pour la conduite d'études comparatives internationales. Le patrimoine documentaire réuni par Gabriel Prunelle à Montpellier, sous l'impulsion d'Antoine Chaptal à partir de 1794, fait de la bibliothèque de l'université de médecine de Montpellier un ensemble exceptionnel, offrant une parfaite illustration de l'esprit de l'école, usant de toutes les disciplines disponibles pour éclairer la compréhension du vivant et de son fonctionnement.

À ce corpus exceptionnel de la bibliothèque, il convient d'ajouter les collections du musée d'anatomie ainsi que les



dessins du musée Atger mais également les herbiers conservés à l'institut de botanique qui offrent une illustration remarquable par leur diversité et leur chronologie de la pratique de cette discipline à Montpellier. Au regard de la place qu'elle occupe dans l'histoire des universités européennes et par le caractère exceptionnel de son patrimoine documentaire, l'université de médecine de Montpellier justifierait tout autant une démarche d'inscription sur le registre mémoire du monde de l'UNESCO qu'une labellisation au titre du patrimoine européen.

S'il est évident à ce titre qu'une valorisation du patrimoine immatériel de l'université à travers le maintien de ses traditions, ses cérémonies et costumes<sup>11</sup> participerait de la prise en compte de l'histoire et de l'évolution des pratiques de l'institution, il convient également de ne pas oublier les apports de son patrimoine intellectuel à la pensée moderne et contemporaine. C'est sans doute un des aspects très singuliers de cette université, fondée au 13<sup>e</sup> siècle pour apporter la contradiction aux dualismes du corps et de l'esprit, et qui s'interrogera plus que d'autres sur les conséquences du réductionnisme scientifique en ouvrant avec Joseph Barthez (*Nouveaux éléments de la science de l'homme*, 1778) le mouvement vitaliste. Elle établit par cette voie, un dialogue réflexif entre science et conscience, qui pose les bases d'enjeux éthiques contemporains essentiels pour l'exercice de la médecine.

[HP] et [PM]

*Portrait de Guillaume Rondelet (1507-1566). Vestibule de la salle du Conseil, faculté de médecine, Université de Montpellier. Classé MH le 20/05/2005.*

*Portrait peint de Jean-Antoine Chaptal (1756-1832), Louis-Joseph Fanelli-Semah (1804-1875), élève de Gros, 1833. Salle des Actes, faculté de médecine, Université de Montpellier. Classé MH le 20/05/2005.*

11. Louis Dulieu, «Les portraits des universitaires montpelliérains à travers les galeries de tableaux». *Bulletin de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier*, 1996, nouvelle série, t. 2, p. 301-310.

## La médecine et les arts, quelques repères des collections du musée Fabre



Joseph Siffred Duplessis, *Portrait d'Abraham Fontanel*, vers 1779, huile sur toile. Montpellier, collection particulière, classé MH le 2/05/2005.

La présentation en 2020 et 2021 au musée de deux expositions remarquables – « Art et anatomie. Dessins croisés, musée Fabre-musée Atger » ; « Pharmacopées, art, pharmacie, Montpellier » – dans le cadre des célébrations autour du 800<sup>e</sup> anniversaire de la création de la faculté de médecine de Montpellier est l'occasion de revenir sur la place de la science et de la médecine au sein même des collections du musée Fabre. Bien connu pour ses chefs-d'œuvre de la Renaissance jusqu'à l'époque contemporaine, le musée n'en conserve pas moins dans ses collections plusieurs témoignages notables qui nous permettent d'évoquer cette discipline distinctive de la ville de Montpellier. Dès sa création en 1779, la Société des beaux-arts se préoccupe de la formation des élèves et institue des écoles gratuites de dessin. François-Xavier Fabre (1766-1837), futur fondateur du musée, en est un des premiers bénéficiaires. Grâce aux relations privilégiées entre l'instigateur de la Société, le marchand d'estampes Abraham Fontanel (1741-1817), et le sculpteur Houdon (1741-1828), Montpellier reçoit un bel ensemble de plâtres : *Grand Écorché*, *Petit Écorché*, *Tête de mort*, *Tête du Grand Écorché*. « Trop heureux, écrit Houdon à Fontanel, si je puis en m'occupant de ce genre d'étude parvenir à me rendre utile aux jeunes étudiants en peinture et Sculpture pour qui je pense qu'un modèle à suivre doit plutôt être un bel œuvre raisonné suivant toutes les règles de l'art<sup>1</sup>. » Outre le dessin d'après la gravure, la ronde-bosse et le modèle vivant, on ressent vite le besoin de compléter l'enseignement par des cours d'anatomie : c'est ainsi qu'en 1780 on fait appel à deux « habiles anatomistes » qui interviennent à plusieurs reprises dans la semaine, le médecin Guillaume Amoreux (1714-1790), directeur de la Société royale des sciences et le chirurgien André Méjan (1748-1810)<sup>2</sup>. Cette connaissance approfondie du corps humain, qui constitue la base de l'enseignement académique d'alors, permet au jeune François-Xavier Fabre de rapidement se distinguer et d'intégrer, en 1783, l'atelier de David à Paris, le plus renommé en Europe. En

1. Cité par Pierre Stépanoff in cat. exp. *Le musée avant le musée. La Société des beaux-arts de Montpellier (1779-1787)*, Montpellier, musée Fabre, 2017-2018, dir. Michel Hilaire - Pierre Stépanoff, Gand, Snoeck, 2017, p. 102 ; Pierre Stépanoff, « Les collections de l'École de dessin de Montpellier (1779-1825). Un patrimoine effacé », *In Situ, Revue des patrimoines*, 43, 2021, p. 4, note 7.

2. Elsa Trani, « De la Société des beaux-arts au musée municipal, une histoire de la culture artistique montpelliéraine à la fin de l'Ancien Régime », in cat. exp. *Le musée avant le musée*, op. cit., p. 38.



1787, il est victorieux du grand prix qui lui ouvre les portes de l'Académie à Rome. Comme on sait, les aléas de la vie politique au moment de la Révolution l'amènent à se fixer durablement en Italie. En 1791, alors qu'il est pensionnaire de l'Académie, il peint le portrait de son frère, le docteur Henri Fabre (1762/1764-1816), de passage à Rome. L'aîné du peintre avait soutenu en 1785 une thèse d'urologie devant la prestigieuse faculté de médecine de Montpellier. Il devait par la suite s'établir plusieurs années à Vienne avant de rejoindre son frère à Florence en 1799. Il était réputé pour ses compétences et ses grandes qualités morales. Il meurt à Florence en 1816. Dans le tableau conservé au musée, sobre et élégant, le peintre demeure fidèle aux formules du portrait réaliste héritées de son maître David et cherche à qualifier son modèle à travers les quelques feuillets (en l'occurrence des *Observations de médecine*) mis en évidence sur le rebord de la table à gauche<sup>3</sup>. Au soir de sa vie, Fabre décide de rentrer dans sa patrie d'origine et de faire don de ses prestigieuses collections à la ville, à charge pour elle de lui construire un musée. Nombre de ses amis tentèrent, en vain, de l'attirer

François-Xavier Fabre, *Portrait du docteur Henri Fabre*, 1791, huile sur toile. Montpellier, musée Fabre, inv. 825.1.92.

3. Laure Pellicer in cat. exp. *François-Xavier Fabre (1766-1837), de Florence à Montpellier*, Montpellier, musée Fabre, 2007-2008, dir. Laure Pellicer - Michel Hilaire, Paris, Somogy, 2008, p. 129-130, n° 32.



Jacques-Louis David, *Portrait du médecin Alphonse Leroy (1742-1816)*, vers 1783, huile sur toile. Montpellier, musée Fabre, inv. 829.1.1.

dans la capitale, comme le journaliste Bertin, qui cherche à le dissuader de mettre à exécution son projet : « Vous fonderez à Montpellier une très belle galerie, mais non pas des yeux pour la voir. La peinture succombera sous la médecine<sup>4</sup>. » Telle était la réputation de la ville depuis Paris, et Fabre savait que les arts y étaient en sommeil depuis les temps glorieux de Bourdon, de Vien ou de Fontanel. Qu'importe, il se sent investi d'une mission et, sitôt en possession de son musée, se met en quête de l'enrichir puisqu'il en est le premier conservateur. L'année qui suit l'inauguration du musée, en 1829, on le voit en correspondance avec le marchand parisien Charles Paillet pour l'achat d'un portrait de jeunesse de son maître David : *Portrait du médecin Alphonse Leroy (1742-1816)*. Ce gynécologue de renom (probable médecin accoucheur de Madame David) est représenté à sa table de travail ornée d'une lampe à mèche cylindrique (inventée récemment par Quinquet), fixant le spectateur. Le bras gauche (il était manchot) est appuyé sur un volume des *Morbis mulierum* d'Hippocrate. Le savant négligé de la robe de chambre en satin, l'expression pensive, le brio de l'exécution concourent au charme inoubliable de ce portrait, un des plus célèbres du musée Fabre<sup>5</sup>. Du vivant même de Fabre, en 1834, un autre portrait de savant illustre faisait son entrée au musée de Montpellier : celui du baron Antoine Portal (1742-1832). Originaire de Gaillac dans le Tarn, issu d'une ancienne lignée d'apothicaires, Antoine Portal vient faire sa médecine à Montpellier en 1762. Bien vite il révèle à ses maîtres, Imbert et Laborie, un intérêt prononcé pour l'anatomie. Au bout d'un an d'études, il est jugé digne d'être nommé

4. Lettre de Louis-François Bertin à François-Xavier Fabre, n. d., Montpellier, médiathèque Émile-Zola, Ms. 64, F. 19 (15) ; Laure Pellicer, *Le Peintre François-Xavier Fabre (1766-1837)*, thèse de doctorat d'État, Paris-Sorbonne, dir. Jacques Thuillier, 1982, p. 175.

5. Antoine Schnapper in cat. exp. *Jacques-Louis David (1748-1825)*, Paris, musée du Louvre, Versailles, musée national du château, 1989-1990, Paris, Réunion des musées nationaux, 1989, p. 154, n° 62.

membre correspondant de la Société royale des sciences de Montpellier. En 1764, il soutient sa thèse de médecine en latin portant sur divers appareils de réduction des luxations. En 1765, il est nommé docteur en médecine. Dès 1766, il rejoint la capitale, muni de lettres de recommandation du cardinal de Bernis, archevêque d'Albi, et du chancelier Jean-François Imbert de l'université de Montpellier pour le roi Louis XV. L'année suivante, le monarque le nomme professeur d'anatomie du Dauphin (futur Louis XVI), âgé de 12 ans. En 1769, il intègre l'Académie des sciences, avant d'être nommé par Buffon, en 1776, professeur d'anatomie au Jardin du roi. Il traverse sans encombre la Révolution et l'Empire (médecin de Couthon, Camille Desmoulins, Cambacérès, du pape Pie VII), et devient sous la Restauration président d'honneur de l'Académie de médecine à sa création en 1820. Le tableau du musée Fabre est dû au pinceau de Charles-Émile Callande de Champmartin, un des plus brillants artistes – avec Delacroix – de la génération « romantique ». Il a figuré au Salon de 1833 avant d'être envoyé par l'État à Montpellier. Le peintre représente le médecin debout dans un costume noir, très sobre, laissant apparaître sa croix de commandeur de la Légion d'honneur (décernée en 1829). L'allure du modèle (bas et perruque), le décor rocaille évoquent l'Ancien Régime et sa première formation. Son rôle de savant est bien mis en valeur par les publications et notamment l'*Histoire de l'anatomie et de la chirurgie* en sept volumes rédigée de 1770 à 1773<sup>6</sup>.

À Montpellier, sous la monarchie de Juillet, la vie artistique gravite essentiellement autour du théâtre, du musée et de l'école de dessin, ces deux institutions créées par Fabre. À la mort du fondateur, en 1837, c'est le peintre Charles Matet (1791-1870), portraitiste habile de la bourgeoisie de la ville, qui prend en main les destinées du musée et de l'école. Un des personnages les plus atypiques de la ville à cette époque est sans conteste Joseph Bonaventure Laurens



Émile Callande de Champmartin, *Portrait du baron Portal (1742-1832)*, 1833, huile sur toile. Montpellier, musée Fabre, inv. 2012.19.73.

6. Pierre Stépanoff in *Académie nationale de médecine. Catalogue des peintures et sculptures*, dir. Jérôme van Wijland, Gand, Snoeck, 2020, p. 149-152, n° 20 [notice de la réplique autographe du tableau conservé au musée Fabre]; sur le sujet voir aussi Paul Bregeat, « Antoine Portal, fondateur de l'Académie de médecine », *Bulletin de l'Académie nationale de médecine*, 1982, tome 166, n° 9, séance du 14 décembre 1982, p. 1304-1316 ; M. Payrière, « Le baron Portal », *Conférence de l'Institut d'Histoire de la Médecine*, Lyon, 26 mars 1996, p. 197-212.

(1801-1890)<sup>7</sup>. Originaire de Carpentras, il est nommé en 1835 agent comptable de la faculté de médecine<sup>8</sup>. Dessinateur et lithographe des sites du Midi de la France (et bien au-delà en Europe), passionné de botanique (il dessine au jardin des plantes, herborise dans la campagne et constitue un herbier), grand amateur de musique<sup>9</sup> (il accueille Liszt en 1844), germanophile notoire, il est un des membres les plus actifs de la commission qui dirige la Société des amis des arts fondée en 1845. On y croise un grand nombre d'amateurs et de curieux de la ville parmi lesquels le fils du banquier Jacques Bruyas, Alfred Bruyas (1821-1877)<sup>10</sup>. De santé fragile, il se passionne pour les arts et noue des relations amicales avec de nombreux artistes, en particulier Alexandre Cabanel et Auguste Glaize. En 1849, il quitte Montpellier et séjourne durablement dans la capitale jusqu'en 1853, côtoyant la bohème artistique d'alors en premier lieu Courbet qui fait son entrée dans sa collection. Au sein de cette même bohème artistique on pouvait croiser un personnage singulier, Paul Gachet (1828-1909), qu'une effigie conservée au musée Fabre nous permet d'évoquer. Originaire de Lille, il vient à Paris en 1848 pour étudier la médecine tout en fréquentant l'avant-garde artistique par l'entremise de son ami d'enfance le peintre Amand Gautier (1825-1894), proche de Courbet et de Champfleury<sup>11</sup>. Externe à la Salpêtrière, Gachet permet à Gautier l'accès à la cour des folles qui lui procure le sujet de son tableau du Salon de 1857<sup>12</sup>. La même année, Gachet quitte Paris pour Montpellier, muni d'une lettre de recommandation de son maître, le docteur Falret, pour le professeur Lordat, ancien doyen de la faculté de médecine, professeur de physiologie, afin de passer sa thèse de doctorat. Cette arrivée coïncide avec le second séjour de Courbet en Languedoc. Le peintre et son ami Champfleury s'étaient joints à un groupe d'étudiants invités par la Société de botanique à l'occasion d'un congrès scientifique. Gautier charge le docteur Gachet d'aller trouver Courbet (qui séjourne au centre-ville, passage Bruyas) pour obtenir un service de

7. Hubert Bonnet, « Un secrétaire de faculté talentueux : Bonaventure Laurens (1801-1890) », *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, tome 29, 1998, séance du 16 novembre 1998, p. 253-275.

8. Il occupe avec sa famille un appartement situé au dernier étage de la faculté. 9. Il est en relation avec Mendelssohn, Clara et Robert Schumann, Brahms ; voir Jean Claparède, *Un interprète du romantisme musical et pittoresque : J.-J. Bonaventure Laurens, secrétaire de la Faculté de médecine de Montpellier*, Montpellier, Causse, Graille et Castelnau, 1960, p. 14-17.

10. Philippe Bordes, « Montpellier, Bruyas et Courbet », in cat. exp. *Courbet à Montpellier*, Montpellier, musée Fabre, 1985, Montpellier, Ville de Montpellier, comité du Millénaire, 1985, p. 24-27.

11. Anne Distel, « Gachet Père et fils », in cat. exp. exp. *Un ami de Cézanne et Van Gogh, le docteur Gachet*, Paris, Galeries nationales du Grand Palais, New York, The Metropolitan Museum of Art, Amsterdam, Van Gogh Museum, 1999, Paris, Réunion des musées nationaux, 1999, p. 13-35.

12. Connue par une lithographie *Folles de la Salpêtrière (Cour des agitées)*.



Jean-Joseph Bonaventure Laurens, *Cathédrale et école de médecine de Montpellier*, lithographie de E. Moquin et Cie à Montpellier. Montpellier, musée Fabre.

Jean-Joseph Bonaventure Laurens, *Vue d'architecture* [jardin des plantes de Montpellier]. Carpentras, bibliothèque-musée Inguimbertaine, DES00640.

Jean-Joseph Bonaventure Laurens, *Au jardin botanique*. Carpentras, bibliothèque-musée Inguimbertaine, Alb 094.004.





Amand Gautier, *Portrait de Paul Ferdinand Gachet*, 1854, huile sur papier marouflé sur toile. Montpellier, musée Fabre, inv. 49.4.1.

13. Petra ten-Doesschate Chu, *Correspondance de Courbet*, Paris, Flammarion, 1996, p. 140-142, lettre 57-2.

14. Paul Gachet, *Deux amis des impressionnistes. Le docteur Gachet et Murer*, [Paris], Éditions des musées nationaux, 1956, p. 27. En 1856, le peintre Jules Laurens utilise cette photographie pour son montage lithographié dédié à Bruyas, *Le Rêve dans la vie*, voir Philippe Bordes, in cat. exp. *Courbet à Montpellier*, op. cit., p. 33, 92, n° 27 ; le cliché passé en vente à Drouot en 2019 (Jean-Marc Delvaux), aujourd'hui conservé en mains privées, est dû probablement à Georges d'Albenas, ami de Bruyas et futur directeur du musée Fabre, ou à Huguette Moline, photographe montpelliérain.

lui. Ils se rencontrent au café du Commerce. Dans un passage d'une lettre du 23 juin 1857 de Gachet à Gautier, on apprend que « Courbet [...] a trouvé derrière la citadelle devant une grotte une puce colossale de la grandeur des deux mains, fournie, dit-on, par des bohémiens. Je l'ai vue. Champfleury l'a vue, et pourra vous en faire le récit. Elle a été soumise à l'observation de M. le Professeur Martin de Montpellier, s'il y en avait seulement deux dans le Midi de cette taille-là on n'y pourrait tenir. [...] Sur ce fait on voulait le nommer membre de la Société entomologiste. En ce moment-ci Courbet est sur le point de découvrir une nouvelle espèce de punaise – il en a déjà une dans une bouteille (qu'il nourrit avec le plus grand soin) laquelle est de la grosseur d'une pomme<sup>13</sup>. » Il semblerait que Gachet fasse allusion ici sur le mode métaphorique et comique aux exploits amoureux de Courbet à Montpellier. Le peintre introduit Gachet auprès de son ami Alfred Bruyas. Rapidement les deux hommes sympathisent. Le médecin est sans doute fasciné par la constitution fragile de l'amateur (il est atteint de tuberculose), sujet à de fréquentes phases de dépression mais passionné, comme

lui, par la peinture. En 1858, il présente sa thèse, *Étude sur la mélancolie*, fruit de ses observations sur l'aliénation sous la direction de praticiens éclairés à Bicêtre et à la Salpêtrière durant ses années d'externat. Avant de quitter Montpellier, en juin de la même année, Gachet reçoit de Bruyas une photo de lui tenant un gros volume, le regard fixe, les traits amaigris, portant la dédicace : « À Mr. Gachet/en souvenir de sympathies/communes Alfred Bruyas<sup>14</sup> ». Le souvenir de Bruyas restera bien vivace dans la mémoire de Gachet et sera au centre, trente ans plus tard, d'une des premières conversations du docteur avec Van Gogh lors de son arrivée à Auvers-sur-Oise au printemps 1890. Celui-ci écrivait à son frère Théo : « Il me paraît certes aussi malade et ahuri que toi ou moi et il est plus âgé et il a perdu il y a quelques années sa femme mais il est très médecin et son métier et sa foi le tiennent pourtant. Nous sommes déjà très amis et par hasard il a connu encore *Briyas* de Montpellier et a les mêmes idées sur lui que j'ai que c'est quelqu'un d'important dans l'histoire de l'art moderne. Je travaille à son portrait<sup>15</sup>. » On sait que lorsque le Hollandais avait visité le musée Fabre en décembre 1888 en compagnie de Gauguin, il avait été frappé par l'effigie, à la fois mélancolique et visionnaire de Bruyas, partout disséminée dans sa collection. En 1947, le fils du docteur Gachet propose d'offrir au musée Fabre le portrait de son père pour perpétuer le souvenir de cette relation<sup>16</sup>. Il montre le docteur Gachet âgé de 26 ans, en 1854, peu de temps avant son départ pour le Jura dans le cadre d'une mission volontaire contre l'épidémie de choléra.

En 1859, un jeune Montpelliérain, voisin des Bruyas dans la Grand-Rue, Frédéric Bazille, s'inscrivait à la faculté de médecine de Montpellier. Pour satisfaire son inclination pour l'art, il fréquente parallèlement l'atelier du sculpteur Joseph Baussan (situé boulevard Henri-IV), qui lui inculque les rudiments du dessin. Son père, Gaston Bazille, pragmatique et exigeant, souhaite avant tout pour son fils une position dans



Georges d'Albenas ou Huguet-Moline ?, *Portrait d'Alfred Bruyas*, vers 1854, photographie. Collection particulière.

15. Leo Jansen, Hans Luijten, Nienke Bakker (dir.), *Vincent Van Gogh - Les lettres : Édition critique complète illustrée*. Volume 5 : Saint-Rémy-de-Provence - Auvers-sur-Oise, 1889-1890, Arles, Actes Sud/Amsterdam, Van Gogh Museum/La Haye, Huygens Institute, 2009, p. 244-249, n° 877.

16. Lettre manuscrite de Paul Gachet à Jean Claparède [19 juin 1947, date du cachet postal sur l'enveloppe], conservée dans la documentation du musée Fabre. Dans la même lettre, Paul Gachet signale le grand portrait de son père par Gautier au musée de Lille (Salon de 1861) ; le portrait par Norbert Goeneutte (1892) au musée du Louvre et enfin, offert par lui, le portrait du docteur par Detrez au musée de Valenciennes.



Frédéric Bazille, *Étude de nu*, dit *Nu couché*, 1864, huile sur toile. Montpellier, musée Fabre, inv. 18.1.1.

la société. En 1862, Bazille arrache à sa famille l'autorisation de se rendre dans la capitale à la condition expresse qu'il passe son doctorat de médecine. Au sein de l'atelier Gleyre, Bazille se lie d'amitié avec les futurs impressionnistes, Renoir, Monet, Sisley<sup>17</sup>. Pendant plusieurs années, il vit de plus en plus mal sa vocation contrariée de peintre et se désespère de la perte de temps consacré à la médecine. Malgré les rappels à l'ordre paternels – « Il te faut cette année, lui écrit son père en octobre 1863, penser sérieusement à ta médecine et à tes examens [...] je t'en prie donc, fais de l'anatomie et beaucoup » – Bazille se laisse entraîner par sa passion pour la peinture<sup>18</sup>. L'année 1864 est décisive et le jeune homme prépare par étapes ses parents à accepter l'annonce de son échec. Il a renoncé en effet à se présenter à son examen. Le *Nu couché*, première œuvre accomplie de Bazille, doit lui permettre de justifier ses choix auprès de sa famille. C'est une œuvre pivot dans son bref parcours, celle qui résume tout à la fois son apprentissage académique et son ralliement à la modernité de Manet<sup>19</sup>. Son ami Monet qui a vécu à ses côtés tous ses longs mois d'hésitation ne cesse de l'encourager : « Il faut vous y mettre tout à fait et sérieusement puisque maintenant votre famille vous abandonne la médecine ». L'œuvre et la vie de Bazille sont l'illustration parfaite des deux tendances majeures de sa terre d'origine, l'une tournée vers la science, l'autre vers l'art. Malgré les réticences de son milieu, Bazille, en l'espace de quelques années, est parvenu à construire une œuvre forte et singulière qui jouit désormais d'une reconnaissance internationale. À l'instar de Bourdon, protestant comme lui, il contribue incontestablement au rayonnement du musée Fabre.

17. Michel Hilaire, « "Le paradis des grandes vacances" de Frédéric Bazille », in cat. exp. *Frédéric Bazille, la jeunesse de l'impressionnisme*, Montpellier, musée Fabre, Paris, musée d'Orsay, Washington, The National Gallery of Art, Paris, Flammarion, 2016, p. 23-24.

18. François-Bernard Michel, « Frédéric Bazille : Claude Monet préféré à Hippocrate », in cat. exp. *Frédéric Bazille, la jeunesse de l'impressionnisme*, *ibid.*, p. 114-115.

19. Michel Hilaire in cat. exp. *Frédéric Bazille, la jeunesse de l'impressionnisme*, *ibid.*, p. 27, voir aussi notice p. 221-223.

Bazille a véritablement semé les germes de la modernité en Languedoc et son exemple hantera l'imagination de nombreux peintres après lui. Parmi ceux-ci son cousin, Max Leenhardt (1853-1941), de douze ans son cadet, qui a été initié à la peinture de plein air par Bazille et qui demeure inconsolable à sa disparition prématurée au champ d'honneur en 1870. À cette première sensibilité pour le réel et la lumière, Leenhardt adjoindra une science tout académique apprise aux côtés de son compatriote Alexandre Cabanel à Paris. C'est armé de ce fort métier, réfléchi et équilibré, mais toujours frémissant de sensibilité pour la lumière, qu'il se présente en chroniqueur inlassable des hauts faits de sa terre d'origine : cycle protestant (en premier lieu *Les Prisonnières huguenotes à la tour de Constance, Aigues-Mortes*<sup>20</sup>, 1892) mais aussi commémorations officielles comme *Le président Sadi Carnot saluant les étudiants étrangers sur la place royale du Peyrou le 23 mai 1890 lors des fêtes du sixième centenaire de l'Université de Montpellier, 1891-1892* (immense toile conçue à l'origine pour la salle des fêtes de la nouvelle université, aujourd'hui conservée au rectorat, ancien palais universitaire)<sup>21</sup>. On doit aussi à Max Leenhardt des images pleines de hardiesse qui illustrent avec brio la vocation scientifique de cette ville sise au milieu d'une nature quasi virgilienne aujourd'hui complètement disparue : *Une herborisation d'étudiants dans la garrigue* et *Un laboratoire de l'ancien Institut de Botanique (1889)*. Ce décor, en hommage au professeur Planchon, fut réalisé gracieusement par Leenhardt pour orner le vestibule d'honneur du nouvel institut de botanique édifié dans le jardin des plantes à l'instigation de Charles Flahault<sup>22</sup>. Il est une autre toile cependant qui permet d'approcher au plus près de l'identité montpelliéraine dans une sorte de mélange inédit de savoir et d'abandon aux plaisirs de l'instant : *Étudiants fêtant le VI<sup>e</sup> centenaire près de la cathédrale de Maguelone, 1890*<sup>23</sup>. L'incandescence de la lumière, les habits contemporains, la quête de loisirs, le paysage identitaire (embouchure du Lez, cathédrale de Maguelone), nous ramènent indubitablement à Bazille et à sa *Scène d'été* du Salon de 1870,

20. Toile présentée en haut de l'escalier dit « Leenhardt » au musée Fabre.

21. Isabelle Laborie, *L'œuvre, reflet d'un milieu : Michel-Maximilien Leenhardt, dit Max Leenhardt (1853-1941)*, thèse de doctorat, université de Toulouse 2 – Jean Jaurès, dir. Luce Barlangue et Philippe Kaenel, 2019, vol. III, p. 450-451 ; Numa Hambursin, « Max Leenhardt dans les collections universitaires », *Du savoir à la Lumière : les collections des universités montpelliéraines*, dir. Hélène Palouzié, collection *Duo*, DRAC Languedoc-Roussillon, 2014, p. 12-23, repr. p. 19.

22. Isabelle Laborie, *L'œuvre, reflet d'un milieu, op. cit.*, p. 372-381. On reconnaît dans la première toile Charles Flahault armé de son piolet en train d'herboriser sur les collines du Montpellieret au nord de la ville ; Numa Hambursin, « Max Leenhardt dans les collections universitaires », *op. cit.*, p. 18-20.

23. Isabelle Laborie, *L'œuvre, reflet d'un milieu, op. cit.*, p. 418-419. Cette toile était destinée à l'ornement du cercle des étudiants (actuel Pavillon populaire), nouvellement construit. La toile a été retrouvée par Hélène Palouzié lors de l'inventaire pour la protection au titre des Monuments historiques en 2003. Classée MH le 19/08/2005 et restaurée, elle est conservée à l'Université.

toile fondatrice de la modernité pleine « de verdure, de soleil et de carrure simple » comme le déclarait le critique Edmond Duranty en 1870<sup>24</sup>. Max Leenhardt, comme son contemporain Édouard Marsal (1845-1929), fut aussi un portraitiste recherché et apprécié des professeurs de médecine de l'illustre faculté<sup>25</sup>.

Nous voudrions achever ce rapide survol des œuvres et des artistes présents dans les collections du musée Fabre en lien avec la science et la médecine par une évocation de la figure de Jean Claparède (1900-1990) qui fut en charge du musée de 1945 à 1965<sup>26</sup>. Remarquable connaisseur de l'art et de la culture languedocienne, il est à l'origine de la documentation du musée Fabre en relation continue avec les meilleurs spécialistes internationaux (Berenson, Longhi, Blunt...). Cet érudit distingué, membre de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier et de la Société archéologique, entretenait des liens d'amitié avec d'éminents savants des deux facultés des sciences et de médecine ce qui prouve l'étendue de ses centres d'intérêt : Pierre Humbert, professeur de calcul différentiel à la faculté des sciences, Jean-Marie Bert, professeur de la chaire d'hydrologie thérapeutique et climatologie, Louis Emberger, titulaire de la chaire de botanique à la faculté des sciences, Hervé Harant, titulaire de la chaire d'histoire naturelle, parasitologie et pathologique exotique et dans le même temps directeur du jardin des plantes (1951-1977). Ce milieu montpelliérain, profondément humaniste, partageait un même amour de la science et de l'art à travers le musée Fabre que Jean Claparède n'avait de cesse d'étudier et d'enrichir. En 1953, il accueillait au musée Fabre l'« Exposition commémorative du 400<sup>e</sup> anniversaire de la mort de François Rabelais », en collaboration avec les bibliothèques de la faculté de médecine et de la Ville de Montpellier<sup>27</sup>. C'est cet esprit qui perdure aujourd'hui et qui, au moment de fêter le 800<sup>e</sup> anniversaire de la création de la faculté de médecine Montpellier, permet d'envisager dans l'avenir de nouveaux échanges et collaborations. En témoignent déjà de nombreux projets présentés au musée Fabre ces dernières années :

24. Paul Perrin, « Scène d'été », in cat. exp. *Frédéric Bazille, la jeunesse de l'impressionnisme*, op. cit., p. 138-144.

25. Numa Hambursin, « Max Leenhardt dans les collections universitaires », op. cit., p. 20-21 ; voir Blandine Siboude, *Édouard Marsal et le genre du portrait*, mémoire de master 1, université Paul-Valéry, Montpellier-III, dir. Ozvan Bottois, 2018.

26. Jean Hilaire, *Jean Claparède et la vie intellectuelle montpelliéraine au milieu du XX<sup>e</sup> siècle*, 2011, en ligne sur site internet du musée Fabre, rubrique « Catalogues des collections » ; Jean Nougaret « In memoriam : Jean Claparède [1900-1990] », *Études héraultaises*, n° 7,8, 1991-1992, p. 167-168.

27. Cat. exp. *Exposition commémorative du 400<sup>e</sup> anniversaire de la mort de François Rabelais*, Montpellier, musée Fabre, 1953, Montpellier, imprimerie Causse, Graille, Castelnau, 1953.



« Art et anatomie » en 2020, mettant en lumière un ensemble de traités dédiés à l'anatomie, des études académiques provenant du musée Atger et des dessins de portraits autour de l'expression du visage choisis dans le fonds du musée Fabre ; enfin, tout récemment, « Pharmacopées », projet puisant lui aussi dans les riches collections universitaires tout en dévoilant l'exceptionnel ensemble de faïences montpelliéraines réuni par Monsieur Jacques Bousquet. Preuve de la vitalité de ce partenariat, la mise en place pour l'occasion d'une application géolocalisée *Fabre and The City*, développée dans le cadre de la Cité intelligente, qui participe à la transmission de l'histoire de Montpellier et de son patrimoine. Bien d'autres initiatives pourraient voir le jour comme la mise en valeur des deux fonds de dessins du musée Fabre et du musée Atger, constitués à la même époque par deux amateurs issus de la ville, très complémentaires l'un de l'autre. Les noms glorieux de Raphaël, Daniele da Volterra, Poussin, Greuze, Bouchardon pourraient être associés à ceux de Parmesan, Annibal Carrache, Vouet, Natoire ou Fragonard... Gageons que ce mouvement amorcé depuis quelques années, amplifié à l'occasion des célébrations autour du 800<sup>e</sup> anniversaire, trouve d'autres opportunités de rayonnement pour la plus grande joie des amoureux du patrimoine montpelliérain et au-delà d'un plus vaste public avide de connaissance et de découverte.

Michel Maximilien Leenhardt, *Étudiants fêtant le VI<sup>e</sup> centenaire près de la cathédrale de Maguelone* (esquisse), huile sur toile. Montpellier, musée Fabre, don Alain Slingeneyer/Franck Stec au musée Fabre, inv. 2004.12.2.

[MH]



## Panorama des monuments et collections

- 54 **Le bâtiment historique de la faculté de médecine** – [HP]
- 56 La bibliothèque – [PT] et [ED]
- 60 La collection Atger – [HL]
- 62 Dessins croisés. Musée Fabre- Musée Atger – [FH]
- 70 La galerie des portraits de professeurs – [HP] et [CD]
- 73 Les plaques funéraires de médecins du Moyen Âge à la Renaissance – [MD]
  
- 74 **Le conservatoire d'anatomie** – [HP]
- 76 Les cires anatomiques de Felice Fontana – [HP]
- 77 *L'Écorché vivant* de Paul Richer – [HP]
- 78 Les collections anatomiques de Paris – [CD]
- 80 L'anatomie en papier mâché du docteur Auzoux – [HP]
  
- 82 **Le jardin des plantes** – [TLB]
- 88 L'intendance – [HP]
- 90 L'orangerie – [HP]
- 92 La serre Martins et l'observatoire – [HP]
- 94 L'institut de botanique – [HP]
- 96 L'herbier – [VB]
- 98 Les vélins de Node-Véran – [VB], [ED] et [JM]
- 101 Le monument à Rabelais – [HP]



## Le bâtiment historique de la faculté de médecine

Classé MH le 23/02/2004

Portrait de Paul-Joseph Barthez. Statue d'Alphonse Lami (1822-1867), fondateur F. Barbedienne, 1864. Faculté de médecine, Université de Montpellier. Inscrit MH le 03/03/2004.

Dominé par la place royale du Peyrou et bordé par le jardin des plantes, le bâtiment historique de la faculté de médecine est situé à l'emplacement du monastère-collège Saint-Benoît-Saint-Germain fondé en 1364 par le pape Urbain V (1310-1370). Cette institution participe à la politique pontificale de soutien aux universités européennes et donne un nouvel essor à la ville qui devient un centre important et florissant de l'enseignement des humanités. Pendant plus de deux siècles, le collège bénédictin prospère grâce à l'enseignement qu'il prodigue.

En 1536, par une bulle du pape Paul III, l'église conventuelle devient cathédrale par transfert du siège épiscopal de Maguelone créé au 6<sup>e</sup> siècle, et prend alors le vocable de Maguelone, Saint-Pierre et Saint-Paul. L'ancien collège devenu palais épiscopal ne prend sa forme actuelle qu'après les guerres de Religion, aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles, grâce aux évêques successifs François du Bosquet, Charles de Pradel, Charles-Joachim Colbert de Croissy, Georges Berger de Charancy et François Renaud de Villeneuve.

Suite aux événements révolutionnaires, Jean-Antoine Chaptal (1756-1832) installe l'école de santé de Montpellier le 22 avril 1795 dans ce bâtiment prestigieux. Il a souhaité, à l'instar de Quatremère de Quincy (1755-1849) à Paris, réunir dans un même édifice les arts et les sciences, par la création d'un musée, temple de la science voué à l'enseignement, rassemblant collections d'anatomie, bibliothèque, galerie de tableaux, sculptures, dessins. Le noyau des collections a été constitué à la période charnière de la Révolution à l'Empire, époque de métamorphoses. Ce premier rassemblement, lié au mouvement général de constitution des grandes collections publiques, coïncide avec les réformes de l'institution médicale : à l'école de santé créée en 1794 succède l'école de médecine en 1803, qui devient faculté en 1808. La chirurgie est définitivement réunie à la médecine, comme en témoignent les deux statues encadrant la porte d'entrée de la faculté, Lapeyronie et Barthez, réunissant

le chirurgien et le médecin emblématiques du 18<sup>e</sup> siècle. L'enseignement anatomique est rendu obligatoire et se double d'un enseignement clinique dans les hôpitaux.

À travers les œuvres réunies par Chaptal, ministre de l'Intérieur sous Bonaparte de 1800 à 1804, se mesurent les liens, à la fois avec le milieu artistique italien – Rome et la Toscane, alors française – et le milieu artistique parisien à l'époque néoclassique. Il fait appel à Claude-Mathieu Delagardette (1762-1805)<sup>2</sup>, architecte parisien célèbre, primé à l'Académie de France à Rome, pour construire l'Orangerie du Jardin des plantes et l'amphithéâtre d'anatomie dans une aile du cloître. C'est au professeur de médecine légale et d'histoire de la médecine de Montpellier, Gabriel Prunelle (1777-1853), qu'il confie le soin d'inventorier les dépôts

littéraires constitués des biens saisis dans les couvents et chez les émigrés, de les répartir à travers la France et d'en faire bénéficier l'école de médecine de Montpellier. Il fait venir de Florence à Montpellier, les copies tant convoitées des cires anatomiques de Felice Fontana (1730-1805), devant lesquelles Bonaparte était tombé en admiration. Il attribue à l'institution médicale de nombreuses œuvres d'art qui ornent aujourd'hui encore la salle des Actes.

La renommée de la faculté ne cesse de grandir : le palais universitaire est prolongé en 1853 par le conservatoire d'anatomie qui longe le jardin des plantes et la faculté s'enrichit d'exceptionnelles collections tout au long du 19<sup>e</sup> siècle.

[HP]



Amphithéâtre d'anatomie. Claude Mathieu Delagardette, 1803. Faculté de médecine, Université de Montpellier. Classé MH le 23/02/2004.

# La richesse du fonds patrimonial documentaire de la bibliothèque universitaire historique de médecine

Un psautier ayant appartenu à une fille de Charlemagne, un chansonnier remontant au 13<sup>e</sup> siècle : qui s'attendrait à trouver de tels trésors à la bibliothèque universitaire historique de médecine de Montpellier ?

Les médecins montpelliérains œuvrent collectivement depuis le 18<sup>e</sup> siècle pour rassembler de riches collections qui se veulent utiles à l'enseignement de la médecine. Autour de ces collections se joue alors un enjeu politique et scientifique de taille, celui de l'excellence de l'université de médecine au niveau national voire au-delà. Haguenot, Rast, Uffroy, Broussonet, Barthez sont les figures majeures de cette entreprise concertée ; leurs noms ponctuent les ex-libris des exemplaires précieux conservés à la bibliothèque de médecine. Il s'agit pour eux de construire une collection d'excellence pour enseigner l'art de guérir aux élèves de l'école de santé, projet qui se manifeste tant dans les fonds de la bibliothèque, qui est organisée en premier, que dans les collections anatomiques minéralogiques ou artistiques par exemple. À l'époque révolutionnaire, c'est Gabriel Prunelle, médecin et bibliothécaire mandaté par Chaptal sous le Consulat, qui joue un rôle fondamental dans la sélection des ouvrages destinés à la bibliothèque parmi

les confiscations révolutionnaires : il organise inlassablement les envois de caisses de livres vers Montpellier, travaille méthodiquement pour le déploiement des collections dans le « vaisseau de bibliothèque » en réfléchissant à l'aménagement de la salle de lecture, tout en rédigeant un règlement validé en 1809 pour organiser la consultation des ouvrages. Ces collections couvrent tous les domaines du savoir pour permettre aux médecins d'avoir une approche globale de l'être humain afin de mieux le soigner, en écho parfait de l'encyclopédisme du siècle des Lumières et du courant vitaliste de la médecine montpelliéraine depuis Barthez. Grâce à cette vision humaniste de la formation que doivent recevoir les futurs médecins, la prestigieuse école de Montpellier profite du grand chambardement révolutionnaire pour se doter d'un fonds encyclopédique dont la richesse et la cohérence forcent l'admiration, recourant pour ce faire à des prélèvements dans les dépôts littéraires de province ou de la capitale, échangeant des collections avec diverses institutions ou particuliers et en achetant d'autres à des libraires ou lors de ventes successorales importantes. Ces différentes sources d'enrichissement apparaissent clairement à qui s'intéresse à l'histoire matérielle de cette bibliothèque qui conserve manuscrits, ouvrages imprimés illustrés, reliures remarquables, revues médicales et scientifiques, etc. Près d'un millier de volumes manuscrits, dont 400 remontent au Moyen Âge (et même 59 à la période carolingienne), sont d'origines, de présentation, de contenu ou de langues très divers. Cent mille volumes imprimés datent



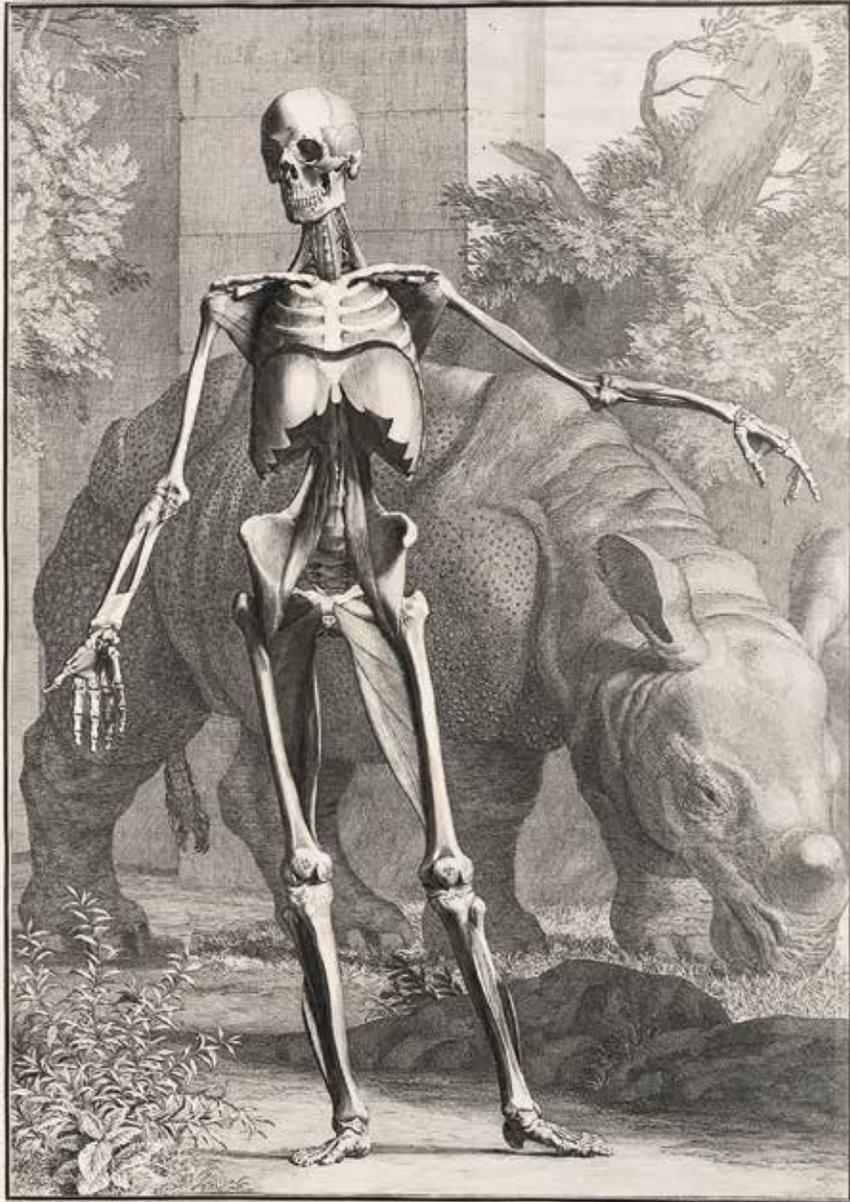
Roger de Parme ou de Salerne (12<sup>e</sup> siècle), *Practica chirurgia*, 14<sup>e</sup> siècle [H 89]. BU historique de médecine, Université de Montpellier.



Dissection. Miniature extraite de Gui de Chauliac (14<sup>e</sup> siècle), manuscrit enluminé français H 184, 15<sup>e</sup> siècle. BU historique de médecine, université de Montpellier.

d'avant le 19<sup>e</sup> siècle, la moitié concernant la médecine et l'autre moitié les différentes facettes du savoir : langues et littérature, histoire, géographie et voyages, sciences physiques et naturelles... L'*Encyclopédie* y

côtoie la *Description de l'Égypte*, les éditions originales de Racine, les traités de Descartes, Buffon et tous les grands savants de leur époque. La bibliothèque abrite également une collection exhaustive des thèses anciennes



À gauche : Bernhard Siegfried Albinus, *Tabulae scelti et musculorum corporis humani*, 1747. [K 18 bis]. BU historique de médecine, Université de Montpellier.

Haly Abbas, *Liber totius medicinae*, 1523. [J 325]. BU historique de médecine, Université de Montpellier.



Grenadier, M. S. de Mérian, *Histoire générale des insectes...*, 1771. [K 50]. BU historique de médecine, Université de Montpellier.



de médecine de Montpellier et de Paris depuis le 18<sup>e</sup> siècle, ainsi que les archives de la faculté de médecine depuis le Moyen Âge. Sur les registres d'inscription, on peut ainsi admirer les signatures autographes d'étudiants célèbres comme François Rabelais. Le travail d'enrichissement des collections se poursuivra tout au long des deux siècles suivants après le départ de Prunelle en 1819. La bibliothèque universitaire a une politique active de valorisation de ses collections patrimoniales. Des expositions et des présentations ponctuelles sont régulièrement organisées ; des pièces exceptionnelles sont prêtées dans le cadre d'expositions en France et à l'étranger.

Le service des collections patrimoniales documentaires de l'Université de Montpellier

poursuit un ambitieux programme de numérisation de documents issus des bibliothèques de médecine, droit, sciences et pharmacie qui conservent des collections patrimoniales. Ces documents sont désormais accessibles via la bibliothèque numérique patrimoniale Foliâ des universités montpellieraines. Parmi les thématiques sélectionnées figurent les écrits des médecins et pharmaciens montpellierains, qui ont joué un grand rôle dans la transmission du savoir médical. Riche d'un patrimoine souvent insoupçonné, la bibliothèque universitaire historique de médecine de Montpellier a toujours eu à cœur de le faire partager à tous, étudiants, chercheurs ou grand public.

[PT] et [ED]

# Le musée Atger, trésor du dessin ancien

Collection classée MH le 03/03/2004



Avec ses mille dessins et ses quelque cinq mille estampes, signés des plus grands noms comme d'artistes plus méconnus, le musée Atger, niché au cœur des bâtiments historiques de la faculté de médecine, est le plus ancien musée de Montpellier. Sa présence inattendue en ces lieux résulte de la générosité et du choix délibéré du collectionneur montpelliérain Xavier Atger (1758-1833). C'est lui en effet qui fit don à la « bibliothèque de l'école de médecine », par livraisons successives entre 1813 et 1832, des œuvres d'art qu'il avait collectionnées avec passion sa vie durant.

Abrütée dans les anciens salons d'apparat de l'évêché, au premier étage de la faculté, la collection Atger constitue un ensemble de haut intérêt artistique. On a pu dire, eu égard à leur qualité, que les dessins du musée formaient la deuxième collection française après celle du Louvre. Le classement de la collection au titre des Monuments historiques dès 1913 témoigne également de son intérêt patrimonial.

*Tête d'homme au turban.* Giambattista Tiepolo (1696-1770). Plume, lavis brun. Musée Atger, faculté de médecine, Université de Montpellier, [MA 160]. Classé MH le 25/01/1913.

L'École française est la mieux représentée, avec quelques chefs-d'œuvre, comme les douze dessins de J. H. Fragonard, dont les portraits (*Portrait de M. Bergeret*, *Le Postillon*, etc.) témoignent tout particulièrement de la finesse et du talent. Hubert Robert, M.L.E. Vigée-Lebrun, Oudry, et pour le 17<sup>e</sup> siècle Charles Lebrun ou Philippe de Champaigne, composent un panorama riche et varié. La collection française se caractérise également par une présence forte et délibérée d'artistes « méridionaux » : le Montpelliérain Sébastien Bourdon, le Nîmois Charles Natoire (dont le musée possède 67 dessins) ou le Marseillais Pierre Puget en sont quelques exemples.

S'ils ne sont pas les plus nombreux (136 au total), les dessins de l'école italienne comptent néanmoins parmi les plus beaux du musée Atger. Les plus grands noms s'unissent pour former une collection prestigieuse.

Le Guerchin, les Carrache, Andrea del Sarto ou Tintoret sont quelques-uns des plus célèbres. Mais le fleuron de la collection est sans conteste le Vénitien Giambattista Tiepolo. Avec ses vingt-six dessins, le musée Atger possède la plus importante collection publique française de cet artiste. Il y fait montre d'une verve et d'une vivacité exceptionnelle, et suffit à faire comprendre la préférence d'Atger pour le dessin, cet art où il voyait « une chaleur, une énergie et une expression » rarement égalées dans les tableaux, ces « copies colorées ».

L'école du Nord, enfin, rassemble les artistes allemands, polonais, belges ou suisses, mais surtout flamands et hollandais. On peut citer les deux feuilles de Jan Brueghel (dit de Velours), le *Christ au tombeau* et les deux études de portraits de Van Dyck, et bien sûr Rubens, dont le musée possède deux dessins

aux thèmes classiques. Un peu moins nombreux que ceux de l'école italienne, les dessins de paysage, portraits, animaux ou scènes mythologiques de l'école du Nord n'en sont pas moins d'une grande finesse et d'un remarquable intérêt artistique.

Il faut rajouter à cet ensemble les estampes, souvent conservées dans de volumineux albums, et une trentaine de tableaux, dont le plus marquant est celui de Michel Serre, représentant un épisode de la peste de Marseille de 1720 : *le quai de la Tourette*.

La mise en valeur des collections, dans des locaux prestigieux mais exigus, prend diverses formes. L'exposition permanente de près de cinq cents dessins dans des « armoires-vitrines » permet au visiteur de construire lui-même son parcours dans la collection et de bénéficier d'un contact exceptionnel et très apprécié avec les œuvres. Les prêts à des expositions nationales ou internationales, la publication d'ouvrages sur les dessins, l'édition de cartes postales, sont autant de moyens de faire connaître le musée. Tous les dessins ont été numérisés et seront prochainement visibles en ligne. La collection est ouverte gratuitement au public.

[HL]

Conservatrice de la bibliothèque universitaire historique de médecine et du musée Atger de 1998 à 2020.

*Le Postillon*. Jean Honoré Fragonard (1732-1806). Sanguine. Musée Atger, faculté de médecine, Université de Montpellier, [MA 77]. Classé MH le 25/01/1913.

*Paysage avec un arbre devant une colline*. Annibale Carracci (1560-1609). Plume et encre brune. Musée Atger, faculté de médecine, Université de Montpellier, [MA 395]. Classé MH le 25/01/1913.



## Dessins croisés Musée Fabre - Musée Atger

« Et nous vîmes Ms Atger et Fabre au milieu du musée, par leurs dessins rassemblés...<sup>1</sup> »

« Vous fonderez à Montpellier une très belle galerie, mais non pas des yeux pour la voir. La peinture succombera sous la médecine<sup>2</sup>. » C'est par ces mots que Louis-François Bertin dit Bertin l'Aîné (1766-1841), journaliste et directeur du *Journal des Débats*, salue la volonté de son ami François-Xavier Fabre de créer un musée dans sa ville natale. Il est évidemment piquant de rappeler cette prédiction alors que le musée Fabre fêtera bientôt son bicentenaire et que, en 2020, l'université de médecine, pour célébrer ses 800 ans d'existence, a bénéficié de nombreuses manifestations dont une exposition en collaboration avec le musée Fabre, croisant comme son titre l'indiquait, l'art et l'anatomie. Cette phrase, à laquelle il n'est certainement pas question de réduire Bertin, au reste présent au musée Fabre grâce à un portrait acquis en 2012<sup>3</sup>, révèle cependant une certaine connaissance, mais aussi méconnaissance au sujet de Montpellier au début du 19<sup>e</sup> siècle,

de la part d'une personnalité qui n'était sans doute pas la moins avertie. Vue depuis Paris, la médecine demeure l'identité prégnante de la ville de province, en tout cas si on la juge à travers les arts et les savoirs qui s'y sont forgés. Bertin ne semble par ailleurs pas très confiant dans la capacité des médecins et de leurs patients à accorder de l'intérêt ou de la place à autre chose qu'à leur discipline. Il rejoint ainsi, d'une certaine façon et sans probablement le savoir, les préoccupations de Xavier Atger, autre collectionneur de Montpellier. Ce Montpelliérain contemporain de Fabre dotait en effet à partir de 1813, la faculté de médecine d'une bonne partie de sa collection de dessins et de gravures, dont de nombreux chefs-d'œuvre. Il voulait ainsi, semble-t-il, faire partager aux étudiants sa passion pour le dessin mais aussi contribuer à leur ouverture d'esprit, en développant chez eux l'observation, qualité essentielle au diagnostic médical. Ce grand amateur possédant un œil exercé avait réussi à constituer, à l'instar des collectionneurs de l'époque dont Fabre, un ensemble de qualité et diversifié,





André Vésale (Bruxelles, 1514-Zakynthos, 1564), *De humani corporis fabrica libri septem*, 1555, Frontispice. Inv. Eb 87 in-fol.

dans la collaboration imaginée entre les deux institutions, universitaire et muséale, notamment celle de l'importance donnée à la représentation du corps humain. Peu surprenante chez François-Xavier Fabre, dont la formation académique est passée par l'école de David, elle est tout aussi évidente chez Atger, amateur dont la collection révèle un goût forgé au 18<sup>e</sup> siècle, classique et incisif, voyant dans le portrait, voire la caricature, les traits susceptibles de révéler la véritable nature, saine ou pathologique, des hommes.

Jacques Lordat (1773-1870), médecin et doyen de la faculté lors de la donation, défendait la pratique du dessin, et notamment le dessin anatomique en tant que véritable outil pédagogique au service de l'apprentissage de la science. Atger misait vraisemblablement plus sur la vertu éducative du « beau », et souhaitait surtout que sa collection participe plus généralement à l'éveil de la curiosité chez les étudiants, cultivant la relation entre l'art et la science, dans le même esprit humaniste que certains des traités d'anatomie conservés à la bibliothèque historique de médecine jouxtant les salles dédiées à son cabinet de dessins<sup>4</sup>.

de dessins représentatifs de l'art classique européen, rassemblant les écoles française, italienne et nordique et les grands thèmes consacrés tels que paysages, scènes mythologiques, portraits... Cette donation précédait de quelques années à peine la création par la ville d'un musée des beaux-arts à partir de la collection de François-Xavier Fabre, constituée principalement de peintures mais aussi de dessins en nombre et qualité suffisante pour constituer un véritable cabinet d'arts graphiques. Les deux collections, celles d'Atger et de Fabre, bien que très dissemblables dans leur volume, leur ambition et leur intention, n'en présentent pas moins des similitudes qui n'ont pas été sans compter

Conscients de la richesse de ce patrimoine, nous avons voulu partager ces héritages à travers cette exposition dont le premier volet, au musée Fabre, ouvrait un dialogue entre les dessins du musée Atger, les grandes *Académies* peintes par Fabre et David, et les traités d'anatomie parmi les plus fameux, comme celui de Vésale, afin de remettre en scène les liens entre l'art et l'anatomie,



Charles Lebrun (Paris, 1619-Paris, 1690), *Homme nu, assis, tenant un bâton*, 17<sup>e</sup> siècle, sanguine. Musée Atger, faculté de médecine, Université de Montpellier, [MA 133]. Classé MH le 25/01/1913.

tandis que le musée Atger prenait le parti d'exposer une sélection de portraits dessinés du musée Fabre, en référence aux idées d'Atger lui-même.

« Lorsqu'on peint des êtres animés, il faut d'abord en esprit placer au-dessous les os parce que, ne pliant pas du tout, ils occupent toujours un emplacement fixe. Il faut ensuite que les nerfs et les muscles soient attachés à leurs places ; il faut enfin montrer les os revêtus

de chair et de peau », énonce Léon Battista Alberti (1404-1472) dans son ouvrage *De la peinture* qui révolutionna le monde de l'art en théorisant la perspective linéaire. De fait, balbutiante sous l'Antiquité, délaissée au Moyen Âge, la science anatomique progresse notablement au 14<sup>e</sup> siècle, tandis que les premières écoles de médecine, celles de Bologne et de Montpellier, obtiennent de l'Église des autorisations pour autopsier les cadavres de condamnés. Portés par un regain d'intérêt pour les savoirs antiques, les plus grands maîtres, artistes comme médecins, renouent avec l'art de la dissection, dans le même désir de rendre l'être humain visible dans toutes ses composantes, et élargir cette nouvelle approche du vivant à l'ensemble de l'univers. Numa Boucoiran (1805-1875), peintre nîmois, directeur de l'école des dessins et conservateur du musée de Nîmes, met en scène, dans un tableau historiciste, prêté par la faculté de médecine, les grands maîtres de la Renaissance italienne, dont Raphaël et Michel-Ange, autour d'un corps prêt à être disséqué, imageant ainsi cette pratique remarquable.

Le dessin anatomique devient dès lors un exercice essentiel dans les enseignements académiques et la diffusion, grâce à l'essor de l'imprimerie, des gravures illustrant les traités anatomiques les plus fameux, comme celui du médecin flamand André Vésale (1514-1564), surnommé le père de l'anatomie moderne, ne cesse de nourrir la fascination, mais aussi l'effroi, des hommes face à l'inépuisable étrangeté de leur corps ainsi révélé. Son prêt, tout comme ceux des ouvrages précieux de Spigelius, Albinus, et Gautier d'Agoty, aimablement consentis par la bibliothèque historique de la faculté de médecine, donnent à voir ce qui a continué à alimenter l'imaginaire des artistes, depuis les surréalistes jusqu'à aujourd'hui.



Louis Gabriel Blanchet (Paris, 1705-Rome, 1772), *Homme nu de face, accoudé, un genou en terre*, 1738, sanguine. Musée Atger, faculté de médecine, Université de Montpellier, [MA 138]. Classé MH le 25/01/1913.

Les cours d'anatomie connaissent, jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle, des supports qui peuvent varier : dispensés dans les amphithéâtres de médecine ou les écoles de dessin, d'après le cadavre ou d'après des écorchés conçus par des artistes, tel le modèle de Houdon, qui rencontre un succès européen – celui exposé au musée Fabre a été envoyé par le sculpteur lui-même, pour le bénéfice de l'école de dessin –. La finalité demeure la même : s'exercer, en dessinant d'après des modèles antiques, écorchés et modèles vivants, à la

représentation de la beauté que le corps humain peut manifester à la perfection, entre idéal et réalité. La sélection des dessins du musée Atger présentait une véritable galerie de cette recherche de la perfection depuis le 16<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du 19<sup>e</sup> siècle, à propos du corps humain dans tous ses états, singulier ou pluriel, entier ou en morceaux, grâce aux travaux de Baccio Bandinelli, Simon Vouet, Philippe de Champaigne... ainsi que de magnifiques exercices académiques associant sur la cimaise les noms attendus de



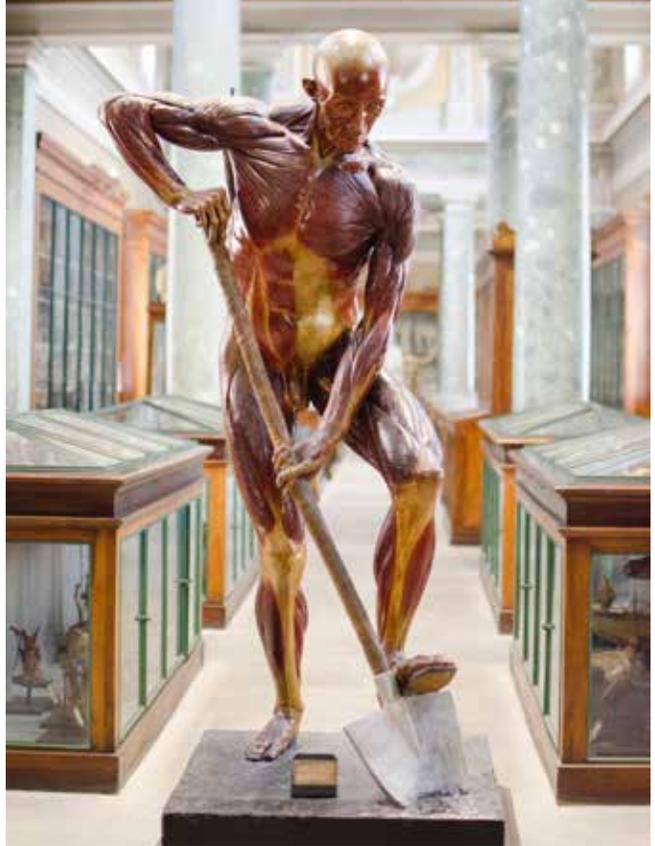


Charles Paulin François Matet, (Montpellier, 1791-Montpellier, 1870), *L'atelier des élèves de David*, 1814, huile sur toile. Montpellier, musée Fabre, Inv. : 19.1.1.

À gauche : Charles Natoire (Nîmes 1700 - Castel Gandolfo, 1777), *Académie de peinture*, 1745, aquarelle, encre noire et pierre noire. Musée Atger, faculté de médecine, Université de Montpellier, [MA 1]. Classé MH le 25/01/1913.

Charles Le Brun, Edmé Bouchardon, Raphaël Mengs, et bien d'autres encore. Un dessin de Charles Natoire, peintre nîmois ayant notamment dirigé les enseignements de l'Académie de France à Rome, donnait dans l'exposition, un joli, même si quelque peu fantaisiste, aperçu d'un de ces cours de dessin, plutôt

d'après l'Antique. *L'Atelier de David*, très belle copie du tableau de Léon-Matthieu Cochereau (1793-1817)<sup>5</sup>, laissait découvrir un atelier de peinture au Louvre, d'après le modèle vivant. Enfin, l'exposition *Art et anatomie* mettait l'accent, anatomie oblige, sur les modèles d'*Écorchés*, exposant, en réponse à celui de Jean



Jean Antoine Houdon (Versailles, 1741-Paris, 1828), *Le grand écorché*, moulage en plâtre. Ancien fonds de la Ville, avant 1806. Montpellier, musée Fabre, Inv. : 806.32.

Alphonse Lami, *Écorché dit le Bêcheur*, 1858, sculpture en carton-plâtre peint. Conservatoire d'anatomie, faculté de médecine, Université de Montpellier. Classé MH le 04/10/04.

Antoine Houdon<sup>6</sup> cité plus haut et appartenant au musée Fabre, celui d'Alphonse Lami, présenté au Salon des beaux-arts de 1857 à Paris, et qui occupe normalement le centre du conservatoire d'anatomie de la faculté de médecine.

Ainsi, dans ce rendez-vous inédit avec les collections universitaires de la faculté de médecine, dont le musée Atger, les grands *Nus académiques* peints par Jacques-Louis David et François-Xavier Fabre, accrochés habituellement aux murs de la grande salle

dédiée à cette exposition, voyaient se dérouler autour d'eux toutes les étapes en quelque sorte qui avaient précédé leur exécution.

Les parcours professionnels de Fabre et Atger devaient les éloigner l'un et l'autre durablement de Montpellier, François-Xavier Fabre s'établissant à Florence de 1795 à 1824 pour y accomplir sa carrière de peintre, pendant que Xavier Atger s'installait à Paris au tournant du 19<sup>e</sup> siècle et pour une vingtaine d'années, afin d'y exercer la profession de receveur des contributions indirectes. Or s'il est un parti que les deux Montpelliérains partageront toute leur vie d'adulte durant, c'est celui de leur passion pour la collection, une « passion privée » qu'ils sauront en outre transformer en « bien public » au bénéfice de leur ville natale. Les collections qu'ils constituent sont de nature et de grandeur différentes et les deux hommes empruntent des chemins parallèles pour accomplir leurs libéralités, l'un choisissant pour ses donations une institution séculaire, celle de la faculté de médecine, tandis que l'autre réclame – et obtient – la fondation d'un musée. Les années 1820 correspondent pour eux deux au retour au pays, chacun s'employant à consolider l'institutionnalisation de leurs collections. Celles-ci, qui constituèrent une grande partie de leur vie et de leur identité, ont su nouer un dialogue fécond pour notre plus grand plaisir, partagé nous osons l'espérer par les visiteurs<sup>7</sup>.

[FH]

1. Paraphrase de « Je vis M. Fabre au milieu de son musée... », phrase tirée de Stendhal, *Voyage dans le Midi de la France*, [1838], Paris, Le divan, 1930, p. 211-212.
2. Lettres autographes adressées à François-Xavier Fabre par des artistes, des amateurs des beaux-arts, des hommes de lettres... , Papiers Fabre, Ms. 64, F. 19 (15), médiathèque centrale Émile-Zola, Montpellier Méditerranée Métropole.
3. Une version réduite de ce portrait est par ailleurs entrée au musée Fabre en 2017.
4. Les informations données à propos de Xavier Atger sont essentiellement tirées de deux articles publiés en ligne : [https://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/academie\\_edition/fichiers\\_conf/LORBLANCHET-%20DUMAS-2015.pdf](https://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/academie_edition/fichiers_conf/LORBLANCHET-%20DUMAS-2015.pdf) et [https://www.biu-montpellier.fr/sites/default/files/2019-09/article\\_musee\\_atger.pdf](https://www.biu-montpellier.fr/sites/default/files/2019-09/article_musee_atger.pdf)
5. Charles Paulin François Matet (Montpellier, 1791-1870), *L'Atelier des élèves de David*, copie d'après Cochereau, 1814, musée Fabre, inv. 19.1.1. Professeur à l'école de dessin, peintre, Charles Matet devient également le conservateur du musée Fabre après la disparition de François-Xavier Fabre.
6. À Montpellier, à la suite de la fondation en 1779 des premières classes de dessin, les élèves sont invités à assister aux leçons d'anatomie prodiguées par le médecin Guillaume Amoreux et le chirurgien André Méjan. *L'Écorché* de Jean Antoine Houdon, acquis par la Société des beaux-arts de Montpellier pour les classes en 1779, est le résumé de cette science anatomique à destination des artistes. (Pierre Stépanoff in Catalogue d'exposition « Le musée avant le musée, la Société des beaux-arts de Montpellier (1779-1787) », Gand, Snoeck, 2017).
7. L'exposition a dû bouleverser son calendrier en raison de la crise sanitaire liée à la pandémie de la Covid 19. Initialement prévue du 28 février au 31 mai 2020, simultanément dans les deux lieux, l'exposition s'est finalement déroulée, après une fermeture le 14 mars 2020, du 26 juin au 31 août 2020. Le volet prévu au musée Atger, composé d'une sélection de portraits dessinés du musée Fabre, s'est quant à lui tenu du 1<sup>er</sup> septembre au 31 octobre 2020.

# La galerie des portraits de professeurs

La salle du Conseil et la salle des Actes

Collections classées MH le 20/12/1911 et le 20/05/2005



Salle du Conseil, faculté de médecine, Université de Montpellier.

Les portraits peints des professeurs de l'université de Montpellier constituent un vaste ensemble de plus de 230 tableaux répartis dans divers espaces du bâtiment historique de la faculté de médecine, et classés au titre des Monuments historiques en 2004 et 2005<sup>1</sup>. Ils forment la collection initiée par le chancelier François Ranchin (1560-1641) afin de perpétuer la mémoire des illustres représentants de l'école montpellieraine de médecine<sup>2</sup>. Ranchin avait en effet rassemblé une cinquantaine de portraits de professeurs, en

les recherchant auprès de leurs héritiers ou en en faisant réaliser de manière rétrospective. Il souhaitait ainsi célébrer la notoriété de l'université à travers les grands hommes l'ayant incarnée au cours du temps. Cette collection, prônant l'exemplarité des anciens en vue de favoriser l'émulation des générations futures, participa de la constitution d'une identité collective forte, qui se développa encore par la suite comme l'indique la poursuite de cette tradition du portrait peint jusqu'à la fin du 20<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>.

Ils sont répartis dans plusieurs salles d'apparat où l'on mesure le prestige mémoriel de l'institution<sup>4</sup>. Une partie, dans l'aile ouest de l'ancien palais des évêques, orne le vestiaire et la salle du Conseil, enfilade de pièces qui constituait les anciens appartements privés des prélats. Les décors de gypseries de la seconde moitié du 18<sup>e</sup> siècle rappellent l'origine du bâtiment où se déploie avec faste le répertoire décoratif classique : aigles aux ailes déployées, mufles de lions, linges noués comme sur la place royale du Peyrou, pilastres cannelés, guirlandes de fleurs, médaillons de la musique et de l'astronomie, etc. La majorité est conservée dans l'aile est, dans la salle des Actes, ancienne salle d'audience synodale où se rassemblaient les ecclésiastiques. Aujourd'hui les étudiants y soutiennent leur thèse pour obtenir leur diplôme.



Portrait de François Ranchin (Montpellier, vers 1560-30/04/1641). Huile sur toile. Professeur de 1605 à 1641, chancelier de 1612 à 1641 et premier consul de la ville de Montpellier en 1629-1630. Faculté de médecine, Université de Montpellier. Classé MH le 20/05/2005.

Portrait de François Gigot de Lapeyronie (1678-1747) d'après Hyacinthe Rigaud [1659-1743]. Classé MH le 20/12/1911. Chirurgien major de l'hôtel-Dieu Saint-Éloi de 1697 à 1715, il est cofondateur de l'Académie royale de chirurgie de Paris, premier chirurgien du Roi de 1737 à 1742 et créateur du collège royal de chirurgie de Montpellier.

1. Hélène Palouzié, « La protection Monument historique : connaissance et reconnaissance des collections de l'Université de Montpellier », *In Situ* [en ligne], 17/2011, <http://insitu.revues.org/940>.
2. Louis Dulieu, « Le chancelier François Ranchin », *Revue d'histoire des sciences*, tome 27, n°3, 1974, p. 223-239, <https://doi.org/10.3406/rhs.1974.1087>.
3. Flore César, « La collection comme lieu de fabrique de la mémoire. L'exemple de Montpellier au XVII<sup>e</sup> siècle », *Les Cahiers de Framespa*, 26/2018, <https://doi.org/10.4000/framespa.4580>.
4. Cf. la description d'une soutenance de thèse par Aubin-Louis Millin : *Voyage dans les départements du Midi de la France*, IV, p. 293-309, 1809 [Archives.org].

L'ancienne salle synodale de Mgr de Pradel, devenue chapelle était ornée de fresques en grisaille dont la majorité a disparu lors de l'aménagement de la salle des Actes, à l'exception des niches en trompe l'œil représentant saint Charles Borromée et saint François de Paule, évoquant certainement les restaurateurs du palais, Mgr Bosquet et Mgr de Charancy. Un relevé du décor de cartouches et trophées religieux, emblèmes et versets, exécuté en 1917 par le peintre Édouard Marsal, est conservé à la Société archéologique de Montpellier.

Cette salle est aujourd'hui ornée de 91 portraits peints de professeurs et de 7 bustes, mis en place à partir de l'installation de l'école de santé dans l'édifice, qui modifia la fonction de la salle synodale en salle des Actes. Un buste antique en bronze d'Hippocrate, accompagné d'une inscription latine *Olim Coüs nunc Monspelliensis Hippocrates* signifiant « Jadis de Cos, Hippocrate est aujourd'hui de Montpellier », cristallise la symbolique de ce décor, tout entier consacré à l'héritage prestigieux et à la transmission du savoir. Les grands noms de la médecine montpelliéraine de la fin

du 18<sup>e</sup> siècle au 20<sup>e</sup> siècle se succèdent sur les parois de la salle, en un brillant cortège qui entoure encore de nos jours les jeunes médecins qui y soutiennent leur thèse.

Cette collection comprend des œuvres de qualités artistiques diverses, anonymes pour les plus anciennes ou réalisées par des peintres de renom, et vaut pour son évocation mémorielle collective. Certains portraits remarquables sont à noter, comme par exemple celui de François Gigot de Lapeyronie d'après Hyacinthe Rigaud, présenté dans la salle du Conseil, ou de nombreux tableaux de la salle des Actes peints par des artistes montpelliérains réputés des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles, tels que Charles Matet, Ernest Michel, Édouard Marsal, Jean-Pierre Montseret – qui réalisa également le décor peint du conservatoire d'anatomie – ou encore Max Leenhardt.

[HP] et [CD]

Salle des Actes, faculté de médecine, Université de Montpellier.



# Les plaques funéraires de médecins montpelliérains du Moyen Âge à la Renaissance

Inscrites MH le 30/07/2013

En traversant le couloir donnant sur l'ancien cloître, le visiteur ne prête guère attention à la dizaine de pierres gravées qui ornent les murs. Elles constituent pourtant les plus anciens vestiges du lieu et la première galerie des illustres de la vénérable institution.

C'est le chancelier François Ranchin, véritable concepteur et constructeur de « l'image magnifique » de la faculté de médecine au début de l'époque moderne, qui les signale dans son discours en 1614, puis les publie dans son ouvrage fondateur *Appolinare sacrum* en 1627.

Aujourd'hui, il reste donc neuf monuments lapidaires<sup>1</sup> qui préservent de l'oubli dix médecins de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance, pour la plupart médecins du roi et tous bienfaiteurs de la faculté, parmi lesquels le célèbre Guillaume Rondelet (†1566).

Si les armoiries ont malheureusement été bûchées pendant la Révolution, les textes d'hommage, en latin, restent lisibles. Plusieurs mentionnent l'obtention de la confirmation ou de la consolidation des privilèges de l'université, au sens médiéval de collège de médecins, grâce à leur proximité avec le roi. Parmi eux, une mention spéciale doit être faite à Honoré Piquet (†1513) : originaire de Pertuis, dans le Vaucluse, il obtient de Charles VIII, avec confirmation par Louis XII, l'attribution de cinq cents livres tournois annuelles pour l'université, soit cent livres pour la rémunération de chacun des quatre professeurs et cent livres pour « les réparations et menues affaires de ladite université ». C'est une date historique : la rétribution des professeurs et le financement de l'enseignement ne dépendent plus des étudiants, mais de la puissance publique, et au premier rang l'État monarchique.

Il pourrait paraître surprenant, et presque mesquin, que ces hommes soient loués pour



Vue d'ensemble des plaques funéraires *in situ*.

leur seule défense et consolidation des intérêts financiers de l'institution dans une funéraire et numéraire poésie. Mais c'est en fait précisément ce qui leur confère un rang précurseur : à une époque où toute inscription mémorielle se doit d'être religieuse, ils sont parmi les premiers à être vénérés sous une forme purement civile, quasi laïque, où le terrestre, financier, l'emporte enfin sur le céleste, inestimable.

[MD]

1. Gabriel Miron (+ 1490), Adam Fumée (+ 1494), Jean Trousselier (+ 1495), Jacques Ponceau (+ 1496), Jean Garcin (+ 1502), Honoré Piquet (+ 1513), Guillaume Rondelet (+ 1566), Honoré Castellan (+ 1569), André Laurent (+ 1608) et Jean Hucher (+ 1603) ; deux plaques ont disparu Jean Martin (+ 1481), François Ranchin (+ 1641).



## Le conservatoire d'anatomie

*Il est un devoir de mémoire d'aider à la conservation de ces pièces précieuses et fragiles, jalon privilégié de l'histoire médicale dans ses liens étroits avec l'art.*

Lemire, *Artistes et mortels*, 1990.

Vue intérieure du conservatoire d'anatomie avec les boîtes vitrées de Felice Fontana (1730-1805). Dessin de Joseph Bonaventure Laurens (1801-1890), in *Louis Dulieu, La Médecine à Montpellier*, T. IV – Avignon, 1988.

Si l'Italie, avec André Vésale (1514-1564), à Padoue, fut le foyer principal du renouveau dans le domaine des recherches anatomiques et des dissections, en France, c'est Montpellier qui eut l'honneur d'être à l'avant-garde des autopsies humaines avec Guillaume Rondelet (1507-1566). Le conservatoire d'anatomie était destiné à recevoir et présenter les pièces issues des dissections qui constituaient l'enseignement pratique des étudiants en médecine. Suite au décret du comité d'instruction publique de la Convention exigeant en 1795 un cabinet d'anatomie dans chaque école de santé, les commandes d'anatomie factice, organes artificiels, et « cadavres postiches » se multiplient.

Héritier des bibliothèques, cabinets d'histoire naturelle ou encore apothicaireries, le conservatoire d'anatomie de Montpellier, créé pour conserver, exposer et exploiter les pièces anatomiques, témoigne d'un même agencement, à la fois symbolique, fonctionnel et décoratif: les volumes sont compartimentés en quatre salles, la taxinomie préside à l'organisation. Temple à la gloire de la médecine, conçu en 1853 par l'architecte Pierre-Charles Abric (1800-1871), il est décoré par Tommaso Baroffio (1792-1877) et Jean-Pierre Montseret (1813-1888) des diverses sciences appliquées à la médecine et des effigies de médecins illustres<sup>1</sup>. Les meubles d'exposition recouvrent les murs dans un ensemble ininterrompu et présentent les milliers de pièces, répertoriées par les neuf registres du conservatoire, formant une collection d'anatomie normale, pathologique et comparée, d'ostéologie, de tératologie et d'anthropologie.

On comprend ici l'alliance entre architecture, décor, mobilier et collections. Que serait ce bâtiment sans sa peau intérieure? La valeur historique, la valeur de mémoire, tient à la réunion, en ce lieu, de ces objets anatomiques et elle est bien supérieure à celle de ces mêmes objets sortis de leur contexte. Le conservatoire d'anatomie est un lieu unique et prestigieux : il rivalise par



Vue du conservatoire d'anatomie de la faculté de médecine de Montpellier. Pierre-Charles Abric, 1853. Université de Montpellier. Classé MH en 2004.

ses extraordinaires collections avec le musée de La Specola de Florence et le musée Fragonard de Maisons-Alfort à Paris.

Embryons de corps humains conservés dans du formol, momies, squelettes, crânes d'ethnies du monde entier, écorchés, instruments de chirurgie et planches anatomiques s'ajoutent aux œuvres sculptées, peintes et vernies correspondant à deux types de préparation : le modèle artificiel en cire dont les cires de Felice Fontana (1730-1805), carton pâte comme les modèles de Louis Auzoux (1797-1880), plâtre puis résine, et la préparation naturelle séchée, pièces de dissection dont Honoré Fragonard (1732-1799) fut le meilleur interprète.

L'Université de Montpellier a enrichi considérablement son patrimoine historique par le don en 2011 de l'université Paris V-Descartes, de l'Association française d'anatomie normale et pathologique et de l'Association des musées anatomiques Delmas-Orfila-Rouvière, des collections des anciens musées anatomiques

Delmas-Orfila-Rouvière autrefois situés dans les locaux de la faculté de médecine de Paris. Sont désormais rassemblées à Montpellier plus de 13 000 pièces anatomiques classées au titre des Monuments historiques, signe d'une reconnaissance forte et de l'intérêt de ce patrimoine. Elles témoignent de la vitalité de l'enseignement et de la recherche universitaires dans le domaine de l'anatomie et de la diversité des supports pédagogiques. Il s'agissait de confectionner un modèle éternellement transmissible du corps humain pour servir d'objet d'étude. Au 20<sup>e</sup> siècle, grâce aux progrès de l'imagerie médicale (scanner à rayons X et IRM), l'anatomie du vivant a supplanté celle du cadavre mais les pièces qui lui étaient nécessaires sont toujours là.

[HP]

1. Parmi les 27 portraits de médecins, 15 sont nés, installés à Montpellier ou y ont obtenu leur diplôme : Arnaud de Villeneuve, Gui de Chauliac, Rondelet, Vioussens, Magnol, Lapeyronie, de Lamure, Fouquet, Gouan, Chaptal, Brousso-net, Dumas, Delpech, Bérard et Dugès.

## Les cires anatomiques Atelier de Felice Fontana (1730-1805)

Classé MH le 04/10/2004

Les plus anciennes pièces du conservatoire d'anatomie de Montpellier sont les cires de Felice Fontana enveloppées dans des suaires de soie, identiques à celles de la première grande collection de cires anatomiques que constitua ce médecin en 1775 à la demande du grand-duc de Toscane Pierre Léopold de Habsbourg-Lorraine et aujourd'hui conservée au musée de La Specola à Florence.

C'est René-Nicolas Dufriche (1762-1837), médecin formé à Montpellier devenu médecin chef de l'armée d'Italie, qui fit la promotion des œuvres anatomiques en cire de Fontana. Une lettre de Bonaparte, commandant l'armée française en Italie, envoyée au Directoire le lendemain de sa visite à Florence, le 1<sup>er</sup> juillet 1796 témoigne de leur renommée: « J'ai vu à Florence la célèbre Vénus qui manque à

notre Museum et une collection d'anatomies en cire qu'il ne serait pas indifférent d'avoir. Fontana, le directeur du cabinet du grand-duc, accepterait de faire une copie de ces pièces anatomiques ». Ces copies furent, malgré la convoitise de Paris, acheminées à Montpellier par l'entremise du médecin montpelliérain Jean-Antoine Chaptal le 13 avril 1803.

Grand et important savant du 18<sup>e</sup> siècle italien, l'abbé Fontana, digne héritier de l'abbé Zumbo, porta l'art de l'anatomie artificielle en cire à son apogée et fit de l'anatomie humaine un instrument de prestige autant pour la science que pour les arts. Il confectionna des modèles éternellement transmissibles qui dévoilent toute la merveilleuse construction de la machine humaine pour le scientifique, mais qui sont aussi des modèles idéalisés, garants du vrai et de la perfection pour l'artiste, de véritables œuvres d'art. Ces artefacts de la chair qui offrent un délicieux mélange de sérénité et d'anxiété, ont reçu les honneurs des scientifiques comme des critiques des Salons et la faveur des écrivains Diderot, Goethe, Sade et Stendhal.

Anatomie artistique et anatomie médicale sont particulièrement liées. À la faculté de médecine de Montpellier, corps disséqué et corps idéal se côtoient et illustrent l'interdépendance entre le rôle de la science et l'excellence de la production artistique, brillamment résumé par l'adage de Jean-Pierre Changeux : « les sciences et les arts se prêtent secours mutuellement ».

[HP]

Cire de l'atelier de Felice Fontana (1730-1805). *Cerveau humain : section transversale du crâne, globe de l'œil et ses muscles*, 1796. Conservatoire d'anatomie de Montpellier. Université de Montpellier. Classé MH le 04/10/2004.



## L'Écorché vivant de Paul Richer

Paul Richer (1849-1933), médecin, sculpteur, peintre et dessinateur, 1920  
Plâtre sur socle, 195 cm  
Conservatoire d'anatomie, faculté de médecine, Université de Montpellier  
Classé MH le 04/10/2004.

L'anatomie artistique de Paul Richer publiée en 1890 est complétée en 1906 par sa *Nouvelle Anatomie artistique du corps humain* consacrée à l'Homme et par la sculpture de *L'Écorché vivant* réalisée dans le cadre de l'enseignement de la figure du corps qu'il dispense à l'École des beaux-arts de Paris. Selon lui, les médecins devraient connaître le nu aussi bien et même mieux que les artistes.

Ce mannequin en plâtre semi-écorché permet de comparer les deux moitiés du corps humain, celle qui est écorchée et celle qui reproduit les formes du nu. « L'homme est considéré, immobile, dans la station debout, la tête droite, les deux bras rapprochés du tronc, l'avant-bras en supination et la paume des mains tournée en avant, les pieds rapprochés et se touchant presque du talon aux gros orteils. » Cette attitude s'inspire du *Doryphore* de Polyclète, modèle de perfection artistique et d'équilibre anatomique. Le canon de Richer « substitue à l'idée esthétique du beau la notion scientifique du parfait ». Il reprend l'idée d'anatomiser un corps canonique, un corps-statue, selon laquelle l'artiste est conduit de l'extérieur du corps à son intérieur. L'œuvre vise par le rendu de la musculature à supplanter les écorchés existants notamment celui de Jean-Antoine Houdon (1741-1828) présent dans toutes les Écoles des beaux-arts et de médecine, *L'Écorché au bras levé*. Mais malgré la précision anatomique, *L'Écorché* de Richer est jugé moins élégant, plus lourd et plus raide que celui de Houdon et semble moins vivant, ce qui tend à démontrer que l'exactitude ne conduit pas toujours à la vérité.

Fort de la Leçon de Jean-Martin Charcot (1825-1893) dont il fut l'élève et l'illustrateur, et assisté de son élève le peintre-médecin Georges Chicotot (1855-1921), Richer est

nommé en 1903 à la chaire d'anatomie de l'Académie des beaux-arts, puis en 1922 inspecteur général pour l'enseignement du dessin. Ce peintre-médecin rêve d'une fusion de l'art et de la science, de l'esthétique et du biologique. Pour valider sa démarche anthropologique, il reprend à son compte la célèbre phrase d'Ingres : « Il faut donner de la santé à la forme » et fait de l'homme sain le modèle d'homme parfait, « exempt de toute tare », jusqu'à faire de la santé une norme esthétique.

[HP]



# Les collections anatomiques de Paris à Montpellier

Classé MH le 04/02/1992 et le 19/07/2004

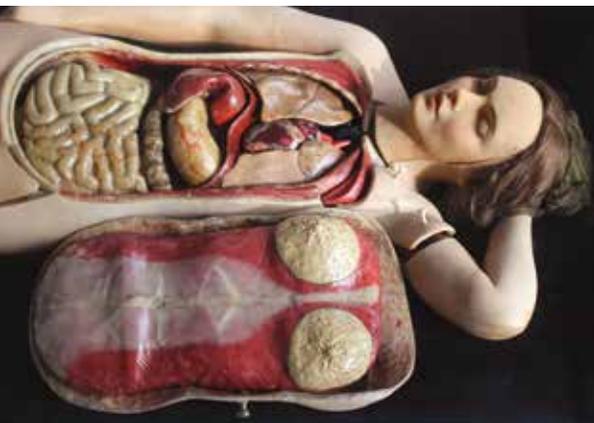
Les collections parisiennes sont constituées d'une grande section d'anatomie comparée (musée Orfila), enrichie d'un ensemble de préparations anatomiques (musée Rouvière), et d'une collection relative à l'embryologie (musée Delmas).

C'est Honoré Fragonard, auparavant professeur d'anatomie à l'école vétérinaire d'Alfort, qui fut nommé directeur des travaux anatomiques de l'école pratique de Paris, et qui, à ce titre, constitua, avec la participation des professeurs et de leurs assistants, les professeurs, le premier fonds du musée, composé de nombreuses préparations anatomiques. La collection parisienne prit toutefois son essor quelques décennies plus tard. Le doyen de la faculté de médecine, Mathieu-Joseph-Bonaventure Orfila, qui avait déjà encouragé Guillaume Dupuytren à financer la création d'un musée d'anatomie pathologique à Paris en 1835, constitua une collection remarquable d'anatomie comparée à l'image de celle du musée Hunter de Londres qu'il avait visité et qui lui avait laissé une vive impression. En signe de reconnaissance, le musée, baptisé

Orfila, fut officiellement inauguré en 1847 et sa collection s'accrut régulièrement, jusqu'à atteindre plus de 6 000 pièces en 1894. Cette dernière perdit néanmoins de son rayonnement durant la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle. En 1947, à l'occasion de la construction de la nouvelle faculté de la rue des Saints-Pères, il fut décidé de redonner une place importante aux collections, et ce dans le cadre de la chaire d'anatomie. Elles s'enrichirent alors grâce aux activités du laboratoire et à l'acquisition d'ensembles de pièces anatomiques complémentaires, à l'instigation d'André Delmas. Celui-ci, professeur d'anatomie de l'université de Paris puis Paris-Descartes, en fut le conservateur de 1947 à 1994. Issu d'une famille de professeurs de la faculté de médecine de Montpellier, eux-mêmes attachés aux musées de la faculté (Musée Atger pour Paul Delmas et conservatoire d'anatomie réuni à la chaire d'anatomie de Jean Delmas de 1927 à 1952), André Delmas rejoignit le professeur Henri Rouvière à Paris et devint après-guerre directeur des travaux anatomiques, puis doyen de la faculté de médecine.

À cet ensemble pédagogique cohérent, issu des travaux de recherche des professeurs d'anatomie de la faculté de médecine de Paris, s'ajoute une collection particulière, constituée essentiellement de cires anatomiques et provenant du musée forain de l'anatomiste indépendant Pierre Spitzner. Ce dernier fonda en effet dans les années 1850 son « Grand musée anatomique et ethnologique » qu'il installa tout d'abord à Paris,

*Vénus anatomique*, 19<sup>e</sup> siècle. Collection Spitzner. Anciens musées Delmas-Orfila-Rouvière. Cire. Faculté de médecine, Université de Montpellier. Classé MH le 19/07/2004.





*Le Professeur Poirier vérifiant une dissection.* Georges Chicotot (1865-1921). Huile sur toile (238 x 183 cm), 1886, n° inv. D0R-589. Salle Delmas- Orfila-Rouvière, faculté de médecine, Université de Montpellier. Classé MH le 04/02/1992.

au pavillon de la Ruche (actuelle place de la République). Spitzner, quoique non médecin, se fit appeler « Docteur » pour accroître sa légitimité scientifique. Sans avoir suivi d'enseignement médical, il avait néanmoins travaillé dans le milieu des préparateurs anatomiques et c'est sans doute auprès d'un de ces derniers, le Munichois Paul Zeiller, qu'il acquit les premières pièces de sa collection. Le musée Spitzner s'insère dans un mouvement

important de créations analogues dans la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle, dans le contexte du développement des fêtes foraines. Les musées anatomiques forains prenaient ainsi place dans les foires, à côté des pavillons de vulgarisation scientifique, des musées de cire historiques et autres dioramas, manifestations du passage de la culture savante à la culture populaire.

[CD]

# L'anatomie en papier mâché du docteur Auzoux

Collections classées MH le 04/02/1992 et le 04/10/2004 ; inscrit MH le 30/07/2013

Le Dr Auzoux défraya la chronique de son temps en créant en 1828, dans son village natal de Saint-Aubin-d'Écrosville (Eure) une usine de fabrication en série de pièces d'anatomie démontables en papier mâché qui connaîtront un succès mondial. Imitations de la nature humaine, animale ou végétale, réalistes quelle que soit leur échelle, les modèles révolutionnaires du Dr Auzoux, manipulables, résistants, ont démocratisé l'accès à la science et se découvrent avant tout au musée de l'écorché d'anatomie du Neubourg (Eure).

Révélaté par le splendide ouvrage de Christophe Degueurce *Corps de Papier : l'anatomie en papier mâché du docteur Auzoux*, l'intérêt patrimonial des géniales créations du docteur Auzoux est indéniable. Réunissant beauté plastique, rigueur scientifique, prouesse technique et valeur pédagogique, les merveilles d'Auzoux sont tout à la fois, scientifiques, didactiques et esthétiques. Longtemps oubliées, elles s'exposent aujourd'hui.

Ces pièces anatomiques artificielles sont liées à l'enseignement de l'anatomie.

Plus de 250 modèles d'Auzoux conservés majoritairement au conservatoire d'anatomie ont été inventoriés. À cette collection montpelliéraine s'ajoute une quarantaine d'objets provenant de la faculté de médecine de Paris-V Descartes, dont un écorché de gorille, conservé dans la salle consacrée aux anciens musées Delmas-Orfila-Rouvière, ouverte en 2014 à la faculté de médecine de Montpellier.

Corps fantasmés, corps imaginaires, les modèles d'anatomie clastique - avant tout objets didactiques à caractère pédagogique - seront rapidement présents dans toutes les écoles : les écoles vétérinaires de Toulouse et de Paris auront leur cheval d'Auzoux, les écoles de médecine leur *Grand Écorché* d'Auzoux comme un siècle plus tôt chacune avait son Houdon. On en retient leur caractère esthétique et poétique, matières à dégoûts



Fœtus, papier mâché, Louis Auzoux. Conservatoire d'anatomie, faculté de médecine, Université de Montpellier. Classé MH le 04/10/2004.

ou objets de rêveries, mais il s'agissait d'objets d'enseignement.

La reconnaissance de ce patrimoine engendrée par la protection au titre des Monuments historiques a favorisé la restauration d'une des pièces majeures, le *Grand Écorché*, symbole fort de l'enseignement de l'anatomie. L'œuvre a été présentée dans la première exposition consacrée à Auzoux à Montpellier *Prodiges de la nature*. Flaubert s'était emparé de l'écorché dans son roman *Bouvard et Pécuchet* pour dénoncer la vanité du savoir : « Pour dix francs par mois, on pouvait avoir un des bonshommes de M. Auzoux – et la semaine suivante, le messenger de Falaise déposa devant leur grille une caisse oblongue. [...] Quand les planches furent déclouées, la paille tomba, les papiers de soie glissèrent, le mannequin apparut. Il était de couleur de brique, sans chevelure, sans peau, avec d'innombrables filets bleus, rouges et blancs le bariolant. Cela ne ressemblait point à un cadavre, mais à une espèce de joujou, fort vilain, très propre et qui sentait le vernis. Le mannequin [...] reposait sur le flanc ; et les muscles de la face étant décrochés, l'œil faisait une saillie monstrueuse, avait quelque chose d'effrayant ».

[HP]

Palouzié (Hélène), Séjalon-Delmas (Nathalie). « Les modèles anatomiques d'Auzoux ». *Le Patrimoine, histoire, culture et création d'Occitanie*, 2017, n°48, p.98-105.

*Le Grand Écorché*, 1911. Amphithéâtre d'anatomie, faculté de médecine, Université de Montpellier. Inscrit MH le 30/07/2013.





## Le jardin des plantes

Classé au titre des Sites le 12/02/1992  
Classé MH le 03/09/1992

Portrait de Pierre Richer de Belleval (vers 1564-1632), qui obtint d'Henri IV la création du jardin des plantes, plus ancien jardin botanique officiel de France, en 1593. Vestibule de la salle du Conseil, faculté de médecine, Université de Montpellier. Classé MH le 20/05/2005.

« Nous allons à la fin où vous aimeriez d'aller si vous étiez ici, à cet antique jardin où tous les gens à pensées, à soucis et à monologues descendent vers le soir, comme l'eau va à la rivière, et se retrouvent nécessairement. Ce sont des savants, des amants, des vieillards, des désabusés et des prêtres ; tous les *absents* possibles et de tous les genres », nous dit Paul Valéry par l'entremise de Mme Teste. Allons-y donc nous aussi, quelque absence que nous nous reconnaissons. Pénétrons-y par ce portail qui fait face à l'antique tour des Pins, laquelle nous rappelle que nous étions à l'origine hors la ville, et que là s'assemblèrent les canons lors du siège de 1622.

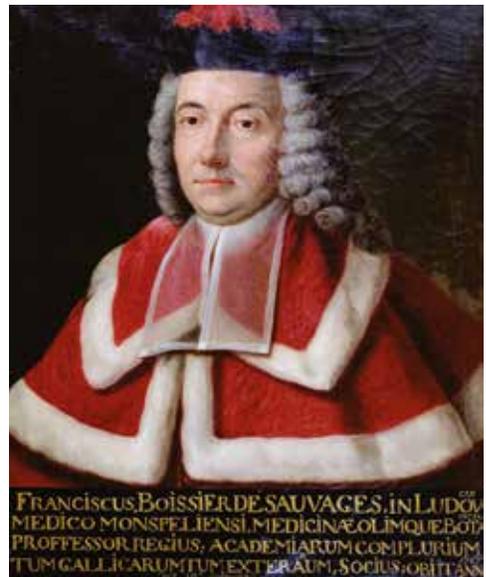
Face à nous l'antique *Montagne* de Richer, reliquat d'une sorte de théâtre antique de la botanique, séparant sur notre gauche l'expansion du jardin aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles et sur notre droite les extensions du 19<sup>e</sup> siècle. Montons sur l'allée sommitale, cette allée Cusson chère à Valéry Larbaud, encadrée par les témoins végétaux les plus vénérables : au début, le filaire, « la boîte aux lettres des amoureux », recelant maints petits secrets entr'aperçus sous forme de boules de papier, à l'extrémité les rejets de l'arbre de Judée entés sur la souche que planta Richer à l'aube du jardin, là où nous débouchons sur le bâtiment de l'intendance. Notre méditation nous aura fait longer le dos du monument à Rabelais, portant cachée la devise de toute une vie : *Vivez joyeux*. Revenant sur nos pas, à la descente de la Montagne et la longeant en sens inverse, des plantations récentes attirent notre regard, que nous avons survolées d'en haut. C'est la zone que nous avons récemment décidé de consacrer aux taxons montpellierains. Taxons ? « Unité taxonomique », nous disent les dictionnaires. Taxonomie ? « Terme forgé par le botaniste Augustin-Pyramus de Candolle dans sa *Théorie élémentaire de la botanique ou exposition des principes de la classification naturelle et de l'art de décrire et d'étudier les végétaux* (1813) ». C'est ici même, en ce jardin, que cet ouvrage fut conçu et écrit. *Transiit*



*classificando, il passa en classant*, tel Paul Valéry définit-il le botaniste dans une paraphrase christique des *Actes des Apôtres*. Et de fait ce fut bien là l'objet premier de la botanique au long des siècles, où s'illustrèrent nombre de Montpelliérains. Richer s'y essaya, relayé par Magnol, qui inventa le concept de famille de plantes, Boissier de Sauvages s'y lança à son tour, qui obtint de son correspondant et ami Linné que nombre d'espèces reçussent le nom de Montpellier ou de savants montpelliérains. Ils sont là rassemblés l'érable de Montpellier (*Acer monspessulanum* L.), le ciste de Montpellier (*Cistus monspeliensis* L.) et bien d'autres encore. Ils témoignent qu'en ce lieu se noua une singulière alliance entre médecine, science et terroir, et qu'il faut que les générations futures la connaissent et se l'approprient. Mais poursuivons notre chemin. Nous passons devant les plantes des dunes et des milieux sableux, déjà voulues là par Richer et, croisant l'allée de cyprès, allons vers l'école systématique. Nous entrons dans la zone repensée aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles pour proposer un enseignement ordonné, logique, panoramique de la botanique.

La *Montagne* de Richer et la statue de Pierre Richer de Belleval. Classée MH le 03/09/1992.

Portrait de François Boissier de Sauvages, le « médecin de l'amour au temps de Marivaux ». Salle du Conseil, faculté de médecine, université de Montpellier. Classé MH le 20/05/2005.



Tout n'y peut tenir, et les quatre carrés ne se veulent que résumé de points précis : flore méditerranéenne pour les deux carrés devant l'orangerie, plantes aromatiques, médicinales et toxiques dans le carré au fond à gauche, plantes alimentaires dans celui qui lui fait face sur la droite. Saluons en arrivant le célèbre *Ginkgo biloba*, l'un des tout premiers de France, que nous devons à Antoine Gouan sur le tronc mâle duquel Raffeneau-Delile greffa des branches femelles en 1840 démontrant par là même la possibilité d'une voie particulière de reproduction. Regardons ces carrés : ils mettent en pleine lumière ce qui n'était plus qu'allusion ou souvenir sur la Montagne : la présentation organisée, géométrique, l'incarnation en quelque sorte de la classification, dans un but certes scientifique, mais plus encore pédagogique, qui se prolonge dans l'enclos à gauche de l'orangerie, plus spécifiquement voué à l'enseignement.

Mais comment ne pas se tourner maintenant vers cette orangerie ! Désirée par Gouan au sortir des ruines révolutionnaires, décidée par Chaptal, pour lors ministre de l'Intérieur, pensée par Broussonet et dessinée par l'architecte de la Gardette, inaugurée en 1806, c'est tout un symbole de la pensée du temps. Ce n'est plus l'ornement du palais d'un roi, signe surtout de la gloire de son propriétaire, mais un édifice fonctionnel, épuré, modeste en ses écoinçons de cailloutis et remplaçant les cartouches armoriés ou mythologiques par les signes du zodiaque, pour bien signifier son insertion dans le cycle immuable des saisons. Récemment restaurée grâce au mécénat d'une fondation d'entreprises, elle est appelée à remplir son rôle antique de protection des plantes gélives l'hiver mais aussi devenir lieu de rencontre et de culture à la belle saison.

Quittant l'école, grimpons sur le monticule où des arcades entourent la noria sud. Glissons le long du modeste tombeau de Charles-Louis Dumas, premier doyen de la faculté de médecine et premier recteur de l'Académie de Montpellier pour redescendre



Portrait d'Augustin-Pyramus de Candolle (1778-1841). Salle des Actes, faculté de médecine, Université de Montpellier. Classé MH le 20/05/2005.

vers une autre tombe, d'allure antique celle-là, et ornée de l'épithaphe lapidaire rédigée par Gabriel Prunelle *Placandis Narcissae manibus*, pour apaiser les mânes de Narcisse. Tombe qui n'est que cénotaphe, vide du corps de son occupante évoquée, laquelle repose en fait à Lyon, mais mythe ô combien idoine en ce lieu ! Oui, mythe : Narcissa ou Narcisse, celui-ci si cher au Valéry qui conversait ici avec Gide, se contemplant sans fin dans le miroir des eaux, quelle évocation de l'homme venant en ce jardin s'unir à l'essence et aux essences, apaiser ses propres mânes...

Passons sur l'autre rive, je veux dire au-delà de la Montagne, dans le jardin du 19<sup>e</sup> siècle. Nous retrouvons le monument de Rabelais, tel que le voulurent les étudiants de 1920, allégorique et orné d'une évocation de la comédie *de la femme mute*, bien misogyne, reprise dans le *Tiers Livre*. Retournons-nous : au fond, l'Institut de botanique dans son architecture 1950 ; sur notre droite l'arboretum, riche en arbres singuliers, voire

quasi uniques, sur notre gauche longeons la bamboueraie puis la noria nord, pour tourner sur la gauche et passer entre carrés d'aromatiques et rocaïlle doublée de plusieurs cyprès du Tassili quasiment disparus de leur biotope d'origine. Nous atteignons la serre Martins, récemment rendue à son architecture d'origine et rassemblant de vastes collections de succulentes : fonds anciens du jardin, acquisitions diverses, dons de collectionneurs passionnés... Qui dira la fascination pour ces plantes de l'extrême, si économes, d'allure si défensive, aux fleurs si belles et si éphémères !

Il nous reste à saluer la mémoire de Magnol en son *Magnolia grandiflora* si majestueux et à rejoindre le jardin anglais, non sans remarquer un pavillon astronomique insolite, témoin des luttes passées entre médecins et scientifiques du 19<sup>e</sup> siècle pour la possession du jardin. Le bassin aux nénobos nous accueille. Mythe encore : le jeune Raffeneau-Delile, déjà cité, directeur de 1819 à 1850 tint à ce que s'implantât en cet *hortus regius* l'emblème de cette Égypte pharaonique, ce *Nelumbo nucifera* qui l'avait fait rêver lorsqu'il était botaniste de l'expédition lancée par

Bonaparte. Le bassin n'existait pas encore, mais ses lotus y ont trouvé leur cadre naturel, devenu le symbole du jardin.

On voit se superposer ou plutôt s'intégrer plusieurs aspects dans le jardin d'aujourd'hui, *tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change* : médecine, science, pédagogie, patrimoine, littérature, rêverie... Il n'en fut pas toujours ainsi. Au commencement était la médecine, non seulement dans les simples, mais dans une conception humaniste et hippocratique, puis la botanique, qui en *bourgeonna* et fit de ce jardin un haut lieu de l'histoire des sciences et d'enseignement. Désormais patrimoine, la perspective change. C'est au milieu du 19<sup>e</sup> siècle que se fait la rupture qu'eurent à gérer les directeurs successifs : garder au jardin ses caractères immuables tout en maintenant l'aspect vivant et créateur, alors que seule la question scientifique et pédagogique se posait jusque-là. Il n'est pas inutile de dire quelques mots de ces pilotes successifs qui, chacun à sa manière, ont servi l'essentiel.

Charles Martins (1806-1889) crée le jardin anglais et son bassin, fait édifier la serre qui



Le bassin aux nénobos et en arrière-plan le petit pavillon astronomique de 1879.

porte son nom, et se révèle un scientifique de très grande classe, aux vues pertinentes en bien des domaines : biologie générale, géologie, paléontologie, zoologie... dont les écrits manifestent aujourd'hui une prescience plus que remarquable des données contemporaines. Jules-Émile Planchon (1823-1888) lui succède, à qui nous devons ou plutôt devons une magnifique serre au flanc gauche de l'orangerie, hélas détruite en 1956. Qui ne connaît son apport décisif dans la compréhension et dans le traitement du Phylloxéra ? Martins et Planchon incarnent une volonté scientifique à la pointe, mais un peu en marge du jardin lui-même. Maurice Granel (1853-1934) s'illustrera par sa longévité (directeur pendant quarante-cinq ans !) et, secondé par Jules Daveau, se donnera à fond dans l'embellissement de son jardin, remettant le côté traditionnel au premier plan. À sa suite, Léopold Galavielle (1866-1956) eut à le défendre sous l'Occupation. Mais une inflexion nouvelle vient avec Hervé Harant (1901-1986), qui fut l'incarnation même du médecin naturaliste. Obtenant en 1945 la création d'une chaire d'*Histoire naturelle médicale et parasitologie*, il en incarne à merveille l'esprit, fusion de médecine naturaliste, de culture humaniste et d'insertion dans l'évolution technique et la spécialisation médicale, condition indispensable à la survie de la discipline au sein de la médecine hospitalo-universitaire contemporaine. Il entreprend un travail de fond sur les infrastructures (réseaux et canalisations), réorganise l'École systématique pour lui donner son aspect actuel, promeut l'éducation naturaliste du grand public avec notamment ses célèbres herborisations dominicales et son *Guide du naturaliste dans le Midi de la France* (coécrit avec D.-M. Jarry), orne le jardin de bustes et d'inscriptions... La relève est prise par J. A. Rioux (1925-2017) qui, tout en gardant l'esprit naturaliste, insère encore davantage son équipe dans le cadre de la parasitologie moderne, devenant un spécialiste incontesté des leishmanioses (utilisant en partie le jardin pour cela) auquel succèdent le Pr D.-M. Jarry, le Pr M. Rossi, à l'origine de

l'actuelle restauration des bâtiments patrimoniaux, puis l'auteur de ces lignes, qui ont tous eu pour ligne de conduite l'adaptation de l'esprit naturaliste aux impératifs du temps.

C'est maintenant le lieu d'esquisser des pistes pour l'avenir. Le jardin fut au départ pensé par des médecins dans le cadre de la science médicale. Est-ce toujours d'actualité ? Plus que jamais. Les progrès de la médecine durant les derniers siècles ont beaucoup, et même infiniment dû aux sciences « dures », physique et chimie et dans un autre ordre mathématiques. Mais celles-ci sont-elles toute la médecine ? Et demain l'intelligence artificielle mécanisera-t-elle complètement l'acte médical ? Certes non, espérons-le. La dimension humaine restera en première ligne, et cette dimension humaine inclut l'Homme dans son milieu, et quel meilleur outil de formation et d'inspiration pour une telle médecine que notre jardin où coexistent depuis des siècles tant d'essences diverses en interrelation constante ? Vocation scientifique ? Elle paraît bien aujourd'hui au second plan, depuis que la science botanique a émigré dans les laboratoires de biologie moléculaire. La morphologie, la description des plantes sont passées au second plan, malgré la passion d'amateurs éclairés et de sociétés savantes de qualité. Mais outre que les sciences morphologiques paraissent aujourd'hui reprendre de la vigueur, l'écologie se pense de plus en plus comme une discipline scientifique à part entière. Or l'Université de Montpellier se distingue singulièrement au niveau mondial en ce domaine. Vitrine patrimoniale et historique de l'université, comment ne pas vouloir une participation active du jardin à cette aventure scientifique, qui réveille tant d'échos chez nos contemporains ? Quant à la pédagogie, les étudiants en médecine n'ont plus depuis longtemps de botanique à leur programme, et les étudiants en pharmacie de moins en moins. La demande pressante existe cependant, tant chez quelques étudiants que dans le grand public. Il serait dommage de ne pas la satisfaire. De plus, si se développe une médecine naturaliste en tandem



*L'orangerie et l'intendance du jardin des plantes de Montpellier*, Jacques Moulinier (1757-1828), huile sur panneau, vers 1810 [exposée au Salon parisien de 1812]. Montpellier, musée Fabre, inv. 2008-6.2

avec une écologie scientifique, les besoins d'enseignement suivront nécessairement. Ce souci pédagogique se prolonge par la valorisation patrimoniale. Il faut toujours mieux faire connaître le jardin dans son histoire, et dans l'histoire générale de la botanique comme dans son insertion dans le patrimoine médical historique montpelliérain. Ce patrimoine au fond est un, comme le marque bien la proximité géographique avec les bâtiments historiques de la faculté que Richer n'avait pas prévue au départ. Ce patrimoine vit et retrouve son éclat. Les rénovations récentes de la serre Martins et de l'orangerie sont emblématiques de ce qui peut être fait avec le soutien des collectivités et de l'État, direction régionale des affaires culturelles (DRAC), comme des mécènes privés. Un nouveau chantier s'ouvre : la réaffectation des

locaux de l'intendance à l'université, attendue depuis plus de deux cents ans et recréant une unité géographique et fonctionnelle. Cette intendance rénovée pourra accueillir le public, l'informer, former des élèves, être le point d'entrée et d'accueil au sein du périmètre patrimonial universitaire de nombreuses classes et de visiteurs de tous âges.

Ainsi tous pourront-ils continuer à apprendre, méditer, rêver sous ces ombrages. Comment mieux l'exprimer que par ces mots de Paul Valéry, encore, en son *Dialogue de l'Arbre* : « Ah ! Tityre, une plante est un chant dont le rythme déploie une forme certaine, et dans l'espace expose un mystère du temps. »

[TLB]

# L'intendance

Inscrit MH le 13/05/2009

À sa création en 1593 par Richer de Belleval, le jardin des plantes s'étendait de l'actuelle place royale du Peyrou à la tour des Pins, comprenant deux enclos : le jardin de la Reine prolongé par le jardin du Roi et les bâtiments de l'intendance. La configuration de l'intendance de 1599 aux premières années du 17<sup>e</sup> siècle, est relativement bien connue grâce à quelques documents d'archives, un plan établi par Augier Cluyt, élève de Richer, des contrats de construction et un dessin gravé. En bordure du chemin de Ganges (actuelle rue du Faubourg Saint-Jaumes), se situent à l'ouest de l'entrée, la chapelle, l'intendance et le labyrinthe. À l'est, une série d'arcades fait communiquer le promenoir avec les banquettes recevant les plantes sur un tertre artificiel,

avec des terrasses et six banquettes pour les plantes médicinales. L'intendance comporte, en rez-de-chaussée, une salle de cours et une cuisine voûtées, une cave, un escalier vers l'étage unique avec une bibliothèque et un herbier, deux chambres et un cabinet, ouvrant par deux croisées sur le jardin. À proximité, le labyrinthe, ou « puits médical », était destiné à la culture et à la présentation des plantes ombrophiles, ensemble complexe avec un puits central et une salle souterraine décorée. Le bâtiment principal de l'ancienne intendance est également visible sur les plans du 18<sup>e</sup> siècle, notamment celui de l'atlas du Grand Saint-Jean, formant un corps étroit aligné sur la route de Ganges. Le labyrinthe de forme carrée y figure, dans son prolongement nord.





Vue de l'intendance parée par le bel arbre de Judée.  
 Vue du jardin des plantes (rue du faubourg Saint-Jaume) ; à droite, le jardin des plantes ; en arrière-plan, l'intendance, 1821, Jean-Marie Amelin (1785-1858).  
 Collection privée.

Il est en bordure ouest de la « Montagne », face au jardin de la Reine qui s'étend de l'autre côté de la rue. Un corps de bâtiment, de deux niveaux, enjambe la chaussée sur un berceau voûté en plein cintre, plusieurs fois représenté par J.-M. Amelin. Lors de l'agrandissement de la route en 1861, celui-ci est détruit et remplacé par une simple passerelle (aujourd'hui supprimée). L'édifice actuel n'a subi que de légères modifications depuis sa reconstruction du début du 19<sup>e</sup> siècle sous l'impulsion de Chaptal<sup>1</sup>, réalisée à partir des infrastructures antérieures. Il est prolongé au nord par des extensions du 20<sup>e</sup> siècle, réalisées à la place de l'ancien labyrinthe. Il s'élève sur trois niveaux en appareil alterné, avec un étage de combles. L'élévation de la façade sur le jardin est d'un style néoclassique austère évoquant l'architecture des couvents, collèges ou hôpitaux montpelliérains des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles. Le petit bâtiment de la conciergerie, dans le goût des productions contemporaines de l'architecte Edmond Leenhardt, offre un côté pittoresque avec sa toiture débordante et son appareil rustique.

Par des circonstances historiques particulières, le jardin de la Reine et le bâtiment de l'intendance ont été dissociés du jardin des plantes (du Roi), c'est-à-dire soustraits à la gouvernance de l'université, amputant ainsi le patrimoine de la faculté de médecine en dépit de toute logique. En effet, la dévolution en 1795 du jardin des plantes à la faculté de médecine par la Convention<sup>2</sup> comprend l'intendance abritant le logement de l'intendant

et la direction du jardin. Mais en 1815, cette dernière est affectée au recteur de l'Académie, Augustin Pyrame de Candolle, titulaire de la chaire de botanique de la faculté de médecine et aussi directeur ayant été nommé recteur pendant les Cent-Jours<sup>3</sup>. Le jardin de la Reine devient alors le jardin privatif du recteur. Après un flou juridique de plus d'un siècle, le ministère de l'Éducation nationale a officialisé cette situation en 1994. Comme le disait le médecin-général Dulieu, « en définitive trois mois et un mandat de recteur auront suffi pour modifier radicalement la disposition foncière du jardin ». Le rectorat n'en ayant plus désormais l'usage a transmis le bien aux Domaines et la Ville de Montpellier a pu ainsi racheter le jardin de la Reine en 2013. Après de longues négociations, la restitution en 2018 du bâtiment de l'intendance à l'université est une heureuse disposition qui ouvre la voie à la réhabilitation de cette partie essentielle du jardin pour l'accueil du public.

[HP]

1. Jean-Antoine Chaptal est à l'origine de l'installation de la faculté de médecine dans l'ancien palais épiscopal en 1795, de la construction de l'amphithéâtre d'anatomie et de l'orangerie en 1806, et de la reconstruction de l'intendance.
2. Loi n° 5706 du 1<sup>er</sup> février 1795 portant dévolution du jardin des plantes dans son intégralité (avec le bâtiment de l'intendance) à l'école de santé (actuelle faculté de médecine, Université de Montpellier), à l'issue d'une longue bataille entre la faculté de médecine et la faculté de sciences qui s'en disputaient la propriété.
3. Pour avoir accepté, pendant les Cents-Jours, entre 1<sup>er</sup> mars et 17 Juillet 1815 – du retour de Napoléon à son abdication –, les fonctions de recteur de l'académie de Montpellier, Condolle sera obligé de quitter la France en 1816, sous la Restauration.

# L'orangerie

Classé MH le 03/09/1992

Par sa situation centrale et la qualité de son architecture sobre, épurée, l'orangerie est le monument emblématique du jardin des plantes. Conçu en 1804 par Claude-Mathieu de la Gardette (1762-1805), héritier de l'imaginaire architectural de Boullée (1728-1799), Ledoux (1736-1806) ou Lequeu (1757-1826), cet édifice renouvelle le modèle de l'orangerie du 18<sup>e</sup> siècle, symbole de goût et de pouvoir. Ce Parisien, savant et fervent républicain, grand prix de Rome en 1791, est l'un des meilleurs architectes néoclassiques de son temps aux côtés de Percier (1764-1838), Fontaine (1762-1853) et Chalgrin (1739-1811). Appelé à la faculté de médecine par Jean-Antoine Chaptal, médecin de Montpellier et ministre de l'Intérieur de Bonaparte, de la Gardette<sup>1</sup> a réussi à transmettre une esthétique fonctionnelle, un modèle de serre chaude, dont s'inspireront de nombreux domaines languedociens comme Méric ou l'Engarran.

Édifié de 1802 à 1806<sup>2</sup>, sous l'égide des botanistes Antoine Gouan puis Auguste Broussonet, ce vaisseau long de 49 mètres pour une profondeur de 5,40 mètres et une hauteur de 5,40 mètres, s'ouvre au sud sur les parterres de l'école systématique par treize baies cintrées. Le rythme de ces baies répétitives, les rapports de proportions entre ouvertures et pilastres, la sobriété du bandeau de l'attique, donnent toute son élégance à cette

galerie publique réservée à la protection des végétaux et à l'étude scientifique.

La blanche structure en pierre de taille de Castries (chaînages d'angle, piédroits, pilastres, archivoltes, bandeaux) contraste avec les écoinçons en pierre rose à peine équarrie, soulignant l'originalité des médaillons circulaires. Pour ces médaillons, de la Gardette rompt avec l'esthétique traditionnelle des mascarons figurés illustrant des saisons, préférant les signes du zodiaque comme symbole du temps, magnifiant ainsi le monument d'un simple détail décoratif.

À l'intérieur, dans la nef couverte par un berceau en lattis, un petit bassin central permet l'arrosage des plantes. Le buste de Candolle y a été récemment installé, mettant en perspective ceux de Martins et Planchon encadrant à l'entrée la liste des intendants et directeurs du jardin gravée dans le marbre.

L'orangerie, restaurée en 2018 sous la conduite de l'architecte en chef des Monuments historiques Dominique Larpin, retrouve aujourd'hui son prestige et sa beauté.

[HP]

1. Il est également l'architecte de l'actuel amphithéâtre d'anatomie de la faculté de médecine installée en 1794 dans l'ancien palais épiscopal de Montpellier. Jean Nougaret. « L'épanouissement du néoclassicisme montpelliérain ». *Montpellier Monumental*. Paris, Monum, éd. du patrimoine, 2005, tome II, p. 303-304.

2. C'est l'architecte montpelliérain Jacques Donnat (gendre de Jean-Antoine Giral architecte de la place royale du Peyrou et de l'amphithéâtre de chirurgie Saint-Côme) qui terminera l'édifice à la mort de la Gardette.

Dessin de J.-J.-B. Laurens. Album 90, fol. 27. Carpentras, bibliothèque-musée Inguimbertaine.

L'orangerie restaurée en 2018 et le ginkgo.





## La serre Martins et l'observatoire

Classé MH le 03/09/1992

À l'écart des grands axes de composition et des perspectives savantes du parc, la serre Martins constitue paradoxalement l'ensemble bâti le plus imposant du jardin mais le moins visible de tous. Elle s'inscrit dans le jardin anglais et son grand bassin aux nénobos que Martins a fait créer, rompant ainsi avec la tradition des écoles botanistes de Candolle à Delile.

Si Auguste Broussonet, directeur du jardin de 1803 à 1807, a installé l'orangerie au sud du jardin en 1806, un demi-siècle plus tard, Charles Martins, directeur du jardin de 1851 à 1880, fait ériger au nord en 1861 une serre tempérée qui porte aujourd'hui son nom. C'est une serre d'imposante volumétrie de 400 m<sup>2</sup> adossée sur un mur monumental de 49 m<sup>2</sup> composée d'une

ossature en acier, bois et verre. La verrière prend appui sur le mur et le justifie. Des châssis basculants mécanisés comme ceux du faîtage servent à l'entrée d'air frais.

La serre d'origine, élégante par la courbure de son vitrage et son grand mur du fond, est sommée d'une coursive à près de 9 m de hauteur. Mais la restauration de 1959 la dote d'une nouvelle verrière d'une angularité sans concession, pour y cultiver les végétaux de régions arides, cactées et autres succulentes. La restauration de 2012, sous l'égide des Monuments historiques, lui redonne sa forme première<sup>1</sup>. La serre retrouve ainsi les généreuses courbures d'une verrière en demi-cintre, conforme au parti originel.





Situé dans le jardin anglais à proximité de la serre Martins, le planétarium se présente sous la forme d'un petit bâtiment de plan circulaire construit en maçonnerie de pierre de taille et couvert par une coupole métallique. Son dôme fut construit à Toulouse par le célèbre mécanicien-serrurier Wibratte. Le télescope de Foucault, de 20 cm de diamètre et d'une focale de 13 cm, qui fut mis en place a été réalisé dans les ateliers de l'observatoire parisien par les successeurs d'Eychens (la lunette est conservée à la faculté des sciences).

Opposé au transfert de l'observatoire de la tour de la Babote au jardin des plantes, Martins dut accepter sous l'autorité du

ministre de l'Instruction publique, Jules Bardoux, l'installation en 1879, du pavillon astronomique, qu'il appela le marabout algérien. L'inauguration solennelle eut lieu le 28 juillet 1879, très précisément à 21 h 54 mn, par l'observation de l'occultation de l'étoile Antarès par la Lune, mais par la suite l'édifice fut rarement utilisé comme observatoire.

[HP]

1. Larpin [Dominique] [sous la dir.]. *Étude préalable à la restauration du jardin. Bilan de l'état actuel*. Montpellier, DRAC Occitanie, CRMH, février 2003 [non publié].

# L'institut de botanique

Inscrit MH le 14/10/2019

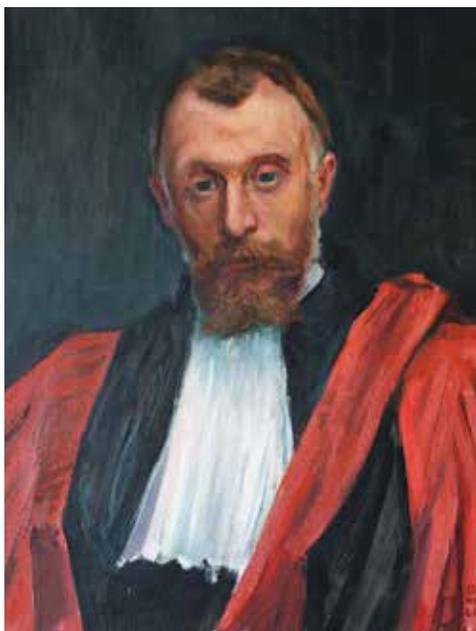
En raison de sa place dans l'histoire de la botanique, emblème de la vocation scientifique de Montpellier et de sa réussite architecturale, l'institut de botanique constitue un ensemble patrimonial de tout premier plan.

En 1890, l'université réunifiée de Montpellier célèbre avec faste son sixième centenaire dans le palais de l'université nouvellement installé dans l'ancien hôpital Saint-Éloi<sup>1</sup>. Cet événement est marqué par l'inauguration du premier institut de botanique par Charles-Marie Flahault (1852-1935) et du musée des moulages par Ferdinand Castets (1838-1911). Par cette création, Flahault réunit les trois instituts de recherche sur la botanique des trois facultés de médecine, pharmacie et sciences, et les installe dans trois maisons du 18<sup>e</sup> siècle mitoyennes, au nord du jardin des

plantes. L'institut aménagé par l'architecte Devic regroupait locaux scientifiques, laboratoires, ateliers, mais aussi une exceptionnelle collection d'herbiers constituée depuis Richer de Belleval. Il était aussi prévu un musée d'étude pour le public, le musée Rondelet. La décoration du vestibule d'honneur est confiée au peintre montpelliérain Max Leenhardt<sup>2</sup>. De ce décor subsistent l'*Herborisation d'étudiants dans la garrigue* (où l'on peut reconnaître Charles Flahault) et le *Laboratoire*, tableaux qui ornent toujours l'actuel institut.

Le gendre de Charles Flahault, Louis Emberger (1897-1969), fonde en 1959 le second et actuel institut de botanique, œuvre de l'architecte de l'université Jean de Richemond<sup>3</sup>. Cet architecte montpelliérain, professeur d'architecture à l'école des beaux-arts, a été formé dans l'agence de son oncle, le célèbre architecte montpelliérain Edmond Leenhardt, à qui il succédera en 1950. Il est l'auteur d'un autre édifice remarquable, l'institut de biologie de la faculté de médecine donnant sur la place Albert-1<sup>er</sup>, ainsi que des extensions de l'école de pharmacie du centre-ville.

La qualité architecturale du nouvel institut de botanique d'une surface de 15222 m<sup>2</sup>, dix fois supérieure à l'ancien, lui confère un prestige certain. Cette architecture à structure béton et façades de pierres blanches est parfaitement ordonnée et inondée de lumière. Elle s'ouvre sur le jardin des plantes par un hall majestueux bordé d'un côté par un atrium agrémenté d'un bassin aux plantes



*Portrait de Charles Flahault (1852-1935), professeur de botanique. Georges Dezeuze (1905-2004) d'après Max Leenhardt (1853-1941), 1936. Huile sur toile. Université de Montpellier. Inscrit MH le 20/11/2009.*



luxuriantes, de l'autre par un grand escalier à double volées conduisant à la salle des actes. Les deux façades du bâtiment sont magnifiées par des portiques d'entrée monumentaux, sortes de propylées ou de péristyle à piliers à l'élégance rigoureuse.

Sur la longue façade nord de la rue Auguste-Broussonet, le bâtiment se confronte harmonieusement à l'hôpital général Saint-Charles datant du 18<sup>e</sup> siècle (de l'architecte montpelliérain Jean Giral) et aux nouvelles cliniques Saint-Charles, chef d'œuvre de l'architecture des années 1930-1940 (des architectes parisiens Paul Pelletier et Arthur Tesseire), qui arbore d'imposants bas-reliefs sculptés par Joachim Costa et deux verrières en grisaille de 20 m de haut dues à Émile Brière. L'aile en retour abrite l'herbier<sup>4</sup> et ses dépendances. Les collections y sont réparties sur six étages, 5500 m de rayonnages couvrant 1500 m<sup>2</sup>, conçus spécialement pour leur conservation et leur consultation.

Sous une apparence classique, la conception de cette architecture publique, par ses volumes et la qualité de sa mise en œuvre (parement en pierre de taille, pavements de

mosaïques, pavés de verres), révèle une création moderne et audacieuse. Les portiques monumentaux, galeries sur poteaux, élévations et couvrements portent la marque du mouvement moderne de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle. Elle n'est pas sans évoquer Auguste Perret et, dans la région, le Palais des arts, des sports et du travail de Narbonne.

[HP]

1. Palouzié (Hélène). «Mémoire du savoir et patrimoine. L'exemple montpelliérain». *Du savoir à la Lumière. Les collections des universités montpelliéraines*. DRAC Languedoc-Roussillon, CRMH, Montpellier, 2014, p. 24-45.
2. Cf. Hambursin (Numa). « Max Leenhardt dans les collections universitaires ». *Du savoir à la Lumière*, op.cit, p. 12-23.
3. Jean Charles André Meschinot de Richemond (1904-1983), s'installe comme architecte à Montpellier en 1933 ; il devient architecte des facultés de médecine et de pharmacie et de l'institut de botanique en 1937 puis de l'école nationale d'agriculture de Montpellier en 1938. Il est nommé architecte des Bâtiments de France en 1945. Il réalise la nouvelle faculté des sciences de Montpellier entre 1963 et 1967, en collaboration avec René Egger et Philippe Jaulmes.
4. Deuxième herbier de France après Paris, les collections rassemblent environ 3,5 millions d'échantillons et s'enrichissent continuellement. Elles comprennent celles de J. Second (1661), P. Chirac (fin du 17<sup>e</sup> siècle), de P. Meade (1723), F. Boissier de Sauvages (18<sup>e</sup> siècle), A. Raffeneau-Delile (19<sup>e</sup> siècle), et des collections iconographiques comme les vélins de Toussaint-François Node-Véran.

# L'herbier de l'université

Des multiples collections scientifiques et techniques conservées à l'Université de Montpellier, l'herbier<sup>1</sup> constitue, en dehors des collections d'anatomie proprement dites, celle qui se rattache le plus intimement à la faculté de médecine. Cette collection, insigne par son volume et son intérêt scientifique international, est le fruit de l'agrégation de différents ensembles réalisés pour certains dès le milieu du 17<sup>e</sup> siècle, et son enrichissement régulier perdure encore aujourd'hui. Les plus anciens fonds de l'herbier illustrent l'histoire et l'intrication entre médecine et botanique à Montpellier. Dès la fin du 16<sup>e</sup> siècle, par lettres patentes du roi Henri IV, une nouvelle chaire dédiée à l'enseignement



Vue partielle côté sud de l'institut botanique de Montpellier – Au fond, l'immeuble des herbiers, Louis Emberger, [1952].



Travée de l'herbier à l'institut de botanique.

des plantes médicinales est créée à l'Université de Montpellier en même temps qu'est fondé à ses abords le plus ancien jardin botanique du royaume de France<sup>2</sup>. Son usage est pédagogique : l'enseignement s'appuie sur la reconnaissance des simples sur le terrain alentour et à l'*hortus monspeliensis*.

Les plus anciens herbiers<sup>3</sup> conservés témoignent de cette histoire. Les herbiers Second et Meade sont des ouvrages reliés présentant des spécimens de plantes séchées montés cousus ou collés directement à même les feuilles, annotés de leur nom vernaculaire, souvent des propriétés médicales afférentes et parfois de remèdes employés. L'herbier Chirac est de facture plus classique, à planches libres interchangeables autorisant un classement évolutif lors de sa constitution. Tous montrent des plantes médicinales dont l'origine est clairement liée au jardin de Montpellier<sup>4-5</sup>. Leur usage peut s'apparenter à un *vademecum*, augmenté pour le plus ancien de l'inventaire de bibliothèque personnelle d'un notable aveyronnais.

Herbier d'un étudiant irlandais, Patrick Meade, 1723  
Classé MH le 27 /07/2012. Herbier MPU, Université de Montpellier.

Planches de *Malva* (Mauve), *Malus* (Pommier), *Argemone* (Argémone) et *Aristolochia* (Aristolochie). Herbier Meade, 1723. Classé MH le 27/07/2012. Herbier MPU, Université de Montpellier.



Par la suite, les motifs de conception d'herbiers évoluent au fur et à mesure de l'avancée des sciences et de la découverte de la biodiversité mondiale. Ces ensembles ne permettent plus seulement l'identification et la comparaison des espèces de plantes et de champignons, mais participent entre autres à la compréhension de leur organisation dans l'espace et dans le temps grâce aux données inédites qu'ils recèlent, les dates et des lieux de récolte inscrits sur chaque planche. À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, la création d'un institut de botanique à Montpellier rassemble, à l'initiative de Charles Flahault<sup>6</sup>, les collections botaniques des facultés de sciences, médecine<sup>7</sup> et pharmacie et donne une nouvelle dimension à cette discipline. L'accessibilité des ressources s'accroît, leur utilisation en recherche fondamentale se diversifie et ce mouvement continue à ce jour grâce à la digitalisation de ces collections. Le succès des portails de recherche<sup>8</sup> pour des consultations nationales et internationales font écho à la longue histoire d'excellence de l'enseignement et de la recherche à Montpellier.

[VB]

<https://collections.umontpellier.fr/>

1. L'herbier de l'Université de Montpellier, également appelé MPU pour *MontPellier University (Index herbariorum - nybg.org)*, est l'un des 3 plus grands herbiers de France, et figure dans les 20 herbiers mondiaux les plus importants.
2. Aumasson-Miralles (Noémie), César (Florence), Chebassus-Au-Louis (Nicolas), *De la faculté des sciences à l'Université Montpellier 2 - Les sciences et techniques en mouvement*, Éditions Six Pieds sous Terre, 2014.
3. L'herbier de Jean-Jacques Second, « pharmacien à Najac en Rouergue » [1661], L'herbier Meade, étudiant irlandais (1723) et l'herbier Chirac (fin du XVII<sup>e</sup> s.-début du XVIII<sup>e</sup> s.) ont été classés au titre des Monuments historiques le 27 juillet 2012.
4. Planchon (Jules-Émile), *L'herbier de Chirac* improprement dit de Magnol, in *La botanique à Montpellier, études historiques, notes et documents*, Montpellier, 1884, 39 pages.
5. Demontoy (Florian), *La botanique des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles à travers l'herbier Chirac*, mémoire de maîtrise d'histoire moderne, 2004.
6. Grand personnage de la botanique montpelliéraine, Charles Flahault (1852-1935) a été un précurseur dans de nombreux nouveaux domaines de la botanique comme la phytosociologie ou la cartographie des espèces.
7. Fondée en 1289, elle précède la création de la faculté de sciences en 1808, grande pourvoyeuse d'herbiers à l'herbier de l'Université de Montpellier.
8. À l'herbier de l'Université de Montpellier, une première phase de numérisation a concerné les spécimens « portonom », aussi appelés types nomenclaturaux, grâce à la fondation américaine Mellon (2004-2014 ; [plants.jstor.org](http://plants.jstor.org)), et a été suivie d'une digitalisation d'ampleur des collections françaises grâce au soutien du PIA RECOLNAT (ANR-11-INBS-0004) de 2014 à 2019 – [recolnat.org](http://recolnat.org).

# La collection de vélins, illustration de la démarche scientifique en botanique à Montpellier au 19<sup>e</sup> siècle

Classée MH le 27/07/2012

En 1808, Augustin-Pyramus de Candolle (1778-1841) fut nommé à Montpellier en qualité de professeur de botanique et directeur du jardin des plantes. Il en publia dès 1813 un inventaire détaillé et développa en parallèle un projet d'édition inspiré de la collection des vélins du Muséum de Paris. Ayant rédigé le texte de l'ouvrage sur les *Liliacées* (1805) illustré par Redouté, il évoque dans ses *Mémoires et souvenirs*<sup>1</sup> les raisons qui l'incitent à lancer un projet iconographique d'envergure à Montpellier : « *Mon but était de publier un jour un ouvrage descriptif sur ce jardin dans le genre de ceux qui ont été consacrés aux jardins de Malmaison ou de Navarre. Il était pour cet objet et pour une foule d'autres*

*nécessaire d'avoir un peintre capable de représenter les objets d'histoire naturelle.* » C'est ainsi qu'il forma Toussaint-François Node-Véran (1773-1852), alors maître d'écriture, en lui faisant copier des dessins de Turpin et Redouté, illustrateurs botaniques de renom. Ce travail, à l'origine financé par Candolle, fut ensuite pris en charge par la faculté de médecine en 1811 rapidement relayée par la faculté des sciences. Payé à la pièce, Node-Véran devait fournir 25 illustrations en couleur par an, soit une tous les quinze jours environ.

En 1810, Candolle avait précisé son projet dans un *Prospectus*, indiquant la centaine d'espèces cultivées au jardin des plantes de Montpellier qu'il envisageait d'y faire illustrer. Mais il rentra à Genève à la suite des troubles politiques de 1815, et seule une quarantaine des 170 planches réalisées sous sa direction figurent dans le *Prospectus*. Node-Véran continua à travailler pour la faculté des sciences jusqu'en 1852, notamment sous les directions d'Alire Raffeneau-Delile (1778-1850) et Michel-Félix Dunal (1789-1856) qui succédèrent à Candolle comme professeurs de botanique.

La collection compte 978 illustrations, souvent accompagnées de dessins à la pierre noire pour certains détails (coupe des graines, fleurs, etc.) ou vues d'ensemble. Les planches, signées du peintre sauf exception, ont été réalisées sur papier vélin ou sur parchemin entre 1809 et 1851.



*Passiflora rothiana*. Portfolio 4, n° 349, 1832. Papier vélin, signé Node-véran del. Herbarium MPU, Université de Montpellier. Classé MH le 27/07/2012.

*Verbascum speciosum*. Portfolio 7, n° 598, 1824. Vélin, signé Node-véran del. Herbarium MPU, Université de Montpellier. Classé MH le 27/07/2012.

195



*Verbascum speciosum*

*Verbascum speciosum*  
Scribble

Conditionnées en dix portfolios, elles sont organisées selon une classification botanique qui remonterait à la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle. Les inventaires manuscrits collés à l'intérieur des plats de chaque volume indiquent que ce classement était à l'origine chronologique. Outre leur esthétique remarquable, la finesse d'exécution de ces illustrations démontre le niveau d'exigence scientifique demandé au peintre. Cette précision s'avère primordiale lorsque la planche fait office de type nomenclatural (ou porte-nom), à l'instar du dessin de *Pinus Salzmanii* (n° 790), ces planches étant utilisées à des fins de recherche et probablement de pédagogie. Ainsi, le tableau de Max Leenhardt (1853-1941) *Laboratoire de l'ancien institut de botanique* présente au premier plan des planches en couleurs déposées sur une paillasse.

Le choix des espèces représentées reflète les préoccupations botaniques d'alors : il s'agissait d'explorer et d'illustrer la biodiversité végétale du monde. Le jardin des plantes, servant à l'acclimatation des espèces exotiques, et diverses sources conservées à l'herbier MPU documentent le rôle du jardin dans la recherche à Montpellier aux 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles et l'histoire de la collection des vélins<sup>2</sup>. Certaines illustrations se rapportent à la flore originale de Port-Juvénal : à cet endroit proche de Montpellier, où l'on débarquait et lavait dans la rivière du Lez des laines d'importation, étaient libérées des graines originaires de pays lointains. Les botanistes y herborisaient régulièrement et cultivaient au jardin des plantes ces espèces exotiques souvent inconnues, afin de les étudier, les décrire et les nommer. *Erodium sebaceum* (n°149), récolté là-bas, fut ainsi décrit et nommé dans l'*Index seminum* du jardin des plantes par Delile en 1838 ; on n'identifia le Maroc comme sa patrie d'origine qu'en 1970.

Les mentions « H.M. » ou « hort. monsp. » annotées sur les planches permettent de distinguer les espèces cultivées au jardin des plantes.

Node-Véran participa à d'autres projets importants. Il exécuta plusieurs dessins au trait pour l'ouvrage de Turpin *Icones selectae plantarum...* (1820) dont Candolle rédigea les textes. Il illustra d'abondantes recherches sur les champignons : outre les vélins qui leur sont consacrés, l'université conserve deux recueils de mycologie inédits, l'un de Delile et l'autre de Dunal<sup>3</sup>. Enfin, certaines publications des professeurs de la faculté des sciences sont illustrées de sa main, comme celles de Marcel de Serres (1789-1862) en paléontologie. Même si le travail de Node-Véran sur la collection des vélins est celui qui fit sa renommée, il restait au quotidien le peintre attiré de la faculté, et participait en cette qualité à divers projets éditoriaux.

Consciente du caractère exceptionnel de cette collection, l'Université de Montpellier a fait numériser, avec le soutien de la Fondation Université de Montpellier, l'intégralité de ces planches, visibles sur le site présentant les collections de l'université, permettant une accessibilité plus large de cette ressource auprès des chercheurs et du grand public<sup>4</sup>.

[VB], [ED] et [JM]

1. Candolle (Augustin-Pyramus de), *Mémoires et souvenirs (1778-1841)*, éd. Candaux (Jean-Daniel), Drouin (Jean-Marc), Bungener (Patrick), et Sigrist (René), Genève, Paris : Georg, 2004.

2. Gressier-Boneu (Olivia), *Les introductions de végétaux exotiques au jardin des plantes de Montpellier à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et pendant le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris : EHESS, 2009.

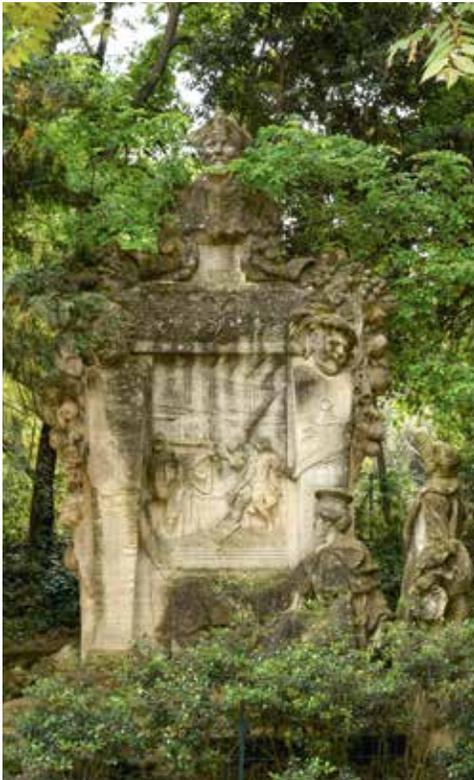
3. Raffeneau-Delile (Aïre), *Iconographie des champignons de Montpellier, peints par Node-Véran*, Université de Montpellier (inédit), Service du patrimoine historique - Dunal (Michel-Félix), *Dessins inédits de champignons et notes manuscrites, 1833-1843*, Université de Montpellier (inédit), BU Sciences, coll. Dunal, I.D. 540.

4. Heurtel (Pascale) et Lenoir (Michelle), *Les vélins du Muséum national d'Histoire naturelle*, Paris: Citadelles & Mazenod/Muséum national d'histoire naturelle, 2016.

# Le monument à Rabelais

Classé MH le 03/09/1992

Le monument dédié à Rabelais (v.1483-1553) et aux plaisirs de la vie, réalisé à l'occasion des fêtes de 1921 marquant le VII<sup>e</sup> centenaire de la faculté de médecine illustre parfaitement la longue histoire de la médecine montpelliéraine, née au Moyen Âge et glorieuse au temps de Rondelet et de Rabelais, qui n'avait connu qu'un petit *hortulus*. Deux sculpteurs, élèves de Jean-Antoine Injalbert (1845-1933) étaient en concurrence, et l'œuvre *En vin vérité* de Jacques Villeneuve (1865-1933), fut préférée à celle du Biterrois Jean-Marie Magrou (1869-1945), intitulée *Fais ce que voudras*, ce qui entraîna une ample polémique journalistique.



Sommé par le buste de Rabelais encadré des portraits de Gargantua et Pantagruel, le monument est composé d'un bas-relief illustrant une fable de Rabelais, *la Morale comédie de celui qui avait espousé une femme mute*. Cette farce à l'italienne raconte la mésaventure d'un bourgeois qui obtint des médecins que sa femme puisse parler mais le regretta ensuite. Un osselet lui fut alors enlevé dans l'oreille et le rendit sourd. Sa femme devint alors enragée que son mari ne l'entendit pas et le mari devint fou à son tour, et ils rossèrent tous les deux le médecin et le chirurgien.

Deux sculptures en ronde-bosse illustrent l'Université : une allégorie de la Faculté sous les traits d'une jeune femme en costume professoral avec camail et épitoge se penche sur les *Aphorismes d'Hippocrate* traduits en latin par Rabelais et édités en 1532, tandis qu'un étudiant avec sa cape et sa faluche tend une coupe vers l'écrivain (libation évoquée sur le côté droit par la *dive bouteille* au « trinc » explosif). Sur l'architrave, l'artiste exalte la vigne et le vin en représentant le triomphe de Silène sur son âne suivi d'un chèvre-pied jouant du cor. Le revers du monument rappelle, avec le blason de l'université, le grade de docteur acquis par Rabelais à Montpellier et sa devise : « Vivez joyeux ».

[HP]



## Un timbre pour les 800 ans de la Faculté

Les commémorations sont des événements dont l'objectif est de rappeler de manière régulière des éléments d'histoire constitutifs de notre société. Les timbres-poste sont à ce titre des marqueurs historiques officiels, mais ce sont aussi des œuvres d'art à destination du grand public.

La faculté de médecine, qui est une institution dont l'histoire est intimement liée à celle de la ville de Montpellier, avait déjà fait l'objet d'un timbre en 1985 : elle avait été choisie comme institution emblématique de la ville pour célébrer le millénaire de sa fondation. Ainsi, l'idée de proposer un dossier philatélique à Phil@Poste, l'organisme qui produit les timbres français sous la tutelle de la Poste et du ministère de l'Économie et des Finances, a surgi très tôt dans la réflexion concernant les célébrations des 800 ans. Le dossier de présentation a été adressé officiellement en octobre 2018 pour être examiné à la commission de décembre fixant le programme philatélique officiel de l'année 2020. Il a été retenu avec quelques dizaines d'autres projets parmi près de 800 dossiers auditionnés, et publié au Journal Officiel de la République le 29 janvier 2019. Le timbre, son document philatélique et son cachet d'oblitération « premier jour » ont été réalisés de manière collaborative par Phil@Poste et le comité d'organisation des 800 ans. Le timbre a été imprimé à 600 000 exemplaires en une seule fois et mis en vente nationalement le 14 juin 2020.

La conception du timbre a été supervisée par Mme Christine Lence, cheffe de projet à Phil@Poste. Le cahier des charges imaginé par le comité des 800 ans était de représenter l'histoire et l'avenir. Il a été demandé de mixer différentes techniques : une technique proche de la taille-douce classique pour figurer le bâtiment historique de la faculté (plus ancien bâtiment universitaire de la ville, initialement collège-monastère pour les étudiants en droit canon et en théologie, inauguré par le pape Urbain V en 1367) et une technique plus moderne pour figurer le nouveau campus santé universitaire Arnaud de Villeneuve inauguré en 2017.

Le choix des deux personnages centraux, Lapeyronie et Barthez, est un clin d'œil au timbre de 1985 qui mettait à l'honneur leurs statues encadrant l'entrée de la faculté. Ces deux personnages symbolisent l'union du chirurgien et du médecin, ou encore de la pratique et de la doctrine, union qui constitue l'une des composantes identitaires de l'école médicale montpelliéraine depuis le Moyen Âge.

Si ce timbre-poste des 800 ans de la faculté de médecine de Montpellier affiche bien sa portée historique, de plus, de par sa forme artistique et sa destination, le grand public, il répond parfaitement à l'esprit de l'université médicale montpelliéraine à travers les siècles : une université qui cherchera à étudier l'Humain dans toutes ses dimensions, incluant l'art (le musée Atger de la faculté est le plus ancien musée des beaux-arts de la ville), la culture (sa bibliothèque possède des ouvrages de référence dans tous les champs de la connaissance depuis le Moyen Âge, y compris la musique, la poésie, l'histoire, la géographie...), et dans son environnement (son jardin botanique est le plus ancien de France).

Gérald Chanques  
Professeur des universités – praticien hospitalier  
Secrétaire général et porte-parole du comité du 8<sup>e</sup> centenaire

## Dix ans d'études et d'expositions des collections patrimoniales de l'Université de Montpellier

Palouzié (Hélène). *Felice Fontana. L'aventure des cires anatomiques de Florence à Montpellier*, Collection Duo, DRAC Languedoc-Roussillon, CRMH, Montpellier, 2010, rééd. 2012.

Palouzié (Hélène). « La protection Monument historique : connaissance et reconnaissance des collections de l'Université de Montpellier ». *In Situ* : Les patrimoines de l'enseignement supérieur. [En ligne], 17 | 2011.

*Dess(e)ins d'un collectionneur : les deux cents ans du musée Atger*, bibliothèque interuniversitaire de Montpellier, 2013.

*Quoi de neuf docteur ? La Médecine à l'époque romaine*. Le Mans, musée d'Archéologie et d'Histoire, 8 mars-16 septembre 2013.

*La plume et le bistouri: étudier la médecine à Montpellier au Moyen Âge et à la Renaissance*, bibliothèque interuniversitaire de Montpellier, 2013.

*Du Savoir à la Lumière. Les collections des universités montpellieraines*. Dir. Hélène Palouzié. Collection Duo DRAC Languedoc-Roussillon, CRMH, Montpellier, 2014.

Exposition « 14/18. Médecine au champ d'honneur. Des hommes et des avancées médicales à Montpellier », 2014. URL : <https://expo1418.edu.umontpellier.fr/>

Ducourau (Caroline), « Les restes humains au conservatoire d'anatomie de la faculté de médecine de Montpellier », *Technè*, 2016, [en ligne], 44 | 16, URL : <http://journals.openedition.org/technè/951>

Palouzié (Hélène), Ducourau (Caroline). « De la collection Fontana à la collection Spitzner, l'aventure des cires anatomiques de Paris à Montpellier », *In Situ* : Patrimoines de la santé : essais de définition – enjeux de conservation [en ligne], 31 | 2017.

*Prodiges de la nature, les créations du docteur Auzoux*. Dir. Hélène Palouzié. Collection Duo, DRAC Occitanie, CRMH, Montpellier, 2017.

*La leçon d'anatomie, 500 ans d'histoire de la médecine*. Liège, musée de la Boverie, 20 juin-17 septembre 2017.

*À fleur de peau, la fabrique des apparences*. Daoulas, abbaye, 16 juin 2016-31 décembre 2017.

*Belles plantes ! Les modèles botaniques du docteur Auzoux*. Rouen, musée national de l'Éducation, 25 mai 2018- 25 février 2019.

*Le jardin des plantes de Montpellier*. Dir. Hélène Palouzié. Collection Duo DRAC Occitanie, CRMH, Montpellier, 2019.

*Cabinets de curiosités*. Landerneau, Fonds Hélène et Édouard Leclerc pour la culture, 23 juin-3 novembre 2019.

Todeschini (Pascaline), Denton (Elizabeth), *Des livres et des hommes : naissance de la bibliothèque de l'école de médecine de Montpellier*, bibliothèque interuniversitaire de Montpellier, 2019.

*Art et anatomie : Dessins croisés musée Atger/musée Fabre, exposition*, Montpellier, musée Fabre, 28 février-31 août 2020, musée Atger 28 février-30 octobre 2020.

*Pharmacopées*. Montpellier, musée Fabre, 10 octobre-10 janvier 2021.

Ouvrage publié par la Direction  
régionale des affaires culturelles  
(DRAC) Occitanie  
Conservation régionale des  
Monuments historiques (CRMH)  
Hôtel de Grave  
5 rue de la Salle l'Évêque - CS 49020  
34967 Montpellier Cedex 2  
Tél. 04 67 02 32 00  
Hôtel Saint-Jean  
32 rue de la Dalbade - BP 811  
31080 Toulouse cedex 6

**Directeur de la publication**  
Michel Roussel, directeur régional  
des affaires culturelles

**Rédacteur en chef**  
Laurent Barrenechea, conservateur  
régional des Monuments historiques

**Coordination scientifique**  
Hélène Palouzié, conservatrice  
régionale des Monuments historiques  
adjoite, site de Montpellier

**Coordination éditoriale**  
Fabienne Tuset, secrétaire  
de documentation

**Graphisme**  
Charlotte Devanz

**Correction**  
Stéphanie Quillon

**Achévé d'imprimer**  
Juillet 2021

**Dépôt légal**  
Juillet 2021

ISBN n° 978-2-11-162269-2

## Crédits photographiques

Bibliothèque Nationale de France : 18  
Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, ministère de la Culture : 33  
DRAC Occitanie. William Davies : 7 ; Toshiro Matsunaga : 8 ; Marie Héquet :  
29 ; Danièle Amoroso : 52, 79 ; Héléne Palouzié : 73, 76 ; Jean-François  
Peiré : couverture, 1, 17, 22, 23, 75, 77, 80, 83h, 84, 85, 92, 93, 94, 95, 101  
Région Occitanie, Inventaire général : 31  
Musée Fabre de Montpellier Méditerranée Métropole : 51, 87 ; Frédéric  
Jaulmes : 40, 41, 42, 46, 48, 67, 68 ; Steve Gavard : 62  
Médiathèque centrale Émile-Zola, Montpellier Méditerranée Métropole : 37  
Bibliothèque interuniversitaire de Montpellier, service photographique :  
5, 6, 10, 12, 13, 25, 30, 32, 39, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 63, 64, 65, 66, 70,  
71, 74, 78, 82, 83b  
Université de Montpellier : 72, 81, 96, 97 ; Yannick Fourié : 98, 99 ; Miss  
Buffet froid : 68  
Archives départementales de l'Aude : 38  
Bibliothèque-musée Inguimbertaine, Carpentras : 45, 90  
Collection particulière : 47  
Michel Descossy : 91  
Charlotte Devanz : 35  
Daniel-Marie Jarry : 15, 34, 36  
Thierry Lavabre-Bertrand : 21, 54  
Anne Rigaud : 43  
Jean-Pierre Rioux : 88  
Jean-Louis Vayssettes : 89  
Timbre-poste (héliogravure) : 102 : conception Agent M, © Tallandier  
Bridgeman Images. © François Fontès architecte - Photo Sophie  
Belloni-Vitou. © La Poste et Professeur Gérald Chanques  
Wikipedia Commons : 28

## Remerciements

Que soient remerciées toutes les institutions ayant participé à la réalisation de cet ouvrage ainsi que toutes les personnes qui ont apporté leur contribution et plus particulièrement :

Danièle Amoroso, Saulo Bambi, Fausto Bargigli, Luc Bazin, Anouk Bassier, Jean-Yves Baudouy, François et Christophe Bonnel, Catherine Boutry, Jacques Bringer, Marina Bousvarou, Iris Brunner, Laure Cadot, Alain Chevalier, Yvon Comte, Laurence Chicoineau, Marie Conan, Magali Coudert, Laurent Deguara, Christophe Degueurce, Didier Deschamps, Sylvie Desachy, Dominique Deville de Périère, Julien Duvaux, Laurent Félix, Christine Feuillas, Luc Gomet, Isabelle Groux-de-Mieri, Gilles Gudin de Vallerin, Numa Hambursin, Denise et Daniel Jarry, Robert Jourdan, Judith Kagan, René Lamothe, Dominique Larpin, Nicolas de Larquier, Yannick Lintz, Sophie Loubens, Matthieu Malbrel †, Émilie Masse, Anne Matheron, François Michaud, Toshiro Matsunaga, Samuel Mérigeaud, Bruno Mikol, Françoise Olivier, Éric Ouley, Patrick Paris, Marie-Claude Passouant, Marine Pautzier, Jean-François Peiré, Régis Pénalva, Gaëlle-Pichon Meunier, Olivier Poisson, Isabelle Pradier, Laurent Romero, Laurent Roturier, Pascale Roumegoux, Ophélie Segonne, Catherine Séverac, Marie-Anne Sire, Pierre Stépanoff, Isabelle Stetten, Pierre-Jean Trabon, Jacques Touchon, Jean-Louis Vayssettes.

Un hommage particulier à Michel Descossy et Joël Mathez récemment disparus.



monuments  objets

Édités par la direction régionale des affaires culturelles Occitanie, les ouvrages de la collection « Duo » proposent au public de découvrir des chantiers de restauration du patrimoine monumental et mobilier, des sites archéologiques, des édifices labellisés « Architecture contemporaine remarquable » ou encore des immeubles et objets d'art protégés au titre des monuments historiques, dans l'ensemble de la région

## Le 8<sup>e</sup> centenaire de l'université de médecine de Montpellier

L'université de médecine de Montpellier a célébré ses 800 ans le 17 août 2020.

C'est la plus ancienne école universitaire de médecine du monde, créée le 17 août 1220, par le cardinal Conrad d'Urach, légat apostolique du pape Honorius III, qui concède à *l'universitas medicorum* ses premiers statuts. Mais dès 1181 Guilhem VIII, seigneur de Montpellier avait accordé le droit d'exercer et d'enseigner la médecine. Née d'une volonté politique, l'université de médecine s'est développée grâce au partage des cultures médicales arabes, juives et chrétiennes, dans un esprit humaniste et scientifique relayé au travers des siècles.

Reflète le prestige de cette institution multiséculaire, son patrimoine architectural, artistique et scientifique est exceptionnel. Monuments et collections conservent la mémoire de cette longue histoire que cet ouvrage invite à découvrir.